

PIERROT

Suivi de

BRIAN ET LA CONSCIENCE

(Deuxième édition 11/2015)

Guillaume Bardou

PIERROT



Champ de blé après la moisson

À Pierre-Emmanuel

Préface

J'ai décidé de faire ce livre non pas pour l'amour de Gui, ni parce que je le trouve intéressant. En fait, je le trouve nettement maladroit et effrayant à cette époque de sa vie. Mais j'apprécie cette dilatation d'espace qui vient de lui et qui me permet de comprendre ce qu'il était. Gui aura éternellement le droit de me rire au nez de ses infirmités de corps et de culture. L'homme est la pire et la meilleure des choses pour l'homme. Cette formidable dynamo psychologique est matière à le former s'il le veut, s'il le peut, comme *créature d'évènements*, s'il découvre le moyen d'agir sans contradictions. Le jeune Pierrot, prenant sa place attractive dans cette histoire, s'est objectivé dans un de ces pôles positifs de nos individualités. Nous constatons tous d'expérience qu'il est difficile d'agir sans un pôle attractif, et pourtant nous ne savons pas le garder intact dans nos luttes, parce que nos esprits sont des mondes intérieurement et extérieurement mélangés. L'énergie de la dynamo terrestre mène pourtant ici comme ailleurs à une naissance inimaginable dans les formes de l'entendement actuel. Le spectacle du monde, objet de tous nos désirs et de toutes nos craintes, m'inspire pour cette raison de la confiance, et j'en suis aussi le créateur. J'ai confiance dans le pôle positif, malgré sa faiblesse apparente dans le monde des évènements. J'ai confiance et veux le garder à l'intérieur, quels que soient mes actes. Ce n'est pas lui qui dira quoi que ce soit si je le détruis. Ce sera moi.

Gui aura quand même fini par emmener avec lui sur un de ses chantiers le jeune Pierrot, lui dont le père décèdera un peu plus tard d'une longue maladie. Mais cette histoire qui expose les apparences des choses passées le plus exactement possible s'arrête avant ces évènements. Il n'y a pourtant de fins qu'aux apparences. Le besoin d'agir se calmera peut-être après l'apparence d'un acte accompli, mais il recommencera très vite, car il est réel. Pierrot et Gui étaient peut-être chacun dans des périodes délicates de leurs existences et on peut imaginer qu'ils ont été utiles l'un à l'autre, mais en vérité je n'en sais rien, parce que ce genre d'interprétation n'est que de la littérature. Toutes les tentatives de l'écrivain pour échapper à ses pensées ne faisaient que créer d'autres pensées. Je voudrai que ce genre

d'existence sans profondeur réelle n'ait plus beaucoup d'importance pour moi, même si je me fais encore dépendant des mots d'une langue pour me comprendre moi-même. Je voudrais que ce soit le monde lui-même qui puisse échapper à l'emprise de ma pensée, je voudrai qu'il se montre coloré et lumineux comme il me l'a déjà fait, quand je ne comprenais pas. Je voudrai résoudre le problème des actes. Montre-toi maintenant comme tu te fais créer, monde, et je serai libre.

Ce qui m'a poussé à faire ce livre, c'est banalement que je ne veux pas perdre les souvenirs que j'ai amassés, que mon temps mental s'écoule ainsi rapidement en sécurité de corps, mais aussi qu'il contient mot pour mot des paroles dont je ne suis pas l'inventeur. Celles de tous ces autres humains parfois réunis par un charme réciproque, parfois séparés par une salutaire indifférence, parfois répétant des vérités ou des mensonges, parfois parlant comme ils sont. Ils ont dû ressentir eux aussi que ce n'est pas évident de trouver quoi faire de soi dans l'existence, ou quelque chose comme ça. Leurs pensées à tous me paraissent précieuses. C'est ma façon de dire un amour qui n'est peut-être pas loin de trouver sa forme.

L'été est fini. Il a téléphoné à un vieux prêtre la veille de ce jour, le 9 octobre. Un vieux prêtre qui vit dans une maison de retraite gérée par son église. Une personne qu'il n'a pas vue depuis plus de douze ans. Gui est très gentil, c'est sa maman qui lui a suggéré de faire ça, et il a pensé que, effectivement, ce serait gentil de le faire. Et comme Gui ne se connaît pas lui-même, il aura passé cet été de l'année 2007 à écrire les pensées qui lui venaient. Et les conversations qu'il relata furent remémorées fidèlement chaque soir. Et comme cela l'intéressait vivement, Gui qui bloque la mémoire de son passé personnel, pour des raisons qu'il ne peut pas s'avouer et sans même en avoir conscience, Gui en trouva quand même, de la mémoire, pour écrire un journal de moments vécus. Et cela fut possible à cause du jeune Pierrot, et de tous ceux et celles dont l'attraction, la différence et l'éloignement signifiait pour lui l'anti-mémoire, le chemin vers soi-même. Mais commençons par la vie d'un vieil homme qui s'achève.

- Père Jean ?
- Oui...
- C'est Gui...
- Ah, Gui, comme je suis heureux de t'entendre !
- Ça fait longtemps...
- ... Mais tu t'es souvenu de moi ?
- ... Je vous appelle, parce que je me souviens que vous vous intéressiez à moi...
- ... Comment ça ?
- ... vous m'avez témoigné de l'affection.
- C'est normal, un garçon comme toi...
- Mais un garçon comme moi ne témoigne pas souvent son affection.
- ... Tu es bien sévère avec toi... comme j'aimerais te revoir...

Gui arrive à Versailles pour voir cette personne, il l'a prévenu la veille qu'il viendrait à 16 h, il gare sa voiture devant un lycée dix minutes avant l'heure, et attend dans sa voiture. Il cherche en lui-même ce qu'il pourra dire lorsqu'il verra le père Jean, ne trouve pas de nombreux sujets de conversations, mais il est confiant sur ce qui arrivera du sens de cette rencontre. Après cinq minutes il quitte sa voiture, passe sous le porche de

l'établissement et sonne à l'interphone du bâtiment du fond pour qu'on lui ouvre la porte. Arrivé dans le hall, il croit reconnaître de dos le père Jean assis devant une table, cependant que l'hôtesse d'accueil l'interpelle :

- Bonjour, monsieur... Vous venez pour ?
- Bonjour, je viens voir le père Jean, mais il est là dans cette salle.
- Le père Jean ? Ce ne doit pas être lui. Le père Jean ne sort jamais.
- Vous croyez ? Il y a quelqu'un qui lui ressemble.
- Allez voir... et Gui va voir.
- Vous avez raison, ce n'est pas lui.

Un visage s'est tourné vers Gui, c'était un vieil homme assis sur un banc en compagnie d'un autre, sans doute un autre vieux prêtre, et ce visage était fatigué. C'est sans regarder les gens que Gui se dirige maintenant vers la chambre qu'on lui a indiquée. Il arrive devant la porte, s'arrête un instant, frappe une fois à la porte et entre. Le père Jean est allongé sur un lit.

- Oui... dit le vieil homme.
- C'est Gui, mon père.
- Ah, Gui, que ça me fait plaisir de te voir...

Le père Jean est allongé sur son lit, sur le dos, le corps un peu plié, les yeux fixés au plafond. Le ventre est gonflé, les membres sont frêles, le visage est osseux. Les narines du nez sont larges et pincées, il y a un sourire sur ce visage. « *Voulez-vous que je vous aide à vous asseoir ?* » demande Gui, et le père Jean dit que oui, et Gui essaye de l'asseoir sur son lit, et la main du prêtre s'agrippe à un anneau de soutien. Mais le père Jean n'arrive pas à s'asseoir complètement, et Gui lui dit que « *c'est peut-être mieux s'il reste allongé* », et le prêtre dit « *oui... comme je suis heureux de te revoir...* ».

- ...
- Depuis ton coup de fil de... hier... qui m'a rempli de joie...
- ... Que faites-vous de vos journées ?
- Je prie. Je prie pour les gens que j'aime, je prie pour toi...
- C'est utile...

Gui et le prêtre se parlent lentement dans cette conversation ponctuée de silences. Gui est assis sur une chaise en face du lit, à côté d'une table roulante de repas, sur laquelle restent une assiette de repas et des lunettes. Le prêtre lui a demandé de couvrir ses jambes.

- ... Et que deviens-tu ? demande le père Jean.
- ... Je suis marié... J'ai deux enfants...
- Ah...
- Je vais acheter une maison à Montfort.
- Ah... Montfort... j'ai été heureux à Montfort...

- Quel âge avez-vous, mon père ?
- ... 85 ans...
- ... Voulez-vous voir mes enfants ? Je vais vous montrer leur photo, dit Gui en sortant une photo de son portefeuille

Le père Jean a regardé la photo et l'a rendue à Gui, qui l'a remise dans son portefeuille. Ils ont parlé des enfants et de la femme de Gui.

- Qu'ils sont beaux, tu dois être fier...
- ... Oui... vous n'avez pas la télévision...
- ... Non...
- Vous vous levez de temps en temps ?
- ... Je descends en voiture pour les repas...
- Vous n'allez plus dehors...
- ... Je ne marche plus.
- Vous voyez du monde ?
- Un peu.
- Pas de famille ?
- Non... je pense à mes parents. Ce qui est dur à supporter c'est qu'ils ne soient plus là...

Et le père Jean parle de ses parents, de son père décédé en 1952, de sa mère dépressive qu'il a « *accompagnée bien* », jusqu'à sa fin... « *C'est bien qu'elle soit partie ainsi...* ».

- ... Vous étiez fils unique ?
- Oui.
- Vous n'avez pas de visite ?
- ... Un peu...

Gui voit près d'une statue en bois de la Sainte Vierge à l'enfant, une photo contre le mur, où l'on voit un petit garçon et une petite fille et un âne, près d'une barrière. Gui se souvient quand ce prêtre avait désiré avec insistance qu'il l'accompagne pour un séjour dans la région lyonnaise. C'était il y a bien longtemps, et Gui n'avait pas voulu, car cela lui paraissait insensé et déplaisant. Et cela l'était. De la même façon Gui avait été, inconsciemment bien sûr, souvent déplaisant avec insistance cet été-là, avec le jeune Pierrot ou d'autres personnes. Et ceux-là, se sont tenus à distance comme lui l'avait fait avec le vieux prêtre. Gui est encore très loin de se voir tel qu'il est, parce qu'on peut seulement espérer comprendre ce qu'on a été dans la vie, et qu'il n'a pas assez de recul. Il est encore trop immergé dans la source de tous les conditionnements, la nature physique de son corps pensant et influencé, depuis l'innocente naissance. Ça ne l'empêche pas de rêver d'évolution psychologique et même de croire qu'elle est réalisée « *maintenant qu'il connaît le sens et la nature dans son propre être, c'est*

avec l'amour vrai et la fraternité qu'il se reconnaît dans cet homme proche de sa fin, et qu'il le rejoint », écrit-il à cette époque.

- ... Des neveux ? demande Gui.

- Je n'ai pas de neveux, je suis tout seul.

- ... Vous savez, depuis quelque temps j'ai besoin d'être entouré de jeunes... mon cœur s'ouvre.

- ... Et c'est pour ça que tu as pensé à moi.

- Oui.

- ...

- ... Alors, vous passez votre temps à prier.

- Oui, je prie.

- Et sous quelle forme se fait cette prière ?

- Je pense à ceux que j'ai aimés, ceux qui m'ont aimé... ce qui est dur à supporter, c'est la série des paroissiens qui meurt...

- Mais ce n'est pas triste de mourir. Tout le monde meurt. Ce n'est pas triste de mourir si on a existé avant...

- Oui, tu as raison.

- Et vous avez existé... puisque vous avez aimé.

- Je pense aux malheureux... qui sont dehors... sur le trottoir.

- Mais ils n'ont pas votre âge non plus... même si...

Du dehors on entend des bruits de gens qui parlent. Il y a une table ronde chargée de livres au milieu de la chambre. *« Tu m'excuses, mais je ne te vois pas, tu es à contre-jour... comme je suis heureux de te revoir ».*

- ...

- ... Depuis mon accident... ça m'a complètement démoli...

- ... Oui, je me souviens, renversé par une voiture... et c'était où ?

- ... Attends... au Chesnay... je suis passé par le pare-brise d'une voiture...

- Ah, et vous vous êtes retrouvé sur les genoux du conducteur ou côté passager ?

- ... Mm...

- ... Non, bien sûr... en travers...

- ... J'ai payé mes péchés par cette souffrance... j'espère que je pourrai marcher à nouveau...

- ...

- ... Prie pour moi...

- ... Vous avez besoin que l'on prie pour vous ?

- ... Pour m'aider à supporter...

- ... Vous êtes fatigué...

- ... Moins qu'avant... il y a trois jours je n'aurai pas pu te parler... comme c'est gentil de m'avoir laissé la photo de tes enfants...

Mais sa voix est sourde et il ferme les yeux. Il est fatigué, il semble s'endormir. D'ailleurs tout est dit. Cela fait plus d'une demi-heure qu'ils sont ensemble. Gui pense que « *quand il s'en ira, ce sera la dernière fois qu'il aura vu cet homme* ». Cet homme va finir sa vie et Gui ne saura pas quand puisqu'il va le laisser. Mais il lui a donné ce qu'il pouvait, « *ce que le sens réclamait* ». En effet, il ne se voyait pas revenir le voir de sitôt.

- ... Maintenant je vais partir.
- ... On se reverra bientôt ?
- ... On se reverra forcément... Allez, je vous embrasse...

Il s'est penché et a effleuré la joue du prêtre. Celui-ci lui a pris le visage dans ses mains en disant « *... mon chéri... embras...* », mais il n'a pas pu ou pas voulu dire « *embrasse* ». Ce mot avorté n'était pas un désir, mais une présentation de soi, une nécessité, quelque chose de la vie et le père Jean a continué sa phrase en laissant s'en aller Gui.

- ... Mon chéri...
- ... À bientôt...

Il quitte la chambre en silence. En refermant la porte derrière lui, il entend encore la voix du prêtre qui hausse le ton : « *merci... merci !* ». Il s'arrête et répond « *oui* », puis il s'en va. En descendant les étages il croise des personnes sans les regarder. Au rez-de-chaussée il croise le regard d'un homme assis sur un banc, mais sans le regarder. Il n'a pas le temps. Il est à nouveau dans sa mécanique des choses, assez content de lui, et il regagne sa voiture. Ce vieux prêtre décèdera quelques mois plus tard... peut-être un an...je ne sais pas.

Le récit de Gui reprend maintenant quelque temps en arrière, au début de l'été. Le temps passe pour sa petite famille, qui vit dans un appartement de banlieue éloignée de Paris, dans un village nommé Thoiry, situé au milieu des champs. C'est le quotidien du travail et de la vie de famille, la lutte pour gagner de quoi vivre et mieux vivre, et le désir du corps de s'épuiser avant de se coucher. La vie resserrée en la famille, trop resserrée, celle qui l'a fait naître et celle qu'il sert maintenant, qu'il a voulu et obtenu difficilement. Ce fut bon et cela l'est encore, mais quelque chose d'autre n'en finissait pas de venir aux existences. C'était un de ces soirs, qui se passa comme tous les soirs, avec sa femme et ses enfants. Son amour pour eux lui semblait une corde tendue à l'extrême, qui ne pouvait se tendre davantage. Il se sentit comme « *une créature aquatique, nageant au fond de l'eau. Ses enfants, qu'il câline et embrasse exagérément, sortiront un jour de l'eau, mais pas lui. Plus lui* ». Depuis quelque temps il est inquiet. Il lui semble que d'étranges modifications se font dans son corps. Dans le même temps où il embrasse ses enfants, on dirait qu'un « *dard de scorpion*

pousse dans son dos ». Il est piégé par la forme particulière que son cerveau donne à la réalité, et il ne se gêne pas pour la fixer davantage en paroles sensationnelles. Mais pour lui ce n'est même pas un piège, encore moins une union intime avec le réel, c'est sa totalité et elle est vide. La nuit, il lui semble qu'il va se dédoubler, qu'il va se lever, prendre ce grand couteau à dent qui lui fait peur, là dans la cuisine, et... Cette corde qui ne peut se tendre davantage serait tranchée. C'est la nuit qu'il a ces sueurs froides, et qu'il hurle de terreur en lui-même. « *L'eau de l'étang serait vidée d'un coup s'il tuait* ». Sa femme dort à côté de lui et quand il lui semble devenir fou il la réveille. Si jamais il devenait fou, c'est le chemin de la fenêtre qu'il faudrait prendre sans hésiter, pense-t-il. Mais Gui n'a jamais sauté sur le sol d'un peu haut pour se faire mal. La réalité est qu'il ne connaît pas les paramètres physiques de son monde si grave de gravitation. Faire un lien entre une loi de la nature et la forme de ses pensées ne lui est pesamment pas permis. Aussi vit-il tranquillement dans des obsessions changeantes qui le chassent d'un pôle à l'autre de son manque d'action pour lui-même. C'est un travailleur manuel et intellectuel qui déploie beaucoup d'énergie, mais au lieu d'être fatigué de son travail quotidien, il bout davantage, il ne sait pas pourquoi. Alors il déteste. Il déteste les intrus, les menteurs, il déteste la fatigue extérieure, tout ce qui lui semble un « *pourrissement voulu* ». Il a peur de disparaître. Il a peur que la race de ceux qu'il aime disparaisse. Il se déteste car il réagit par cette peste qu'est la pensée, et il pense rationnellement.

Il se lève, va respirer à la fenêtre. L'univers semble rétréci dans une idée fixe, tellement horrible qu'elle est fascinante, « *parce qu'elle est liberté* », lui disent les mots dans sa tête. Alors il retourne se coucher en se disant que non, ces hallucinations ne sont pas lui. Il pense à ce qu'il a écrit des années avant, « *il a dû oublier que les mots sont des ennemis, et que tout ce qui vit vient de ce qui est entre les choses* ». Il ne peut qu'éponger sa sueur et désirer de vivre. Son corps aquatique se roule en boule sur la vase, il avale de l'eau tant qu'il peut pour s'endormir. Demain, les occupations de la journée seront les bienvenues.

Les camions doivent se faire entretenir, et celui de Gui avait droit à un changement de courroie de distribution. Vers la fin juin, il prit rendez-vous avec un garagiste. Dans l'atelier du garage, il vit un jeune homme qui devait être le neveu de l'agriculteur chez qui il louait un bout de hangar. Il s'y attendait un peu, car son « *fermier* » - comme il l'appelait bêtement - lui avait parlé d'un neveu qui était « *un peu perturbé* » en ce moment, avec un père malade. Ce neveu était apprenti chez un garagiste, son stage se terminait dans deux semaines... et il était donc un peu paumé... et il avait

besoin d'être occupé... Gui n'était pas absolument sûr de mettre un visage sur ce garçon, dont il ne connaissait même pas le prénom, mais quand il l'a vu en salopette de travail et les mains dans un moteur de voiture, il l'a reconnu pour l'avoir déjà croisé près du hangar, deux ou trois ans avant. C'était alors un jeune garçon naturel de comportement et sain physiquement, avec « un type physique qui lui plaisait », une de ces choses du corps sans cesse fixée par l'observation et sans cesse anéantie. Gui ressentait tout ça et devait se débrouiller avec dans sa nuit de cerveau humain. Et ce jour-là il constatait avec émerveillement que ce garçon était toujours quelqu'un de charmant, qu'il avait dû le voir pendant qu'il parlait avec le garagiste, et peut-être l'avait-t-il reconnu aussi. Le garagiste le ramena en voiture chez lui, puisqu'il laissait son camion. Il pensa un peu au jeune homme, avec timidité et « *un sentiment de honte de prêter ainsi attention à quelqu'un sur qui il n'avait aucun droit, et qui n'avait certainement pas besoin de lui* ». Du moins espérait-il que cette dernière pensée soit vraie. Voilà ce que Gui pensait des choses, voilà comment il était avec le monde extérieur.

Le lendemain vint et Gui, laissant la voiture à sa femme, partit chercher son camion en mobylette. Ce serait pratique pour le retour, il n'aurait qu'à revenir avec la mobylette dans le camion. Il avait plu sur les champs et il faisait beau, l'air tiède était chargé de l'odeur des foins, et il était heureux. Il arriva au garage et se rendit à l'accueil. De l'autre côté de la baie vitrée, il croisa le regard du garçon à une vingtaine de mètres et le soutint un moment. L'autre lui sourit en tournant la tête de côté, et s'en alla. Il paya les travaux au comptoir et sortit. Il amena la mobylette à son camion et en ouvrit les deux portes arrière, le dos à l'atelier. Il entendit des pas dans son dos.

- Bonjour monsieur.
- Ah, bonjour.
- C'est bien une mobylette comme ça.
- Oh oui, c'est très pratique.
- J'ai un ami qui est garagiste et qui en cherche une. Est-ce que vous la vendez ?
- Oh non, je ne la vends pas, sans doute pour les mêmes raisons qui font que ton ami en veut une. Tu es le neveu de Damien ?
- Oui.
- Je t'ai reconnu.
- Moi aussi je vous ai reconnu, je me souviens que je vous ai vu chez mon oncle.

- Eh bien, écoute, si je trouve quelqu'un qui vend une mobylette, je le dirai à ton oncle. D'accord ?

Gui parlait ainsi en sanglant sa mobylette dans le camion, puis il lui dit au revoir, ferma les portes et s'en alla. Sur le retour, il était vraiment heureux de « *la simplicité et de la détermination* » de ce garçon. Pendant leur conversation, il pensait que « *peut-être cette histoire d'ami qui veut une mobylette est une invention* », et cette ruse, si c'en était une, à seule fin de satisfaire une curiosité saine et légitime en parlant un peu, lui plaisait beaucoup, « *même s'il aurait eu du mal, lui, à en faire autant* ». Gui imaginait le « pourquoi » de l'inutile, avec la beauté et la laideur d'un prisonnier rêvant de liberté. Il voit une pierre glisser dans l'étang de son corps aquatique, il a l'impression qu'il remonte vers la surface, mais il ne peut plus vivre à l'air libre, alors seule sa tête dépasse de l'eau quand il voit cet enfant qui jette des pierres dans l'étang. Celui-ci se découpe sur un fond de ciel, il n'appartient pas à l'étang, « *Gui replonge dans l'irréalité* ».

Arriva le 5 juillet et la petite famille déménagea chez les grands-parents, espérant que cette situation ne durerait pas trop longtemps. Le 7 juillet, il amenait ses enfants et sa femme à l'aéroport de Roissy, pour qu'ils partent en vacances en Ukraine, dans la famille des beaux-parents, puisque la femme qu'il avait trouvée était une russe d'Ukraine. Sa famille resterait là-bas jusqu'au 25 août. Gui, qui restait pour travailler et faire avancer les affaires de la future maison, les embrassa à l'aéroport, autant qu'il put. Puis il les appela encore de sa voiture, sur le chemin du retour. Puis leur avion décolla. Il se retrouvait seul à nouveau, pour la première fois depuis deux ans. « *Ce qui serait un vide pour lui serait une joie pour les grands-parents de là-bas* », mais serait-ce un vide pour Gui ? Il le souhaitait, ce vide, pour ne plus craindre ce monstre en lui, ce génie des eaux potentiellement malfaisant qu'il allait rendre inoffensif, en le comprenant, c'est du moins ce qu'il espérait. C'était à eux deux de se battre maintenant. L'arène d'un nouvel été encore très seul et abstrait s'ouvrait devant eux. Au bout de deux jours, Gui pensa qu'il devrait appeler Philippe pour l'aider sur un chantier. Philippe, plus âgé que lui, louait sa main d'œuvre et était déclaré en microentreprise pour divers petits travaux. C'est avec lui que Gui avait fait de nombreux chantiers de pose de caisson lumineux porte-affiche, en sous-traitance d'une société qui équipait des cinémas. Il l'appela donc, mais Philippe ne pouvait pas venir. C'est la troisième fois qu'il ne pouvait pas. « *Il préfère s'occuper de ses propres affaires, maintenant que ça marche mieux pour lui* » pensa Gui. Il se dit aussi qu'il avait été difficile avec Philippe, sur les derniers chantiers. Parce que Gui, quand il a un travail à accomplir, brûle et bout intérieurement et va jusqu'au bout des limites de sa fatigue, en

injuriant volontiers les obstacles du monde sous forme de pensées muettes. Et souvent il les disait à Philippe, chose qu'il n'aurait pas fait avec quelqu'un d'autre. « *Philippe ne veut plus travailler avec moi, pour le moment* ». Il fallait trouver quelqu'un d'autre. Maintenant, Gui aimerait bien faire travailler le neveu de l'agriculteur, mais cette pensée le remplit aussi de honte, car il sait qu'elle n'est pas innocente, « *c'est la recherche d'un réconfort au-dehors de sa famille* » et les mots qu'il se dit sont la condamnation d'une trahison, alors il essaye d'oublier cette idée. Il voit pourtant des pierres glisser dans l'eau de l'étang. « *Les pierres touchent le fond, et l'eau est devenue trouble de vase en suspension* ». Ainsi il romance un quotidien trop vide en espérant lui faire accrocher de la réalité.

Un matin, au hasard, il prend la voiture et va chez le fermier. Il a encore ce sentiment de mauvaise conscience dans ce qu'il s'apprête à faire. Il s'arrête dans la cour et claque sèchement la portière de sa voiture. Damien est là, dans le bâtiment du fond. Il est entouré de cinq ou six jeunes qui aménagent une voiture pour une course de stock-car, un des passe-temps de Damien. Gui se plante devant eux tous, les jambes un peu écartées. Le neveu n'est pas là, mais il accomplit quand même son idée, car s'avouer une préférence pour un adolescent ne correspond pas à l'image qu'il a de lui, ni à celle de ses responsabilités familiales. Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'il en ferait de ce garçon ? Quand il était enfant, il se battait avec eux. Pendant deux ou trois ans, quand il avait 22 ans, il les avait cherchés et mis un peu dans son lit, comme un éveil à la sensualité, une sexualité des pauvres, une chance. Tout ce temps il n'avait jamais imaginé pouvoir vivre sans une femme et des enfants et il avait peur de passer à côté de ça en s'enfermant dans une habitude. Il avait été complexé avec les filles et il ne l'était pas autant avec les garçons. Maintenant, il dit : « *Écoutez, j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider sur un chantier, lundi prochain...* ». Les jeunes l'ont tous entendu, et semblent réfléchir tout en continuant à bricoler.

- Ce n'est pas dangereux ? demande le fermier.

- Absolument pas. D'habitude je paie un artisan, déclaré, mais là je peux pas faire autrement.

- Vas-y, toi Jérémy, moi je peux pas, dit un jeune à l'autre.

- Du boulot y'en a, il faut savoir le prendre, dit Damien. « *Si je pouvais, je le ferais* » ajoute-t-il.

Gui attend, l'air absolument indifférent. « *Ils feront comme ils voudront, du reste je m'en fous, et c'est parti comme ça* », pense-t-il. Un des jeunes, poussé par les autres, se décide, il vient discuter avec Gui, qui note sur un bout de papier son téléphone.

- Ah ! le voilà ! dit quelqu'un. Gui tourne la tête. Il voit le neveu de Damien, celui que les autres appellent Pierrot, venir vers lui en lui souriant et en lui tendant la main. Gui lui serre la main.

- Salut.

- Salut.

Pierrot pose son sac et retourne avec les autres, qui sont pour la plupart ses cousins, « *on voit bien que tu travailles dans un garage !* », lui disent-ils. Là-bas dans la cour il les entend se parler, comme si de rien n'était, de leurs paroles de circonstances, qui pour lui recouvrent une réalité mystérieuse, « *une réalité d'espairs inavoués et de remous secrets* », c'est ainsi qu'il la décrit. Où est la réalité, dans ce que Gui interprète par sa pensée ? « *Maintenant la créature ne peut plus replonger, ce qui prépare des coïncidences plane au-dessus des têtes* ». Tout en conduisant, il se disait qu'il allait en profiter pour mettre devant lui ces étranges peurs, ces étranges angoisses, qui ne le quittent pas depuis l'enfance et qui remontent comme des bulles de mal du fond de lui-même. Un jour il apprendrait à les aimer aussi, car si le bonheur est attirant et la souffrance détestable, le plus terrible est le néant. Il n'y avait plus rien pour le détourner de lui-même, et c'était par lui-même qu'il espérait se sauver. Alors un soir de juillet de ce premier été, étant seul dans la maison de ses parents, aux Mesnuls, il alluma son ordinateur et se mit à écrire, dans un petit bureau au sous-sol. Il avait déjà écrit des livres dans sa vie, deux après ses 18 ans, puis une absence, puis à nouveau. C'était pour la plupart des textes très spéculatifs, typique d'un conditionnement, mais révélateurs par l'insistance à être produit que quelque chose le gênait.

« (...) *La muette grandeur cosmique. En laquelle flotte l'esprit, la majesté galactique aux confins des infinis. L'entrechoses universel. Des mondes furent créés, l'entrechoses perdit de l'unité, et ça et là s'effondra en objets cosmiques. Fut la création, et ses lois implacables, la lumière des étoiles brilla, les planètes se formèrent autour des soleils, des mondes apparurent par milliards et milliards dans tout l'entrechoses, des mondes disparurent, des mondes de promesses, des morceaux d'univers se résorbèrent aussi, et toutes créations particulières d'un entrechoses effondré. Et de toutes parts les choses se reformaient, sans nulle autre raison qu'existe un entrechoses. (...) À l'époque où j'écris ce poème, mon monde ne connaît pratiquement que la parole. Si l'entrechoses où tout baigne nous fait vivre dans sa promesse d'avenir, les hommes soumis à la primitive implacabilité de l'être supportent mal cette contradiction douloureuse de leur finalité, et toujours leurs propres paroles finissent par les tuer, comme des êtres-choses*

éphémères et sauvages en eux qu'ils ne contrôlèrent pas, et qui les entraînaient vers leur néant. »

Il se cala dans son fauteuil et sourit. Il se sentait bien maintenant. Il se leva et sortit se promener. La lune pleine éclairait le paysage. Le bruit des moissonneuses-batteuses parvenait des champs. Il alla dans le parc communal, et s'assit sur le banc, dans l'obscurité, devant un étang. Il y avait deux formes blanches flottant sur l'eau, contre la rive. Il s'approcha. C'était des poissons morts, flottants le ventre à l'air. Il s'assit à nouveau, écoutant l'air léger bruissier dans les grands sapins, puis il se leva et continua son tour du pâté de maisons, dans la lumière des réverbères et de la lune. Il marchait dans cette absence, ce vide qu'il essayait de combler sans savoir comment faire. Il ne connaissait pas les trésors d'énergie de son corps, ni l'étendue de ses possibles, car il n'avait pas pu ou voulu les découvrir avec des semblables. Gui était, à 38 ans, dans un état d'enfance qui se terminait tardivement, quelque chose qui s'était cru immortel. Il avait dans l'esprit des contraintes psychologiques sécuritaires inconscientes qui lui permettaient la normalité d'un bonheur et d'un malheur relatif, et il vivait dans son cerveau comme se déplaçant au ras de cette réalité sans y voir de sérieux obstacles, sans s'y confronter avec son corps, sans que sa finitude et son impuissance ne se montre au grand soleil. Le lendemain soir, il poursuivit ses efforts littéraires de la veille. De cette façon, quelques jours passèrent. Sans doute était-ce à ce moment-là qu'il avait commencé à noter de mémoire les moments de ces journées, ces dialogues avec Pierrot et les autres, parce que c'était une façon d'aimer.

Il fait chaud ce dimanche, et Gui s'ennuie. Il a téléphoné à sa femme le matin, comme tous les dimanches matin depuis qu'ils sont partis. Il a pris des nouvelles des enfants. Sa petite fille, qui avait perdu ses lunettes, en a maintenant des neuves sur le nez. Il avait de son côté fait réaliser une paire de lunettes, il la gardera donc, et ne la leur expédiera pas. Sa femme lui a demandé des nouvelles de la maison qu'ils veulent acheter, et il lui a dit que le vendeur, mis au pied du mur pour savoir s'il va signer la procuration de vente du notaire, cherche maintenant des arguments douteux pour augmenter son prix, *« sans doute aurons-nous une réponse mardi prochain »*. Ils ont parlé ainsi une bonne demi-heure. Il a parlé à ses enfants. Son aîné, se borne à dire *« bonjour papa, au revoir papa »* depuis qu'il est là-bas. Gui en parle avec sa propre mère, qui ne manque pas de lui poser des questions. Alors une sorte de dialogue s'établit sans que Gui puisse juger sa mère, ni son propre père d'ailleurs. Pour juger, il faut avoir l'esprit vierge, donc être ailleurs. Ses parents ont toujours été là, et jamais n'ont vu un ailleurs. Et Gui était leur bébé, leur fils, une innocence prête à tout

croire, le vrai contre le faux, l'ami contre l'ennemi. Sa mère suppose que « *l'enfant est indifférent* » et s'en attriste. Elle projette ses pensées. Gui essaye de lui faire comprendre que c'est tout le contraire. Lui aussi projette ses pensées. Il s'imagine que dans le cœur de son fils, à l'âge qu'a son fils, cinq ans, l'âge où tout se passe encore dans le présent, « *il y a un reproche qu'il fait à son papa de n'être plus avec lui, car ce petit est très attaché à son père, mais comprends encore difficilement les jeux des grandes personnes, et la notion du futur lui échappe* ». Gui se dit que tout cela est vaguement représenté dans l'esprit de son fils, et il éprouve de la fierté d'avoir un enfant sensible. L'esprit aime fabriquer des images qu'il adore, c'est de l'auto vénération, mais ce sont aussi les règles du jeu, et la contrepartie est de s'enchaîner à des images qu'il déteste, s'il n'expérimente pas que ce sont tous les types d'actes produit par cerveau qui détermine la réalité, que s'identifier aux possibilités indéterminées du réel et jouer avec est son avenir, son prochain jeu. Plus facile à dire qu'à faire... En attendant Sa femme l'assure que la vie dans cet autre monde ne pose aucun problème à Victor, qu'il est heureux et se développe très bien, qu'il parle maintenant plus le russe que le français. Il joue beaucoup avec sa sœur, et il s'est fait un camarade de jeux dehors. Gui pense à Svetlana, une enfant de presque trois ans. En lui parlant, il a constaté qu'elle avait fait des progrès « *quand il la reverra, elle lui paraîtra grandie* ». Sa petite famille revient dans quarante jours. Cet après-midi, il ira à la piscine.

Quand il entre dans la piscine, il constate qu'il y a foule. Il est heureux, il va pouvoir rencontrer des gens, et peut-être certains lui plairont. La première chose qu'il fait et de plonger dans le grand bassin, et de nager quelques longueurs. Il est heureux de délier ses muscles dans l'effort, de se purger de la chaleur et de l'énerverment d'une chaude journée. Quand il quittera la piscine de solitude, il aura le regret de n'avoir dit qu'un mot. C'était à une femme enceinte, presque à terme, à qui il a lancé avec un sourire « *alors, c'est pour bientôt !* ». Elle avait souri, mais n'avait pas répondu et il avait compris qu'elle était muette, et s'exprimait en langage des signes, avec une autre femme. Il aura aussi le regret de ne pas avoir cherché à parler à cette fille qui lui paraît devoir lui plaire, alors qu'il l'aurait pu, quand elle est passée devant lui pour aller aux sèche-cheveux. Mais « *le sentiment de sa dignité* » l'en a empêché. Et d'ailleurs pourquoi lui parler ? Il ne peut pas parler parce qu'il n'a rien à dire de pertinent sur lui-même et sur les autres. Je pense qu'à cette époque il comprend qu'il n'a pas beaucoup d'envies. Il est vide comme tous les autres, vide comme la mort ou comme la naissance, comme l'absence d'espace ou un temps qui n'avance pas. Vide comme une latence dans un monde qui ne lui donne pas

ce qu'il cherche, et qu'il est fixé près de Paris en cette année 2007, dans un mouvement d'ensemble qui ressent au mieux la même chose que lui, et au pire s'est transformé en corps étrangers, via la machinerie de mise en forme du réel qu'est le cerveau humain qu'en son activité s'identifie à l'humanité dans son ensemble. En marchant vers sa voiture à cette époque, il se contente de penser que « *les gens se rencontrent s'ils ont l'occasion de se fréquenter avant* » et il pense aussi à la façon dont il a rencontré sa femme. Il pense aussi que « *les hommes ont plus d'occasions de fréquenter des hommes que des femmes, et que c'est comme ça* ». Il est chez lui le surlendemain midi, et son portable sonne. C'est Jérémy, le cousin de Pierrot, qui lui dit qu'il ne peut pas venir lundi parce que c'est l'anniversaire de son père, et qu'il va le voir à la clinique.

- Je sais, Damien m'a dit que ton père était malade, répond Gui.

- Je suis désolé, je voulais vraiment venir et j'en étais heureux, vraiment, mais j'avais oublié que c'était l'anniversaire de mon père.

- C'est tout à ton honneur, mais ne t'en fait pas, je peux décaler le chantier à mardi. Ça te va ?

- Il ne faut pas que ça vous gêne...

- Mais ça ne me dérange pas du tout, je préviens le client que je viens mardi, et c'est tout. Ça m'ennuierait qu'un bon geste comme le tien entraîne une déception. On peut bien faire un petit effort pour éviter qu'un bon geste comme le tien entraîne une déception. Alors, c'est d'accord ? Mardi ?

- Eh bien alors à mardi.

Gui est à son camion le lendemain matin, il s'apprête à partir en chantier, quand le fermier vient le voir pour lui dire ce qu'il sait déjà.

- Jérémy ne peut pas venir lundi, il a un empêchement, par contre mon neveu qui est apprenti chez le garagiste peut venir...

- Oui, mais...

- ... Peut venir lundi, car il peut poser un jour de congé...

- Oui, mais je suis au courant pour l'empêchement de Jérémy, c'est réglé, je me suis arrangé pour décaler le chantier et je le fais avec lui mardi. Mais il y aura d'autres occasions pour votre neveu, je vais avoir besoin d'aide cet été.

Et Gui, qui vient de refuser la présence de Pierrot pour le respect dû à Jérémy et pour se cacher aussi peut-être, descend du camion. Il dit à Damien de communiquer son téléphone à Pierrot. Que ce dernier l'appelle, s'il veut travailler avec lui, le mercredi suivant à Paris, « *je ne veux rien imposer à personne, il fera comme il veut* ». Gui avait en effet vite trouvé de quoi occuper Pierrot, parce que du travail il en avait, et du désir aussi.

Ces petits chantiers auraient lieu la semaine prochaine. En attendant, un des matins de cette semaine en cours, Gui était dans un bureau de la direction régionale de sa banque. Il avait pris rendez-vous avec son conseiller financier habituel, afin de faire un versement sur son plan d'épargne entreprise. Le conseiller était parti chercher des formulaires dans un autre bureau. Là où il était, Gui jouait avec un drôle de calendrier en forme de demi-lune, où les mois sont indiqués par une boule aimantée. Son téléphone portable sonna.

- Allô, c'est Pierrot, le neveu de Damien.
- Ah, Pierrot, j'attendais ton appel.
- Mon oncle m'a dit que vous aviez besoin de quelqu'un, mercredi.
- Oui...mais est-ce que tu peux te libérer sans problème du garage ?
- Oui, si je prévois avant. Je finis mon contrat vendredi.
- Comme pour ton cousin, je te donne 130 euros pour la journée, tu viens avec ton sandwich, et tu t'habilles...pas sale, mais... disons pour travailler.
- D'accord. À quelle heure, mercredi ?
- À neuf heures au camion. On ira à Paris... à mercredi... mais c'est sûr que ça ne pose pas de problème avec ton garagiste ?
- Non, mais il ne faut pas le lui dire.
- Alors, je suis content, et je te dis « à mercredi ».
- À mercredi.

Gui est content. Il préfère trop payer que pas assez, se dit-il naïvement. Il termine avec le conseiller. L'après-midi il va aller à Paris et après à Vauréal, près de Cergy-Pontoise. Sur le chemin il prend en stop un homme habillé en salopette, qui visiblement semble n'aller nulle part et dégage une forte odeur de sueur, avec un visage congestionné. Ils parlent un peu ensemble après que Gui ait engagé la conversation. L'homme a travaillé, mais plus maintenant. Il va voir s'il peut travailler chez un pépiniériste. Gui lui demande quel travail il faisait.

- Tueur.
- Ah bon, et qu'est-ce que vous tueiez ?
- J'étais tueur de cochons, aux abattoirs.
- ... Comment ça se passe ?
- Pour moi, les bêtes sont déjà mortes par l'électricité, avant que je les saigne.
- Non... l'électricité ne suffit pas à les tuer...

Gui « *veut que la vie soit résistante* », il tente de l'expliquer. Il se dit qu'il est peut-être maladroit en parlant comme ça à cet homme, qui n'a pas besoin d'être culpabilisé. Mais Gui se souvient de tous les films mettant en scène la mort facile, la mort pour rire, la mort insensée qu'il a vu dans son

enfance. Il réagissait à ces choses avec tellement de contradiction dans son équilibre mental qu'il en souffrait beaucoup, sans aucun espoir de comprendre ce qu'elles étaient. Elles étaient la force de conviction de pensées extérieures sur un esprit disposé à croire, un esprit en formation, et ces signaux ne cherchaient pas à éclaircir la réalité mais à la brouiller par haine, venant d'hommes dominés et apeurés. Dès que l'on se met en position de convaincre, on constate cette croyance à l'œuvre et le plus ordinaire est de développer cette croyance pour renforcer une volonté de convaincre.

Gui imagine. Il pense que l'auto-stoppeur « *est abandonné des hommes* », il ne croit pas que « *cet homme trouvera la force de nous pardonner de l'abandonner* », il espère « *qu'il ne pourra jamais penser ça, que son abrutissement l'empêchera de penser ça, de devenir dangereux que la providence aidera cet homme* » qui maintenant descend du camion. Tels sont ses pensées, moulage dans la doxa chrétienne de son énergie, formulations plutôt éloignées de celles de ses corps à d'autres époques, courants sous les lunes de moins vieilles politiques pas encore figées en religions organisées. Le spectacle est sans cesse d'actualité, ce sont pourtant des aspects de lui-même qu'il confond volontiers avec la réalité car toute pensée est un instant total. « *Bon courage, bonne chance* », dit-il à l'auto-stoppeur qui s'en va et l'homme répond, en lui serrant la main « *je vous souhaite de beaux enfants, une belle famille* ». Gui s'arrête au carrefour, le voit qui continue à faire du stop sur la route de gauche, et lui, Gui, il rase le mur en entrant dans un restaurant. Ensuite, il va à son rendez-vous de Paris, et en fin d'après-midi il rencontre comme prévu son client sur le chantier de Vauréal, qui lui sous-traite la pose de signalétiques pour des complexes de cinéma. Gui en profite pour avancer un peu le travail de ce chantier, il fait la moitié de ce qu'il aurait aimé faire, car de fortes pluies l'empêchent de continuer, et puis il faut bien garder un peu de travail pour Jérémy. Au retour, il prend encore « *un vieux papy* » en stop jusqu'à une ville proche, celui-là insiste pour l'emmener boire un « *verre d'eau* » dans un bar du coin. Le vieux parle à tout le monde dans la rue, dans le bar, et Gui « *sent le stress qu'il diffuse sur les gens* ». L'homme s'adresse ensuite à une jeune femme accompagnée de deux gamins. Et Gui pense « *que le stress la gagne elle aussi* ». Les deux gamins à côté d'elle regardent tout ça avec des yeux étonnés, et rient doucement. Gui leur dit, avec emphase, que « *le monsieur a besoin d'exprimer son âme* » et le papy dit « *Hou... toi... ça va pas...* », en agitant l'index et lui jetant un regard de biais. Et il recommence à amuser les enfants. Gui finit son demi de bière, et dit « *papy, maintenant il faut vraiment que je parte* » et il souhaite doucement

« *bon courage* » à la femme, qui lui sourit, et qui le regarde dans les yeux. Gui n'est pas capable de calmer les pensées des autres, car il ne sait pas qu'il partage avec eux un même cerveau, une chose contrainte par les mêmes structures psychologiques mais n'y répondant pas identiquement. Et puis c'est encore la nuit, et puis c'est mardi.

Jérémy arrive au camion à 9 h précises, comme c'était demandé. Il est venu avec la voiture que sa mère lui a prêtée. Dès que le camion quitte la ferme par la petite allée, ils discutent ensemble. Gui pose des questions, il veut mieux le connaître. Le garçon parle de son stage de formation dans la restauration, en Hollande. Quand Jérémy parle de son père, c'est avec fierté. Il avait une entreprise de maçonnerie, ce père « *qui était très actif, et a eu jusqu'à dix hommes de personnel. Il est parti de rien, avec maman, économisant pour construire sa maison, et quand il a pu en profiter, il a eu cette attaque...* ». Il fait un BEP de restauration hôtellerie, Il a 19 ans. Souvent il ferme les yeux et dodeline de la tête, comme s'il manquait d'énergie, de confiance en son charme. La nature fait les corps sous nos regards, et quoi que l'on soit de plus ou moins heureux, la capacité d'admiration de quelqu'un d'autre embellit tout, transforme tout, tandis que son absence est souvent un acte de prédation du langage. Gui, qui ne pense pas être lui aussi exceptionnel, mais a cette capacité d'admiration des corps, dit à Jérémy que demain son cousin Pierrot ira avec lui à Paris. Tout en discutant ils arrivent sur le chantier, il ne pleut pas comme la veille. Le camion se déplace d'un point à l'autre, le travail se fait sans problème. Vers une heure, ils font une pause, s'assoient à l'arrière du camion et mangent leurs sandwiches. Le portable de Jérémy sonne, « *c'est Pierrot !... Ouais...qu'est-c'tu veux?... j'suis avec ton patron, et demain je peux te dire que tu vas suer...* ». Ils finissent ce chantier et Gui ramène Jérémy au hangar vers 18 h.

Le lendemain, c'est au tour de Pierrot d'arriver à 9 h au hangar. Il vient en scooter. Gui est troublé et heureux de le voir. Il pense qu'il n'a pas vraiment mis des vêtements pour risquer de se salir, c'est la première chose qu'il remarque. Pierrot l'aide à finir de charger le camion, et monte dedans. Ils vont chercher les panneaux à Garancières chez le fabricant où Gui passe ses commandes, la société Canopy. Ils chargent dans le camion un coffrage de rideau métallique et un caisson lumineux, tout du sur-mesure fait dans l'atelier. C'est du matériel pour les enseignes d'un client de Paris, rue Cambon, un magasin de vêtements pour enfants. Dans le camion, Gui pose à Pierrot beaucoup moins de questions qu'à Jérémy. C'est Pierrot qui l'interroge, sur ce qu'est son métier et sur ce qu'ils vont faire. « *J'espère que ça va bien se passer* », dit Pierrot. Gui répond : « *il n'y a pas de raison*

que ça se passe mal, et si ça va mal, il faut s'accrocher, et on finit par gagner ». Gui l'interroge sur son travail d'apprenti chez le garagiste et sur ce qu'il veut faire plus tard. Pierrot aimerait piloter des voitures de rallye, même s'il se demande comment se faire une place dans ce milieu. « *En attendant, c'est toujours utile d'apprendre la mécanique* » dit-il. Comme Pierrot le vouvoie, Gui lui dit qu'il lui permet de le tutoyer, puisqu'ils travaillent ensemble, quoique lui-même, Gui, ait du mal à tutoyer les gens plus vieux que lui, surtout les étrangers « *j'ai proposé ça aussi à ton cousin, mais tu fais comme tu veux* ». Pierrot répond qu'il va y réfléchir, et il continue tout naturellement à le vouvoyer, comme son cousin Jérémy.

Ils roulent sur les quais de seine, à Paris. « *Qu'est-ce que c'est ?* » demande Pierrot, en montrant le musée d'Orsay. Gui lui explique que c'est un musée, mais qu'avant c'était une gare, que la pierre visible des murs n'est que l'habillage d'une structure métallique. Ils arrivent au chantier, ils se garent devant la boutique, le client ayant conservé pour eux une place de stationnement. Ils commencent par démonter l'ancien coffrage en bois. À moitié pourri, celui s'arrache à la main, mais Gui fait attention, car il se décroche par parties pesantes. Ils en descendent les morceaux ensemble, et puis Pierrot passe à Gui qui est sur l'échelle les outils dont il a besoin. Gui a le sentiment que les gens les regardent avec une sorte d'étonnement. Il pense que c'est à cause de Pierrot qui est là, gentil, discret, jouant de son charme innocemment. L'innocence, c'est la jeunesse, la fraîcheur, un potentiel de possibles, quelque chose de physique comme un faisceau plus intense de particules d'une même source auquel la pensée obsédée donne alors plus fréquemment sa forme. La même forme. Ces mots que vous comprenez.

La beauté est un mot qui signifie préférence et attention, elle est la nourriture de la pensée qui la dévore. Un des possibles de Gui contrarié par son éducation et ses rencontres est ancien. Il vient d'une source antique, de la réunion affective des individus capables d'agir, et cet amour des beaux gestes c'est la beauté elle-même, c'est la vertu des actes qui ne génère pas de division, pas de contradiction. Pas comme ce que fait la pensée quand elle se fait dépendante d'une pensée contraire pour exister, restant affamé de ces faisceaux de matières objective qui servent pourtant à rendre strictement causal le réel macroscopique. Mais Gui, sur son échelle de pensée, son échelle de distance, son échelle de chantier, est plutôt fier du jeune Pierrot qui l'accompagne, qui le ressent et s'en embellit. Puis ces deux homo sapiens dont le Neandertal a rêvé vont chercher la partie droite du nouveau coffrage, et entreprenne de le monter avec les échelles. Il est lourd et Gui constate que Pierrot a de la force.

Comme lui, il tient l'extrémité du coffrage d'une main en montant. Il fait cela sans effort apparent. Mais ça ne va pas du tout. Il n'y a pas de possibilités d'appuis suffisantes pour le nouveau coffrage en aluminium, et celui-ci flanche lamentablement en son centre. Gui ne l'a pas dit, mais c'est la première fois qu'il vend et installe un coffrage de rideau métallique. Il y a des surprises sur les côtes relevées, le coffrage n'a pas de châssis porteur comme il faudrait... non, ça ne va pas. Gui est nerveux et tourne autour des échelles, il monte, descend, remonte, cherchant des pièces dans son camion. Finalement, il dit que « *non, c'est pas possible, il faut revenir avec le bon matériel... on fait du mauvais travail... ça sert à rien de continuer. Il faut mettre une barre sur la longueur du rideau et s'appuyer dessus* » alors ils préviennent le client et rangent les outils. « *On va retourner chez Canopy* » dit Gui. Un instant il pense revenir le jour même, mais bientôt il comprend que ce n'est pas possible et qu'il vaut mieux étudier le problème avec les conseils du métallier. Ils évacuent les morceaux du vieux coffrage en bois et s'en vont.

- Je suis compressé, j'ai horreur de ça. Avec ton cousin, c'était facile hier on n'a pas eu de problèmes, alors que là c'est compliqué.

- C'est normal, je porte malheur.

- Quoi ?! Toi, tu portes malheur ! Mais qu'est-ce que c'est que ces idées !

- Je porte malheur... ça le fait tout le temps...

- Quoi, toi, c'est toi qui dis que tu n'as pas confiance en toi ! Alors là c'est la meilleure ! écoute-moi, tu dis ça par manque d'expérience, c'est tout... tu devrais être content de faire quelque chose de difficile... ce n'est pas intéressant quand c'est facile... quand c'est difficile on apprend... tu verras on réussira ! Et puis, personne ne porte malheur, la magie, ça n'existe pas !... Le destin... ce qui est caché... il y a quelque chose... Il tend son bras vers l'épaule de Pierrot pour le toucher, celui-ci recule contre la vitre du camion.

- j'ai pu constater que tu es costaud... combien mesures-tu ?

- Environ 1,80 m.

- Et tu pèses ?

- Environ 70 kg.

- Mais... quel âge as-tu ?

- Seize ans, et dix-sept la semaine prochaine.

- Mais, tu es tout jeune !

- Oui, dit-il en souriant gentiment.

Gui ne pensait pas qu'il était si jeune. En rentrant, il passe devant le palais de l'Élysée. Il le lui fait remarquer. « *Qu'est-ce que c'est, l'Élysée ?* » demande Pierrot en lui jetant un regard de biais. « *C'est le palais du*

président de la République » répond-t-il, rêveur. En fin d'après-midi, ils sont chez le métallier, Gui expose le problème et prend conseil. Il fait faire des raidisseurs à mettre dans le coffrage, et commande aussi une barre en aluminium avec des platines de fixation. Après, ils s'en vont et roulent vers le hangar.

- Peux-tu finir ce chantier avec moi, jeudi ou vendredi ?

- Non je termine le stage chez le garagiste, je ne peux pas m'absenter encore.

- Et lundi ?

- Lundi, c'est possible.

- Alors, on finira lundi. Moi j'essaierai d'aller poser la barre jeudi ou vendredi, pour qu'on soit bien tranquille lundi.

Ils arrivèrent chez Damien et s'arrêtèrent dans le terrain du fond, près d'un tas de bois pour le feu, où l'agriculteur leur permit de jeter les restes du vieux coffrage. Puis Gui rangea le camion, ferma le hangar.

- Par contre, lundi, je ne pourrai te donner que 40 ou 50 euros...

- Si vous voulez.

Quand Pierrot fut parti, Gui changea d'avis et décida de ne pas laisser le camion dans le hangar, mais de le ramener aux Mesnuls puisqu'il en aurait besoin le lendemain matin. Il s'aperçut que Pierrot avait oublié son chandail dans le camion. Il l'appela pour le lui dire, « *Ne cherche pas ton chandail. Il est dans mon camion* ». « *Ah, zut !* » répondit Pierrot. Gui plia son chandail et le posa délicatement, pour le lui rendre lundi. Le chandail de Philippe, l'artisan, aurait été traité avec moins d'attention, moins d'admiration. Quand ils revinrent sur le chantier de la rue Cambon le lundi, Gui avait eu le temps de monter la barre de soutien le vendredi d'avant. Ils recommencèrent comme la dernière fois, mais la barre de soutien, sur quatre mètres, n'était toujours pas suffisante pour éviter le fléchissement du coffrage. Il pleuvait presque tout le temps, et beaucoup. Gui avait prévu cette météo, il avait emmené des imperméables. « *Ça ne va pas... même si on joint les deux morceaux, je n'ai pas confiance... en plus il y aura le poids du caisson* » mais après ce scrupule son imagination fonctionna positivement et il chercha de quoi faire une potence dans son camion, pour voir s'il ne pouvait pas la fixer d'un côté sur le mur et de l'autre sur la barre de soutien. C'était la solution. Il n'était même pas nécessaire de couper la potence, « *c'était exactement la longueur qu'il fallait* ». Il avait noté le soir même cette constatation dans son livre qu'il écrivait, parce qu'il pensait que cette coïncidence avait sûrement une signification dans le sens des choses que sa pensée recherchait, et aussi il notait tout ce qui se passait le plus exactement possible, jusqu'à l'absurde, sans le souci d'être agréable à

lire ou ce genre de choses. L'achèvement du livre mettrait des années à venir, mais celui du chantier de ce jour fut facile et rapide. Le résultat était beau, et Gui remit sa facture au client, qui les invita à prendre un verre. Les choses éphémères se font toujours payer, là est leur sens. « *On veut se casser, mais on accepte, c'est commercial* » dit-il à Pierrot en clignant de l'œil. Au retour, dans le camion, Gui demanda à Pierrot s'il était content.

- Oui... mais j'ai mal au dos.

- Comment ça, tu as mal au dos ? À cause de moi ?

- Ce n'est pas à cause de vous, j'ai tout le temps mal au dos... je fais de la musculation pour me muscler le dos.

Et Gui se met à lui raconter que le mal de dos, il connaît, qu'il a eu des crises de sciatiques à ne plus pouvoir bouger, et il raconte la fois où il est allé sur un chantier pour monter des panneaux 4x3 m, alors que le matin il était tombé de douleur en posant le pied par terre. « *J'ai été héroïque !* » dit-il fièrement. « *Ma femme m'a soutenu jusqu'à la salle de bain, j'ai avalé des myorelaxants, elle m'a mis la chaleur du sèche-cheveux sur les reins, j'ai passé une ceinture de soutien, puis je suis allé au chantier tout courbé, et sur le chantier les gens me demandaient si ça irait... et je leur disais que oui, tout courbé comme un papy...* ». Pierrot rit. La route se poursuit.

- Je travaille avec ton cousin jeudi qui vient... toi, tu m'avais dit que tu ne pouvais pas.

- En fait, si, je peux, maintenant c'est possible.

- Eh bien maintenant c'est trop tard. Tant pis pour toi. C'est quand ton anniversaire ?

- Jeudi.

- Eh bien jeudi, on dira « *Ah, quel con !* » avec ton cousin, en pensant à toi ! et c'est encore ton cousin qui s'en mettra plein les fouilles !

Puis il lui proposa de venir sur un chantier en province, à Chalonnes-sur-Loire, le mercredi de la semaine prochaine. Pierrot dit que non, qu'il sera en vacance, chez un oncle dans le 77, pour l'aider aux champs. Il ajoute que Gui peut demander à Jérémy, pour Chalonnes. Il ajoute qu'il reviendra le dimanche 12 août.

- J'ai peut-être un autre chantier pour toi à ce moment-là, si ça t'intéresse. Mais c'est en province, c'est loin. Il faudra dormir à l'hôtel.

-... Je suis d'accord.

- J'insiste pour que tu en parles avec tes parents, Pierrot. Tu es mineur et s'il t'arrive quelque chose, je m'en prendrai plein la gueule, d'abord parce que c'est au black, ensuite tes parents ne me le pardonneront pas.... mais enfin, il faut vivre... sinon on ne fait rien... Gui bredouillait, à moitié

convaincu de ses paroles. « *Si c'était mon fils, si mon fils était plus grand, je ferais de toute façon comme ça* », pensait-il.

- Tes parents savent que tu viens avec moi, en ce moment ?

- Ils savent que je suis avec un ami à mon oncle.

C'était le soir quand ils arrivèrent au hangar. Gui rangea son camion et tendit 50 euros à Pierrot.

- Tiens, 50 euros, ça va ?

- Oui, merci.

Gui lui proposa de le ramener en voiture à la maison de Jérémy, son cousin, qui habite dans le même village, car le matin Pierrot était venu à pied. Sur le chemin, il essaya de le convaincre de faire le chantier de Chalonnnes avec lui, pour ne pas qu'il perde cette occasion de se faire un peu d'argent, quitte à décaler son séjour chez l'oncle du 77. Pierrot lui dit qu'il faudrait qu'il y ait quelqu'un pour l'amener chez cet oncle le jeudi, s'il décale son séjour.

- Ta mère ne peut pas ?

- Oh, non, ma mère... et elle est occupée à soigner papa.

- Oui, j'ai cru comprendre que ton père était malade.

Le jeune homme habite dans un village de campagne assez éloigné, derrière Houdan « *mais je m'en échappe et je suis toujours fourré dans cette région* » dit-il. Ce soir il dormira chez Jérémy, à Thoiry. Avant de sortir de la voiture, Gui lui dit qu'il l'appellera pour lui confirmer le chantier en province. En sortant, ils se serrent la main, et Pierrot lui dit « *vous m'appellez ?* ». Gui confirme et s'en va, il est heureux. Le lendemain mardi, après un petit chantier distrayant qu'il fait seul à Paris, il rentre chez lui et planifie pour le lundi 13 août le chantier du cinéma de Biars-sur-Cère, village situé à une cinquantaine de kilomètres au sud de la ville de Tulle, dans la vallée de la Dordogne, celui pour lequel le voyage sera long et où ils devront dormir à l'hôtel. Il laisse un message sur le répondeur de Pierrot en lui demandant de lui confirmer qu'il sera au camion le lundi 13 août à 13 h.

Jeudi arrive et Jérémy est au camion à 7 h 30, pour un chantier d'une demi-journée à Senonches, dans les environs de Dreux. Il faut poser 4 porte-affiches sur pieds sur des massifs en attente, des objets ressemblant à de grosses sucettes de confiserie. Comme c'est lourd, Gui a bien besoin d'une aide. Le maçon s'étant trompé dans les entraxes des crosses d'ancrage, il a fallu les couper et faire des scellements à la résine chimique pour chaque sucette. Ils finirent le travail vers 14h30. Au retour, Gui proposa à Jérémy le chantier de Chalonnnes, qu'il avait déjà proposé à Pierrot mais que celui-ci avait refusé parce qu'il travaillerait aux champs chez un de ses oncles. Il lui dit de prévoir le nécessaire pour dormir à l'hôtel.

Jérémy était inquiet de savoir s'il devait payer son repas et sa nuit. « *Bien sûr que non* » dit Gui. Jérémy accepta. Il lui donna rendez-vous pour le lundi 30 juillet, à 13 h au camion, puis le rappela ensuite pour changer d'heure « *Viens à 15 h, ce n'est pas si loin, et je ne veux pas arriver à l'hôtel en avance* ». Pendant le week-end, Pierrot laissa un message sur le répondeur de Gui pour lui confirmer qu'il partirait bien avec lui le 13 août. Gui continua méthodiquement de noter chez lui les détails exacts de ces événements, parce qu'un désir majestueux de choses qu'il n'inventait pas motivait intégralement sa mémoire. « *Il entend un bruit mécanique derrière lui. Il n'est pas seul, il est peut-être dans un circuit de karting, ou dans la rue. Tandis qu'il parle, il dit sèchement « salut » à quelqu'un qui devait s'en aller, près de lui...* » Il note que cette voix sur son répondeur hésite et demande de lui confirmer qu'il a bien eu son message. Gui appellera Pierrot et lui souhaitera de bonnes vacances et à bientôt.

C'est maintenant le lundi, le jour du chantier de Chalonnès. Il veut arriver un peu en avance pour préparer le camion. Jérémy le rejoint ensuite. Gui programme le GPS pour un trajet évitant les frais de péages, puisqu'ils ont du temps. Il vérifie son niveau d'huile, et ils partent. « *Avec le GPS, tu gagnes énormément de temps, tu fais des économies de gazole et de péage, et tu peux vraiment admirer le pays que tu traverses, par les petites routes* ». Jérémy fait « *oui* » de la tête. Ils discutent.

- Est-ce que tu pars en vacances en août ? demande Gui.

- Oui, je vais voir un cousin dans le sud. Justement, c'est là-bas que je pourrai faire du ski nautique.

- Du Ski nautique ? La première et dernière fois que j'en ai fait, c'était sur la mer, mais je me souviens surtout du paysage sous l'eau... en fait, tout est dans les jambes... non, c'est aussi une question de bras... il y a le bobsleigh, c'est plus facile.

- ... Mais je n'aime pas dire à mes copains que je fais du ski nautique.

- Tiens, et pourquoi ?

- C'est un peu un sport de riche, ça fait genre limite prétentieux...

- N'importe quoi. Tu te crées des problèmes dans ta tête. Ma mère était très bonne en ski nautique. Moque-toi de ce que pensent les autres, ce qui compte c'est ce que tu fais, et faire du ski nautique, c'est faire un sport intéressant. Il n'y a pas de honte à faire un sport élitiste, si c'est ça qui te gêne.

- Le monoski, c'est trop bien.

- Sur la neige ?

- Mais non, je parle du ski nautique avec un seul ski. Par contre, c'est pas facile de sortir de l'eau, surtout dans l'eau douce.

- Oui, parce qu'on flotte moins dans l'eau douce que dans l'eau de mer...

Le voyage se fait maintenant par les petites routes. Gui s'embrouille comme d'habitude en tentant d'exprimer des pensées qui ne concernent pas des sensations physiques. Son cerveau cherche à leur donner une forme réelle. Il ne les appelle pas des « *visions* », mais des « *spéculations* » car ce mot lui semble plus sérieux. Mais c'est dans de telles obstinations symboliques, dans ces dépendances aveugles que se situe son manque de réalité. Gui cherche une vision en essayant d'imaginer la vie des gens de ces petits villages qu'ils traversent. « *Sont-ils paumés ?* », se demande-t-il, et il se fait à lui-même un raisonnement à haute voix. Il se contredit puis recommence à parler « *pour essayer d'expliquer les choses à Jérémy de ce qu'il faut penser sur l'état d'esprit des gens d'ici* ». Comme Gui est bien conscient « *qu'il ne sait pas quoi penser en réalité* », il réalise tout à coup qu'il parle tout seul avec son idée fixe et se sent ridicule. Alors il se tait. Plus loin sur la route, un homme fait du stop. Gui arrête le camion. C'est quelqu'un de plus vieux qu'eux. Il a les cheveux blancs.

- Bonjour, je vais à « *La Loupe* ».

- Bonjour, nous on va tout droit sur cette route.

- Merci.

- On se demandait comment est la vie des gens d'ici. C'est tranquille ? demande Gui.

- ...

- Sur quelle ville êtes-vous centré ?

- Chartres et Dreux.

- Et vous êtes du coin ?

L'homme répondait gentiment. Quand il descendit en disant « *ne vous embêtez, pas, laissez-moi au rond-point* », Gui lui souhaita « *bon stop* ».

- J'exagère quand même, dit Gui à Jérémy.

- On l'a pris en stop, alors on peut bien le faire c... quand même un peu.

Plus tard et plus loin sur la route, l'adjoint à la mairie de Chalonnès appela Gui en lui disant qu'il y avait un problème pour la pose des caissons. Comme c'était jour de marché le lendemain, et que le cinéma est en plein dans le marché, le chantier ne pouvait pas commencer avant 13 heures. Gui appela alors le fabricant des caissons, pour lui dire de livrer la marchandise non pas au centre technique municipal du coin, mais directement au cinéma. « *Heureusement que j'ai pris des tôles Z d'avance, on pourra commencer. Mais on a toute la matinée à glander* », dit-il. Par la suite, le téléphone sonnait à nouveau, on lui dit qu'il était impossible de commencer à travailler avant 13 h 30 - 14 h. Gui n'était pas très content.

- Au moins on sera sur place, et on prendra nos repères... on pourra toujours se promener dans la ville et visiter le marché le matin. « *Le soir, on ira manger en ville. On va faire la teuf à Angers* » dit-il à Jérémie en clignant de l'œil, faisant semblant d'y croire.

- On ramènera une petite brochette à l'hôtel ! répond le garçon.

- Pourquoi pas, on ira boire un coup, on peut s'amuser...

- ... Mais... vous avez deux enfants...

- Oui, ce sont mes chéris.

Vers 19 h, ils arrivèrent à l'hôtel, un First Class dans la banlieue ouest d'Angers, un hôtel à petits prix. « *Maintenant, si je le peux, je préfère aller dans les petits hôtels du coin* » dit Gui qui sait exactement à quoi s'attendre ce soir-là. Il a réservé une chambre pour deux avec lits séparés, c'est ce qu'il fait toujours par souci d'économie quand il est en déplacement de chantier avec quelqu'un. Sauf pour Philippe, au début, quand il lui payait par excès de politesse une chambre distincte.

- Un conseil, quand tu vas à l'hôtel, choisis toujours les chambres du bas, pour ne pas être gêné par les aspirateurs des conduits de ventilation, qui se trouvent en haut.

- Ah, ouuuais !... c'est bon à savoir.

- C'est une chose dont je me suis rendu compte il y a... deux mois, peut-être... Bon, on va manger ici, ou on sort en ville ?

- C'est comme vous voulez, c'est vous le patron.

- Allez, on va visiter Angers. D'ailleurs, avec le GPS on ne se perdra pas. Gui lui montre une carte de la ville qu'il a prise à l'accueil de l'hôtel. « *Choisis où tu veux aller* » demande-t-il à Jérémie. Le soir, ils sont dans le centre-ville, ils finissent de dîner au restaurant. « *Merci pour cet excellent repas* », dit plusieurs fois poliment Jérémie. « *On va par-là, je veux voir ça* » dit Gui qui va vers les curiosités qui se trouvent sur son chemin. « *On dirait que les façades des maisons viennent d'être ravalées* », s'exclame Jérémie. « *Peut-être que la ville n'est pas polluée* », dit Gui. Ils s'approchent des cafés, mais il n'y a personne. « *Allez, vient, on rentre* ». De retour à l'hôtel, Gui se couche. Le bonheur ne dépend pas de nos intentions, qui sont processus mécaniques. Il dépend de l'importance d'autre chose que soi. Ne pas être obstacle mental dans le paysage et aimer se promener au-dehors est déjà un bonheur. Gagner de quoi vivre, passer sa vie à attendre et rêver, parfois jouir de l'instant et tout recommencer, la platitude de la vie est l'absence d'ombre portée. Au soleil de l'aube de sa vertu qui n'est pas certaine d'apparaître, au soir d'une de ces journées qui ne tue pas mais qui n'est pas sienne, Gui sort ses lunettes de lecture et pose sur la table de nuit

deux livres, pour rêver sur les rêves des autres. Un roman de Curzio Malaparte et une biographie de cet auteur. Jérémy est étonné.

- Deux livres ! Moi, je peux même pas en lire un !

- Moi, je lis le roman et je passe à la biographie, et ainsi de suite. C'est beaucoup plus intéressant comme ça, je peux mieux comprendre l'auteur.

Et Gui lit, pendant que Jérémy regarde un peu la télé. Puis ils se couchent. « *Est-ce que tu ronfles ?* » demande Gui... et puis ils parlent de la journée de demain. Ce n'est pas la peine de se lever tôt, ils ont tout leur temps. Jérémy répond aux questions sur sa vie et il parle de son père, maintenant handicapé, de ses copains qui viennent de l'appeler pour qu'il les rejoigne faire un bowling... « *je peux pas, mec, je suis au taff* »... un peu vicieux et parce qu'il s'ennuie, Gui dit « *c'est bizarre qu'ils t'appellent au dernier moment* » et Jérémy se demande, en effet, pourquoi on l'appelle au dernier moment. « *Mais j'extrapole gratuitement, il n'y a rien de bizarre ou de surprenant là-dedans* », ajoute Gui. Et c'est la nuit qui passe. Le lendemain, c'est une journée ensoleillée, ils font le dernier bout de chemin qui mène à Chalonnes-sur-Loire. Ils garent le camion dans la rue du cinéma, en dehors des limites du marché. Ils vont voir le mur du cinéma, et sur la place du marché déjà pleine de passants, ils cherchent le massif de béton en attente de pose pour la sucette 120x160 cm qui va être livrée. Près d'un panneau il y a une vieille sucette déglinguée, et ils sont à peu près sûrs que la nouvelle sucette doit être posée à la même place, sur cet ancien massif. Ils ont rendez-vous avec une personne de la mairie, une femme, tout à l'heure vers 13 h. En attendant, ils se promènent dans le marché. Puis ils se rapprochent de l'eau. Gui marche silencieusement et Jérémy le suit. Au loin, le long de la berge, il voit une belle bâtisse et de grands arbres. « *Allons là-bas* » dit Gui. Ils s'éloignent du pont de Chalonnes et du bruit. Il y a sur leur chemin de vieilles maisons.

- Imagine cette maison avec les barques en dessous, donnant directement sur le fleuve. C'était peut-être un établissement de marchands, et il faut imaginer ici un petit port avec des embarcations, pour le commerce fluvial.

- Pratique pour aller vendre plus loin les produits du marché.

- Allez, viens, on va là-bas.

Ils ont atteint un bel arbre, il y a un banc dessous, ils s'assoient. Gui est silencieux et regarde l'eau couler. Jérémy se lève après deux minutes et va attendre plus loin, sans faire de bruit. Gui reste assis, pendant peut-être dix minutes. Il regarde le manège des oiseaux, il voit le temps couler avec l'eau. Peut-être est-ce important, peut-être n'est-ce rien que des images, ou bien rien que le temps qui avance, mais il est là comme dans un passé sans fin

et il veut le montrer. Il lève les yeux et voit le ciel bleu au travers de l'enchevêtrement noueux des branches de cet arbre immense. Puis il soupire, se lève, et dit à Jérémy, « *on y va* ». Alors ils retournent au marché. Gui achète un petit fromage de chèvre qu'il mange tout de suite. Jérémy lui offre un demi de bière à boire dans un café. Gui regarde l'heure, et appelle son contact de la mairie. Ils se rencontrent à 13 h et le marché commençant à se vider, Gui dit qu'on va commencer à installer les tôles Z. C'est ce qu'ils font et puis ils vont à la sucette et Gui demande à Jérémy d'aller au cinéma surveiller l'arrivée du transporteur qui vient livrer les caissons, pendant qu'il démonte. Les écrous sont soudés par la rouille ou du frein d'écrou, il est obligé de tout couper à la grosse meuleuse. Quand Jérémy revient, l'ancien équipement est par terre. « *Les caissons sont arrivés, ils sont devant le cinéma* » dit Jérémy. Le livreur leur amène la nouvelle sucette sur place avec son camion, Gui lui signe son bon de livraison. Ils font le scellement chimique sur l'ancien massif qui est encore parfait pour ça et la dame de la mairie passe les voir et s'émerveille du nouvel équipement. Elle leur offre une bouteille de vin rosé, qu'elle laisse pour eux à leur attention sur le comptoir du cinéma, à l'ombre pour que la bouteille reste fraîche. « *Merci, madame* », dit Gui, mais il n'a pas l'intention de boire une bouteille avant de conduire. Il s'arrange aussi pour que ce soit les services techniques de la ville qui évacuent le vieux matériel.

Le chantier continue. Les quatre caissons lumineux sont maintenant posés sur les murs et raccordés électriquement sur les lignes en attente. Vers 18 h, « *c'est très facile à poser, les clic-clacs, tu vas voir* », ils ont fini de poser les deux porte-affiches muraux à l'intérieur du cinéma et le chantier est fini. Avant de prendre la route, ils vont boire une bière, et puis ils engagent la longue route du retour vers Thoiry et le hangar et tout le reste. Ils se déplacent dans un espace à deux dimensions, un monde terne et rassurant pour ces terriens, un monde où les oiseaux ne donnent pas la connaissance de la verticalité, mais l'envie de dominer les choses avant de mourir. Gui, lui, n'a dans la tête que le plaisir du travail accompli et il jouit d'avance de le laisser couler doucement vers la nuit en se reposant par la simple tâche de conduire. Il décide d'éviter à nouveau les péages. « *C'est toi le patron, c'est toi qui décides* » a dit Jérémy. Vers 23 h, Gui dépose Jérémy chez lui. « *Bonnes vacances, on se tient au courant* », et Jérémy répond « *merci, au revoir* ». Le prochain chantier est avec Pierrot, le 13 août. D'ici là, Gui veut être parfaitement seul et ne voir personne, ce sont les vacances en France et les entreprises sont fermées un peu partout. Il a besoin de faire le point sur lui-même, il doit « *accoucher de quelque chose* ». Le lendemain, dans son bureau, il allume son ordinateur. Il y a ce

texte écrit il y a quelques jours, « *La muette grandeur cosmique...* ». Il le relit, et a du mal à entrer dans ces mots anciens, du mal à y croire. Encore de l'effort pour passer le temps, pour dépasser son cerveau de temps et de passé. Gui est vivant. Le voilà qui écrit d'autres mots « *pour lui-même, et pour les autres, pour les autres, pour que leur foi en lui dise que son histoire reflète la vérité qu'il cherche* ». Le soir, il essaye de faire le récit de ses deux dernières semaines, mais son texte manque d'unité, et il a du mal à trouver les détails qui font vrai, dans la relation des événements. En fait, il n'ose pas décrire les autres, les gens qu'il rencontre, et c'est pourquoi sa mémoire lui manque. Il se demande s'il peut et s'il veut raconter le quotidien de son travail, de ses chantiers...

C'est la nuit et Gui est maintenant couché. Il a quelque chose à dire, avant que sa famille ne revienne, il a quelque chose à faire, avant ce moment. « *C'est récupérer le désir de vivre, et se débarrasser de ses angoisses, parce que la mort est là à roder et qu'il est sa proie* ». Alors il espère « *son salut dans l'écriture* ». Mais comment faire ? Il se demande s'il doit décrire mot à mot les faits perçus, ou faire de la fiction ressemblant au réel, lui qui se « *méfie tant de l'invention, des affabulations et du mensonge, de la caricature, toutes ces choses ennemies depuis son enfance... ou alors tout est ennemi ?* ». Mais le sens de ce que fait Gui n'est pas dans ce qu'il écrit et qui est mort, ce sens est hors de son passé. Et Gui qui appartient au passé pense quand il est découragé, « *qu'il est peut-être maudit* ». Dans son lit, dans un demi-sommeil, il hésite. Il pense « *devoir choisir entre faire de la réalité un socle mêlé d'un peu de fiction ou changer les noms, les lieux, les êtres, les choses et réinventer toutes leurs relations aussi, et le faire aussi bien que la vie même* ». Il pense que s'il choisit de faire du réel vécu le fil conducteur de son récit, il doit violer un peu l'intimité de Jérémy et Pierrot et de beaucoup d'autres. « *Et tous ces gens, ne vont-ils pas lui reprocher d'être exposés en public* », si Gui écrit pour être lu par les autres ? « *Changer les noms ne tromperait personne. Non, il n'oserait pas faire cela* ». Et il sent qu'il aime Pierrot, il s'élève à cette lumière. « *Il ne veut pas en faire son objet, cet amour lui semblant de nature divine et supérieure* ». Telles étaient ses pensées, tous ces mots s'articulant avec sa respiration dans son larynx pour un cerveau humain cherchant le sommeil cette nuit-là.

C'est parce qu'il a pensé que les gens lui pardonneraient d'en avoir fait des objets, que Gui put commencer à se libérer de lui-même cet été. « *Son être aquatique glissait entre les eaux au fond de l'étang, affolé, cherchant à libérer dans la vase le venin de son dard de scorpion. Il est dans son étang, vide encore de sa famille, pour l'instant. Il voit une pierre blanche au fond*

de l'étang. L'enfant, au-dessus de l'eau, est peut-être encore là pour l'aider ». Il y a 13 jours à passer avant de le revoir. Les parents de Gui sont partis en vacances à Saint-Nazaire, en début de semaine, chez une tante. Il a la maison pour lui tout seul pour une semaine, et il en est très content. Il a décidé d'imaginer la réalité à venir, avant son chantier de Biars-sur-Cère, qu'il sait qu'il va faire avec Pierrot, en déplacement en province, à l'hôtel, pendant trois jours. Il se met à imaginer le futur et il camoufle le prénom de Pierrot. Mais qu'est-ce qu'un prénom, qu'est-ce qu'une vie ? Une botte de blé après la moisson, et à nouveau du blé en herbe, ailleurs. Gui est avant la moisson, au temps de l'été brûlant. Il écrira pour lui avec l'aide des autres. Il le fera avec son temps psychologique et les objets dedans qui réclament de l'espace, mêmes si ce sont des objets malades. Car ailleurs dans l'espace réel il y a des gens qui peuvent apprendre à plonger depuis des plongeoirs dans le soleil, et Gui en serait tout différent de le vivre. Mais l'énergie de Gui s'épuise pour l'instant dans d'autres décors. Son bureau est sombre, il est seul, c'est ce qu'il a. Voilà ci-dessous ce qu'il écrit, sur deux jours, en une douzaine d'heures, dans l'attente d'une comparaison avec la réalité qui viendra, et passionnément curieux de cette comparaison. C'est un long extrait qui vous est présenté ci-dessous, une de ces constructions d'un cerveau qui se parle à lui-même, mais la comparaison avec ce qui s'est réellement passé lui donne un sens supplémentaire, et même le seul sens réel.

Le Voyage Imaginaire

« Vers midi je suis au camion. Je mets dedans les outils dont on va avoir besoin. Je prends deux barres de métal pour le châssis que je dois monter, et des tôles Z d'avance. Nicolas est à l'heure, il est 13 h et il vient d'arriver en scooter. Il est derrière moi, une cigarette à la main. Il me dit « bonjour ». Je lui souris sans répondre. Maintenant il est assis dans le camion. Je prends le grand atlas routier dans la pochette de la portière, et je lui parle. « Bienvenue dans la réalité du voyage » il me regarde avec son regard en biais. J'ouvre l'atlas et lui montre le chemin que l'on va faire, « regarde. Maintenant, nous sommes ici, et ce soir nous serons là ». Nicolas est penché sur l'atlas entre nous.

- Voilà Biars-sur-Cère. On y passera et on ira à l'hôtel, 10 km plus loin, à Saint-Céré.

- Il n'y avait pas d'hôtel à Biars-sur-Cère ?

- Non, trop cher ou tous pris. C'est la saison touristique là-bas, et c'est une belle région. C'est la vallée de la Dordogne. Alors j'ai réservé cet hôtel. Il

s'appelle « Le Grand Hôtel ». J'ai vu quelques photos sur Internet, c'est pas mal.

J'ai dit ça de manière guillerette. Nicolas sourit et se rejette en arrière sur la banquette. Je mets le contact et nous partons. Je suis silencieux et joyeux, je me dis que ça se voit et que c'est bien comme ça. Personne ne souffle mot. Je sais que c'est un long voyage, de plus de 500 km. Je n'ai vraiment pas envie de lui dire que je souhaite qu'il ne s'ennuie pas trop, car cette idée est une petite idée. Au bout de cinq minutes, Nicolas allume son portable, et s'en sert pour écouter de la musique. Je le regarde en coin, il regarde la route et tapote avec ses doigts sur la portière. Bientôt, il éteint son portable, je lui dis :

- C'est une longue route qu'on va faire, Nico.

- On va prendre l'autoroute ?

- Oui, là, on prend l'autoroute parce que c'est loin. Ton cousin a dû te dire que j'évitai les péages, mais rassure-toi, là on prend l'autoroute parce que c'est loin. D'ailleurs, une grande partie de l'autoroute est gratuite sur ce trajet, sauf si ça a changé depuis. Mais là n'est pas la question.

- ... J'espère que tout va bien se passer, me dit-il. Je souris, hausse les épaules et me tais, puis je lui demande « tes vacances se sont-elles passées comme tu voulais ? »

- Oui... comme toujours...

- Et les fenaisons ?

- Je suis derrière les machines, je ne fais pas grand-chose d'utile... et vous, vous avez beaucoup travaillé ?

- Je me suis arrêté après ton cousin. J'ai encore fait deux petits chantiers le lendemain, et j'ai tout mis en veilleuse jusqu'à aujourd'hui.

- Qu'est-ce que vous avez fait ?

Voilà la question. Je prends mon temps pour répondre. Si je lui dis que j'écris, il va me demander quoi, et si je lui dis qu'il est dans mon livre, que « ce voyage est dans mon livre », il aura peut-être peur, il se dira que je suis bizarre, mais ce qui est grave, c'est que je polluerai la réalité, je polluerai le télescopage de la réalité avec la fiction qui est en train de se faire, et je me dis que ce télescopage n'est pas innocent. S'il savait, Nicolas, les forces invisibles qui sont groupées au-dessus de ce voyage, cette incantation muette dont il fait partie, vers des forces qui nous dépassent. Je lui réponds « j'ai fait le sorcier ». Et je remonte sur la tête la capuche de mon sweat-shirt. Je n'oserai pas dire que, quand nous arriverons, le camion disparaîtra, ce n'est qu'un décor, et je changerai de tête, une drôle de tête, et je le prendrai par la main et nous nous envolerons dans le ciel.

- Comme ça je ressemble à l'empereur, dans « La Guerre des Étoiles » lui dis-je gentiment, en souriant. Nicolas sourit, mal à l'aise juste ce qu'il faut.

- Jonathan m'a dit que vous écriviez ?

-

- En tout cas, si vous m'avez mis dedans, j'espère que j'aurai pas les boules...

- ... Tiens, j'ai changé de téléphone portable, mais il m'agace vraiment, ce téléphone. Il est moins bien que l'autre sur certains détails. Je l'ai pris parce que j'avais suffisamment de points pour changer, et parce qu'il prend des photos.

Je lui montre mon téléphone. Je pense que c'est un modèle un peu comme le sien, ce n'est pas difficile, mon ancien portable était un vieux truc. « Est-ce que tu sais comment on s'en sert pour jouer de la musique ? » Nicolas prend le téléphone, et examine les menus...

- Il faut acheter de la musique... ou alors la télécharger à partir de l'ordinateur... Vous avez une carte miniSD dans le portable. Avec un adaptateur, c'est possible de mettre la carte sur le PC et de mettre des fichiers MP3 dessus.

- Tiens, tu as raison, je n'y avais pas pensé...

Nous arrivons au péage d'Ablis. « Tiens, un péage » dit Nicolas. Je lui réponds que l'autoroute est payante jusqu'à Vierzon, en passant par Orléans, mais après ça devient la A20, qui est gratuite, si ça n'a pas changé, jusqu'à un peu après Brive-la-Gaillarde, et qu'après on s'enfoncera dans la campagne. Nous roulons depuis deux heures maintenant. Nicolas s'est assoupi, il a fermé les yeux. Le ciel est chargé de nuages. Il va falloir s'arrêter dans une station-service, pour refaire le plein de gazole, se dégourdir les jambes. Je lui dis doucement « Nico, on va s'arrêter pour du gazole ». Il relève la tête et ouvre les yeux. Je prends la sortie. Je m'arrête et fais le plein, puis je gare le camion devant la station et je prends mon portefeuille pour aller payer.

- On va se prendre un p'tit café, lui dis-je en sortant du camion.

- Non, je n'aime pas le café, répond Nicolas encore endormi.

- Allons, viens, il faut se dégourdir les jambes, et puis personnellement je vais en profiter pour aller aux toilettes.

Nicolas descend avec moi, et pendant que je suis à la caisse il achète un Mars et des Treets au chocolat. Il se met derrière moi pour payer. « Donne, c'est moi qui paye » lui dis-je. « Merci, Jean-Marc », me dit-il en m'appelant par mon prénom, et il ajoute « il y en a un pour vous ». Je lui souris. C'est un brave, un bon, un gentil, un très noble garçon. Pendant que je bois mon café, il va aux toilettes, et puis c'est moi qui y vais quand il mange sa barre

chocolatée. Et j'ai des Treets dans la bouche et il finit son « Mars » quand je lui dis :

- Thoiry est loin, on est dans le voyage. Tu as dû y penser avant, à ce voyage.

- Oui.

Je ne dis rien de plus, nous nous taisons. Je n'aime pas les mots, il m'arrive de me perdre dedans. Les mots sont piégeurs et éloignent du sens des choses qui est entre les choses, il est caché dans les événements de la vie réelle, apparent par des coïncidences entre les choses passées et présentes, qui ne semblent pas dues au hasard. Cette force est une composante subtile de la nature implacable. Je pense soudain à mes enfants. Ils vivent en ce moment, ailleurs. Ils reviennent à ma mémoire et je m'affole de les avoir oubliés. Leur père n'est pas là pour les protéger. Je pense que quand ils reviendront le 25, ils me sauteront dans les bras. Je veux tant être neuf et fort à ce moment. Toute cette vie à vivre. Je demande à Nicolas :

- Ton père, ça va ?

- Maman le soigne. J'espère qu'il va guérir.

- La nature est implacable, Nico. Je le regarde dans les yeux, et prends dans ma main le morceau de sucre. Je le lui montre dans ma paume ouverte et je lui dis « si je lâche ce morceau de sucre, il tombera, Nico. La nature est implacable. Si ce morceau de sucre restait en l'air, ce serait terrible, je resterai planté là, mort de peur, Nico, et toi tu devrais t'enfuir en courant ».

- ... Ça veut dire que mon père va mourir ?

- Je ne crois pas que ton père va mourir. J'aimerais bien rencontrer ton père. Nous, les hommes, nous ne pouvons... nous ne pouvons... qu'accompagner nos espoirs... veux-tu que nous nous accompagnions tous les deux pour aller voir ton père ?

Nicolas est un peu bouleversé. « J'essayerai d'arranger un truc comme ça », dit-il rapidement. Il s'éloigne de deux pas de la table. « Allez, on y va », lui dis-je en laissant tomber le morceau de sucre sur la coupelle de mon café, tandis qu'il marche vers le camion. Nous reprenons la route. Nous atteignons la A20, qui est restée gratuite. Nicolas me réchauffe le cœur de sa présence, et je vois bien qu'il est dans une sorte de bonheur d'être avec moi. Il doit me prendre pour une chose. J'ai envie de lui dire, tout en sachant que ce n'est pas le moment de dire ça, qu'il ne faut pas aimer les choses, qu'il faut s'appuyer dessus, pour que l'amour nous mène vers le sens... et tout à coup il me semble que je suis dans l'erreur et que c'est bien que je n'aie pas dit ça. Ce sont des mots qui m'ont trompé, ils m'ont amené, s'imposant hors contexte par la mécanique biologique de mon système nerveux, à un niveau bas de l'esprit. Nicolas est un être humain sensible,

pourquoi ne sentirait-il pas ce que je ressens, et ne serait-il pas capable de m'accompagner ? Pourquoi, moi, j'ai failli oublier que je devais accompagner le sens des choses avec mes mots et mes actions, et non pas mettre les actions et les mots en premier. Je me tourne à nouveau vers l'extérieur, je vois son regard et son esprit tout pur, et je lui parle en riant.

- Nicolas, il faut te cultiver.

- Je vais y réfléchir... je ne suis pas très intellectuel..

- Prends ce que tu peux dans les livres et dans la vie en général, le plus important tu l'as déjà...

Je lui dis ça avec une très grande bienveillance, et une partie de moi espère qu'il l'interprète comme de l'amour. Je le sens me regarder, il doit sentir qu'il est aimé. Il regarde la route maintenant, il est heureux. Je secoue cette partie de moi qui s'accorde avec mon corps amoureux, elle s'est immobilisée suffisamment longtemps, je me dégage de cette chose. La route défile. Bientôt nous passons au niveau de Brive-la-Gaillarde, et après une dizaine de kilomètres, nous quittons l'autoroute à la sortie de Noailles, direction Beaulieu sur Dordogne, par les routes départementales, et après ce sera l'hôtel à Saint-Céré. Il est 19 h30 quand nous traversons Biars-sur-Cère. « Demain nous découvrirons le cinéma, ce soir on se relaxe. Courage, encore dix kilomètres » dis-je à Nicolas, qui est fatigué et qui en a assez de cette route qui n'en finit pas.

Enfin, nous nous garons dans le parking de l'hôtel. Nous prenons nos sacs de voyage, et Nicolas m'aide à prendre les outils les plus précieux de mon camion. C'est mon habitude d'emmener les outils électroportatifs dans la chambre des hôtels, pour ne pas tout perdre si on me vole. Je rajoute aussi toujours une canne de sécurité sur le volant du camion. Nicolas m'aide à porter les affaires et me suit. Nous passons à l'accueil, un homme et une femme sont derrière le comptoir, sans doute les patrons de l'hôtel. Je me présente et indique le nom de ma société.

- J'ai réservé une chambre, deux personnes, lits séparés, leur dis-je.

- Voilà, monsieur. Vous avez fait bon voyage ? C'est la chambre 42, en haut de l'escalier, à droite, me dit-il en me tendant la clé de la chambre. « Prenez-vous le petit déjeuner, demain ? ».

- Oui, deux personnes. À partir de quelle heure ?

- 7 h, monsieur.

- Merci. Si vous voulez, je vous règle la note maintenant, comme ça se sera fait

Pendant que l'homme prépare ma facture, la femme dit à Nicolas « nous avons un restaurant dans l'établissement, ce soir il y a du civet de biche, si ça vous tente. Nous servons dans...pas longtemps, il est déjà 20 h ». J'ai

réglé la note. Je dis au patron et à la patronne que nous comptons nous promener en ville avant de dîner. Nous montons dans la chambre. Je sens que Nicolas attend que je pose mes affaires sur le lit de mon choix. Je connais un peu la chambre, j'ai vu des photos sur le site Internet de l'hôtel. Je ne suis pas surpris qu'il y ait une cheminée dans la chambre. Nicolas dit « c'est sympa ». Nous nous allongeons sur nos lits, et nous nous reposons cinq minutes. Il fait encore bien jour, nous sommes en été. Il fait cependant un peu frais. Je demande à Nicolas s'il a faim « un peu, me dit-il ». Son téléphone sonne. C'est sa mère, qui vient aux nouvelles. Il la rassure, il est bien arrivé. « Passe-moi papa », ajoute-t-il. Il parle avec son père, puis son père demande à me parler. Nicolas me tend son téléphone.

- Bonjour monsieur, je suis le père de Nicolas.

- Bonjour monsieur.

- Est-ce que c'est un bon garçon ?

- Oui, bien sûr.

- Vous êtes un ami de François, vous posez des enseignes ?

- Ami, le mot est fort, mais disons qu'on peut avoir confiance en moi. Je fais très attention à Nicolas, ne vous inquiétez pas.

- Et quand revenez-vous ?

- Écoutez, si nous avons fini demain avant 14 h, nous revenons demain. Sinon, nous revenons mercredi, c'est plus prudent.

- Alors, bon travail.

Il a raccroché et je rends son téléphone à Nicolas. « Allez, on sort » lui dis-je. Nous sortons de l'hôtel. Le soleil tombe oblique sur les toits des maisons médiévales de Saint-Céré, belle petite cité du Lot dominée par les tours de Saint-Laurent.

- J'ai regardé sur Internet, les gens appellent aussi cette ville « La Petite Venise du Lot » dis-je à Nicolas.

- Alors on devrait trouver des canaux quelque part.

- On va les trouver, à mon avis ils ne sont pas loin.

Nous passons sur une place, avec une de ces fontaines typiques des places des villages du midi. « Il y a des pièces dans l'eau ! » s'exclame Nicolas. Je lui explique que c'est une coutume de faire un vœu en jetant une pièce dans la fontaine. Il prend son porte-monnaie et hésite. Il prend une pièce d'un euro et la jette dans l'eau. Nous marchons, et je m'arrête souvent pour toucher les vieux bois des maisons. Je regarde en l'air, à droite, à gauche. Nicolas trouve l'eau du canal. Il y a un banc et nous nous asseyons dessus. Je ramène ma capuche sur la tête. Je lui demande s'il n'a pas froid, il dit « non ». Il reste assis avec moi longtemps, je regarde la ville, l'eau, le temps qui passe sur les choses et sur les oiseaux qui trottinent sur la grève, nous

sommes seuls, je vois une vieille femme passer sur le pont. Et je reste assis, là.

- Les gens vont croire qu'on est des gays, me dit soudain Nicolas.

- Calmos, Nico...calmos... t'en vois beaucoup, des gens ?

- Non. Mais j'ai faim. Si on allait manger ?

Nous nous levons, et nous cherchons un restaurant. Nous ne voulons pas dîner à l'hôtel, c'est plus amusant à l'extérieur. Nous retournons sur la place de la fontaine, et je lui propose un restaurant qui sert en terrasse. Je m'assieds à une grande table, et il se met en face de moi, un peu sur le côté Il allume une cigarette.

- Quand est-ce que tu commences ton traitement pour arrêter la clope ? Le serveur arrive. Je demande à Nicolas s'il boit du vin, il dit oui.

- J'irai voir le docteur avec ma mère à la rentrée, pour des patchs antitabac.

- T'en as vraiment pas beaucoup fumé, aujourd'hui, continue, tu es sur la bonne voie. Moi, c'est un copain à mon club d'échecs, du temps où je jouais dans un club, qui s'est arrêté du jour au lendemain. Un allemand, c'était. Il m'a dit, « Jean-Marc, si tu t'arrêtes de fumer pendant un an, ça sort de la tête ! »

- Et c'est vrai ? Le serveur vient d'apporter un demi de vin et le pain. Je lui demande d'amener aussi une carafe d'eau. Je réponds à la question de Nicolas, en remplissant son verre et le mien.

- ... Ça aide d'y croire. Tu peux essayer de fumer des bons petits cigarillos, laisse tomber les clopes, avec les cigarillos tu en fumes moins. C'est une étape, et puis, si tu te sens mal à cause de la clope, ça aide aussi. Il faut passer une semaine... être malade... ne plus y penser... tu peux aussi remplacer un vice par un autre, tu peux te mettre à boire, mais c'est con si tu deviens poché et fumeur au bout du compte. Personne fume, près de toi ?

- Je traîne avec une nana, dans mon village, elle fume beaucoup.

Je bois et je suis rigolard. Je ne peux pas loucher l'occasion de dire ce qui me brûle les lèvres. J'ai réalisé il n'y a pas si longtemps, que les sentiments et les désirs pouvaient venir tôt aux jeunes. Alors, j'en profite. J'ose le regarder et sans égard pour sa pudeur de 17 ans, ni pour sa copine, qu'il ne me présente pas comme une « copine », mais comme une « nana », je me plais à lui balancer une image salasse « Eh ben, tu lui fais fumer autre chose, ça la changera... si tu vois ce que je veux dire ». Il rit, en rougissant un peu. Il me propose encore à boire « vous en voulez encore un peu ? ». Le serveur apporte enfin la carte. Nous choisissons les menus. Moi, je bois plus que lui, et j'ai l'ivresse joyeuse, alors je dis ce qui me passe par la tête,

comme tout à l'heure, et c'est agréable d'être humain, de s'abandonner à la mécanique des mots et des actions, en laissant l'alcool nous perdre dans une légère ivresse. Mais la partie de moi qui n'est pas là pour rien reste parfaitement intacte. Tout à l'heure, elle devra déchirer le voile de l'ivresse, parce que je ne suis pas avec Nicolas pour être absent, et lui n'est pas ici avec moi pour rien non plus, je le sais ! Je ne commanderai pas de deuxième bouteille de vin. Nous finissons le dîner. La nuit a commencé, nous marchons lentement dans les ruelles du village, en rentrant vers l'hôtel nous arrivons à la place de la fontaine.

- Pourquoi avez-vous dit que vous étiez un sorcier ? demande Nicolas.

- Pour ne pas dire autre chose... la magie, ça n'existe pas.

- Si la magie n'existe pas, vous n'êtes pas un sorcier...

- Alors, non, je ne suis pas un sorcier... personne ne peut commander à la nature. Toute la « magie » du monde n'empêchera jamais un morceau de sucre lâché de tomber par terre... le surnaturel n'existe pas. Les fantômes, les monstres, l'esprit mauvais, tout ça qui fait peur, ça n'existe pas. Tu peux dormir tranquille. Il n'y a que la nature implacable. Le surnaturel, ce sont des mots qui pourrissent la tête des gens, ça les paralyse. C'est la mort.

- ... Il n'y a rien après la mort ?

- Quand tu penses à la vie, pourquoi penser à toi ? Les mots nous trompent, Nicolas. Si il y a des sorciers, ce n'est que pour sentir et comprendre le subtil, le sens entre les choses, la rencontre des événements. Alors, nous existons. Et quand nous avons été, nous pouvons mourir en souriant. Regarde au-dessus de toi, qu'est-ce que tu vois ?

- Des étoiles dans le ciel.

- Et il y a du monde là-haut... quand toute la vie de l'univers aura massé du sens dans les galaxies, l'univers alourdi redeviendra un point. Il faut attendre que la vie se complexifie dans l'univers. La vie, ce n'est pas rien... tout le passé de l'univers et tout ce qu'il contient redeviendra un point présent, et...

- Et ?

- Et tu te réveilleras... si tu y tiens... avec tout... pour... non... je parle mal...

Nicolas a soupiré, il vient me serrer dans ses bras. Il a mis sa tête contre mon cou, et s'abandonne. Je le serre dans mes bras, une main sur sa nuque. Nous nous séparons. Je fais un pas en arrière et je trébuche sur la margelle de la fontaine. Je me retrouve assis sur la margelle, avec une main dans l'eau, plongée au milieu des pièces votives. Il me regarde, très ému.

- C'est une question de tous les instants d'accompagner le sens des choses, s'abandonner au souvenir des paroles et des choses t'empêchera d'exister...

- Sors la main de l'eau.

Je sors la main de l'eau, et il me semble que j'ai lavé la moitié de mon corps. Je me sens exister. Je dis à Nicolas qu'on va aller se coucher « demain, réveil à 8 h, il ne faut pas oublier qu'on a un chantier à faire ». Tout en marchant, il me semble que mon corps est sorti de l'eau et marche à l'air libre. Je sais que cela s'oubliera pourtant, et que j'aurai peur encore de moi. Oh, si je pouvais mourir après avoir existé, après avoir bien élevé ma famille et soutenu longtemps le pari de la vie... il n'y a pas longtemps à attendre, je me dis, et je vois passer avec soulagement la quarantaine d'années qui peut rester. J'espère qu'elles passeront vite. Nous sommes maintenant dans la chambre d'hôtel. Je dis à Nicolas que je vais me doucher. Je me douche. Il a allumé la télévision. Quand je sors, il éteint la télévision et va se doucher aussi. Nous nous croisons. J'ai enfilé mon pyjama. Je vais à la fenêtre et je l'ouvre, je m'assieds sur une chaise et regarde dehors. Nicolas sort. Il enfle son pyjama derrière moi, il s'assied sur le lit. Je me retourne et je lui dis que j'ai mis le réveil à 8 h.

- *Je n'ai pas envie de lire. Je vais me coucher lui dis-je, et je m'allonge. Il s'allonge dans son lit. Au bout d'un moment, je lui dis :*

- *Sais-tu que tu n'es pas là par hasard... quand je suis allé voir ton oncle pour demander quelqu'un pour m'aider, le jour où vous étiez tous à réparer la voiture, c'était pour te trouver toi et t'amener près de moi...*

Je me suis assis sur le bord de mon lit, et Nicolas a fait pareil. Il se penche vers moi et me frôle en soupirant. Je sais ce que ça veut dire. Je le regarde un peu désemparé et lui donne un léger baiser et je le repousse doucement. « Couche-toi » dis-je d'une voix étranglée, et je m'allonge dans mon lit, et lui dans le sien. Je lui dis encore :

- *Je t'aime et je suis là pour te servir, si tu m'acceptes. Je ne peux pas te servir mieux que ce que je fais en ce moment... maintenant... essayons de dormir.*

Je sens qu'il est très ému. Il se lève et me serre dans ses bras. Je lui dis :

- *C'est toi qui me sauves... toi qui as été tué mille fois en d'autres temps, et qui ne devrais plus l'être...parfois, salement tué... je ne le supporte pas... tu étais une sentinelle qui montait la garde devant un bâtiment, toi, le même Nicolas, et tu t'es fait égorger par derrière, par des hommes qui ont traversé la rivière, le couteau entre les dents.... c'est toi qui nous sauves... objet d'amour... renaissant de la mort... pour exister... c'est toi qui nous guides...*

Nicolas pleure. Il se relève lentement et s'enfonce dans son lit. Le sommeil a dû venir. Le lendemain, nous nous réveillons par le réveil. Je sens que nous sommes liés par la confiance, et nous nous comportons simplement. Nous prenons le petit déjeuner, en mangeant de bon appétit. Je lui dis que « la

marchandise a été livrée, elle nous attend dans le cinéma ». Nous quittons ensuite l'hôtel, il fait soleil, direction Biars-sur-Cère. Nous arrivons au cinéma. Il y a deux caissons lumineux, l'un au-dessus de l'autre, le plus haut posé en décalé sur une structure porteuse. Il faut déposer ces vieux caissons et mettre les nouveaux à la place. L'exploitant du cinéma est sur place comme convenu et nous ouvre le cinéma, les caissons sont dans le hall. Nous retournons dehors. « Crois-tu que nous aurons fini assez tôt pour pouvoir rentrer » me demande Nicolas.

- Oui. Mais je ne vois pas pourquoi on se fatiguerait trop aujourd'hui. Si tu n'as rien de spécial de prévu demain, on pourrait rentrer tranquillement et trouver un hôtel sur le chemin.

- D'accord, ça me va.

Nous sortons la « chèvre » - l'élévateur à fourche, le croisillon de bois de sécurité que j'ai fabriqué pour la chèvre, et la caisse à outils et les échelles. La difficulté est que le bas du caisson du haut est à environ 3,30 m du sol. Mais je le savais, mon client m'avait envoyé des photos, et j'ai prévu le coup, j'ai pris quatre parpaings et une palette pour rehausser la chèvre. Nous sortons tout ça, pour l'instant il faut déposer les caissons. Je monte à l'échelle et je dépiaute le caisson du haut, passant les éléments à Nicolas. Le plus dur, c'est le contrepoids. Quand le caisson est allégé, je perce un trou dans le fond et passe une corde que j'assure à la structure porteuse. Nous mettons en place la chèvre, et je demande à Nicolas de tourner la manivelle. Je monte à l'échelle pour tenir le caisson. « Tu écoutes quand je dis stop », lui dis-je. Les fourches s'élèvent. Bientôt, elles touchent le bas du caisson.

- Stop... maintenant tu lèves doucement.

- Ça ne va pas tomber ?

- Non. Impossible. Si ça tombe, tu lâches tout, et tu te mets ailleurs, tu restes pas dessous. Allez, lève.

Le caisson sort de ses encoches et je le maintiens de la main. « Tire légèrement la chèvre vers le toi », dis-je à Nicolas, pour que le caisson se dégage des encoches quand il va baisser. « Baisse un peu... voilà... attends, je défais la corde... baisse tout... ». Nous déposons maintenant le caisson du bas, facile, à hauteur d'homme. Je dis à Nicolas qu'on trouvera un ferrailleur sur le chemin du retour, cet après-midi, pour revendre l'aluminium des caissons. Bientôt, j'ai adapté la structure porteuse avec mes barres d'acier galva, les tôles Z sont montées, et je dis à Nicolas qu'on va poser le caisson du haut. Je lui demande comment va son dos. Il me dit qu'il a un peu mal. Il m'a déjà dit qu'il avait souvent mal au dos, car son dos n'est pas assez musclé. Je lui dis que je ne veux pas qu'il se fasse mal au dos en donnant le

tour de rein pour placer le caisson de 90 kg sur la chèvre rehaussée. Il me dit qu'il peut essayer. Je lui demande de faire quelques exercices pour échauffer ses muscles et son dos, et je lui montre l'exemple. Nous allons chercher le caisson, et nous le mettons sur les fourches. Nicolas a fait ça sans problème, il est bien costaud. Nous refaisons l'opération de tout à l'heure, en sens inverse. Le caisson est encordé au croisillon de bois sur la chèvre. Je préviens Nicolas que quand le bras télescopique de la chèvre sortira, ce sera plus dur de tourner la manivelle. Le caisson est posé maintenant. Nous posons le second. Nicolas m'aide à faire les raccords électriques. Nous testons la lumière, tout est OK. Avant treize heures, tout est fini. Nous sommes contents. Je dis à Nicolas que j'aurai encore besoin de lui jeudi ou vendredi, pour un petit chantier d'une après-midi dans la ville de Plaisir. C'est un chantier qu'en réalité je peux faire seul, mais je ne vois pourquoi je me priverais de sa compagnie, et ça lui fait plaisir et à moi aussi de lui donner un peu de sous. Il est OK pour le jour que je veux, je me souviens que j'attends une livraison jeudi, et qu'il n'y a rien qui presse, et que je dois prévenir mon client alors ce sera vendredi après-midi, sauf contre ordre.

Nous disons au revoir à l'exploitant, en lui demandant avant l'adresse d'un ferrailleur. Il nous conseille de voir sur la Brive-la-Gaillarde. Je prends quelques adresses dans le bottin, au cas où. C'est le GPS qui nous mènera. Pour l'heure, je nous offre un déjeuner au restaurant du coin, puis nous partons. Sur la route, j'appelle le premier ferrailleur pour m'assurer qu'il est ouvert, et c'est le cas. Nous arrivons sur Brive et nous vendons l'alu des caissons. Après je propose à Nico de visiter la ville et de se trouver tranquillement un hôtel. Il est tout content, il écoute sa musique pendant le chemin. Il est comme un fils avec moi, complètement décomplexé. Je suis comme un père. Mais je ne suis pas son père, il est hors de question que je prenne un fils à son vrai père. J'ai honte. Juste après j'ai honte d'avoir honte et je chasse ces mots de ma tête. Ce baratin fantasmagique et inutile. Je retrouve la simplicité d'être moi, un bon gars j'espère, qui ne pense pas à lui en premier et qui ressent ce papa malade ailleurs, qui le met avec lui dans ce voyage.

Nous visitons maintenant Brive, et nous faisons une promenade comme à Saint-Céré, mais sans parler comme la veille. Nous nous reposons et nous amusons simplement, nous dînons et nous allons boire un coup dans un pub. Après nous allons à l'hôtel, je sors le soir un livre de mon sac et je lis dans mon lit, alors que Nico retourne dehors fumer une cigarette. Il revient et regarde un peu la télé depuis son lit, je lis, il éteint la télé, j'éteins la lumière et nous nous endormons. Le lendemain, nous quittons Brive tranquillement vers 11 h, et nous refaisons le chemin à l'envers d'il y a deux jours. Nous

arrivons vers 17 h au hangar, une fois le camion rangé, nous nous serrons la main, nous nous serrons brièvement dans les bras et je lui dis « à vendredi », et puis il s'en va avec son scooter. »

Voilà donc la fin de cette rêverie. Si elle a pu mettre en forme la réalité, ce serait étonnant, car elle est très addictive à la pensée selon le verbe dans le contexte de l'époque. Les hommes ne sont pas faits pour osciller sans fin dans leur réalité psychologique à deux dimensions, la vérité et l'erreur, qui ne les dérangent jamais profondément. Même s'ils en souffrent, de ce dérangement venu du réel absolu, il n'est rien d'autre que douleur d'enfantement de quelque chose qu'au fond ils désirent et avec lequel ils seront d'accord. Il est presque 16 h ce vendredi 10 août, quand Gui met le point final à son anticipation. Il est content de lui, il pense avoir écrit de belles choses, de vraies choses. Il est inquiet aussi. Il se demande ce que sera le vrai voyage, maintenant qu'il a épuisé ses paroles dans ce voyage imaginaire. Il ne se voit pas en train de répéter ses paroles, et s'enfermer dans sa tête, être absent du voyage. Il devra « *accompagner le réel et dire ce qui vient sans interférence avec les paroles de cette fiction qu'il vient d'écrire... et il va vraiment falloir être réceptif* ». Gui pense dans l'instant qu'il aura le choix de penser comme à l'instant dans le futur. Il est optimiste. En général la réalité déjoue les prévisions des visions ordinaires du cerveau humain, et notre erreur n'est ni le trop-plein ni l'absence d'imagination, elle est simplement le dominateur sous la forme du langage, lequel indique par son abondance que quelque chose d'autre vient. Un événement vécu du côté de la « *réalité qui fonctionne* » est un événement inédit qui s'accompagne dans l'instant. Cet « *accompagnement* », ce sont des choix, des pensées et des actes dépendants des circonstances, pas des imaginations imposées, pas des pertes d'énergie entre ce qu'on veut et ce qu'on pourra. Déjà, la connaissance du comportement de la réalité ne peut que venir en aide au cerveau humain malade de ses enfantements, elle est son seul espoir face aux langages. Les expériences de physique aux échelles atomiques, qui montrent les surprenantes propriétés du réel en rapport avec l'observateur, indiquent déjà la façon dont notre cerveau va dépasser le langage et intérioriser véritablement des facultés créatrices fonctionnelles.

Pour l'instant ce qui est vécu et est possible de vivre n'est jamais idéal et semble composé d'idéal et de son contraire, car la réalité déjoue les prévisions de la pensée. Mais son accompagnement doit être identifiable... Gui regarde l'heure. Un de ses clients lui a demandé la veille s'il pouvait venir faire quelques travaux sur son site internet. Il a dit qu'il viendrait vers

16 h30. De temps en temps il facture quelques travaux informatiques, qui ne représentent qu'une part minime de son chiffre d'affaires, mais il a besoin de sortir chaque jour, un peu comme on a besoin de se reposer, et il est heureux de se reposer, après avoir fini son texte, dans la compagnie des autres. Elle est pourtant aussi abstraite que son texte, cette compagnie, comme son cœur et son esprit qui cherche. Il enregistre une dernière fois « *son texte impudique* ». S'il en avait « *le courage et l'audace, il devrait en faire quelque chose pour les autres* ». Quand Gui a quitté son client, il est allé faire un tour à la supérette de Montfort. Il se demandait s'il allait revoir ces individus déplaisants devant le magasin, et dont il avait senti peser les regards sur lui. Sans connaissance de la réalité, sans son contrôle, sous une forme plus ou moins évoluée, la lutte menace toujours, car la vie a horreur de se sentir menacée. « *Mais tu existes dans le rejet des mots* », se dit cet homme à l'imagination surdéveloppée, et il cherche à être indifférent, à ne pas laisser courir la déferlante des pensées verbales et imagées dans son système nerveux. « *La seule forme d'amour que je peux leur donner* », écrit-il dans son livre.

Quand il entre dans la supérette ce soir-là, c'est avec honte qu'il se rend compte qu'il était jusqu'à cette seconde précise, encore soumis à la loi du désir et de la parole en lui-même. Il serre les dents, il se sent vraiment vulnérable. Il achète à manger, regarde les gens qui « *sont pour la plupart fermés sur eux* », et des regards étonnés et neutres répondent à l'espace de sa mentalité désormais vidée, tournée vers ailleurs. Ainsi quand il sort, les jeunes malsains d'hier sont à nouveau là, mais ils lui paraissent alors désœuvrés et absents. Et ils le sont. Et d'avoir été vu tels qu'ils sont les rassure eux aussi. Ensuite il va se promener dans la forêt, il écoute de la musique dans sa voiture et « *se pénètre d'émotions, il rejoint en lui-même ceux qui ont fait cette belle musique* », ce sont ses mots, puis il entre dans la forêt, et se rapproche d'un étang. Il approche de l'eau et cherche à y voir son reflet, mais l'eau est trouble et le ciel est peu lumineux et il ne voit qu'une ombre. Il revient lentement à sa voiture, rentre chez lui. Il s'assied dans le fauteuil avec sur les genoux un plateau, des amuse-gueule et du saucisson, et il boit une bouteille de bière en zappant sur les chaînes de télévision. Il ne voit rien qui lui plait dans ces histoires de meurtres, de cri, de bêtises et de haines. « *Rien de bien ce soir* », se dit-il. Il craint les choses qu'il voit et qui s'impriment en lui dans les zones interdites, là où est ce qui ne va pas avec le reste, ce qui ne veut pas de toute façon aller avec le reste. Ces perceptions télévisuelles « *forment des étrangers en lui, et il a peur de se laisser posséder par eux* ». Il n'a pas toujours zappé ce genre de films, croyant qu'il pourrait comprendre, mais ce soir, il zappe. Pour le sexe, ce

plaisir facile comme une pensée qui dit son mot et disparaît, il pourrait se satisfaire avec la pornographie d'internet. Il en a envie, mais « *il sent aussi qu'il se vautre dans toutes ces choses après s'être tenu debout dans l'écriture de son voyage imaginaire* ». Il choisit la facilité, la répétition de l'ordinaire, et puis « *c'est trop vulgaire et alors il éteint la télé, et va se coucher, tard dans la nuit* ».

Maintenant il monte à l'étage de la maison où il est seul et se glisse dans son lit. Tout est noir et silencieux. Il pense au documentaire qu'il a vu sur le tremblement de terre et le raz de marée en Polynésie, « *cela lui a plu, c'était la réalité* ». Tout ce qu'il a compris de son voyage intérieur et dont il prend conscience maintenant, c'est que le surnaturel n'existe pas. Il n'y a donc pas d'intention bonne ou mauvaise dans la nature, qui est le réel. Il essaie de trouver le sommeil, et voilà qu'il pense, « *il pense à ses enfants chéris, et il descend malgré lui au fond de l'eau, et les mots lui dictent le comportement de son être aquatique, cette bête souffrante qui a peur d'elle-même, et des grands couteaux qui tuent* ». Gui se dit que « *la nature implacable n'est jamais intentionnée, que c'est une amie et qu'il peut dormir tranquille* ». Le surnaturel n'existe pas, alors il peut tourner le dos dans le noir. « *Les pensées des hommes ne peuvent pas influencer le réel, les supplices, les prières et les incantations ne peuvent rien, ce ne sont que mots perdus dans la personnalité, et il sait quoi penser des mots maintenant. Il se répète avec ravissement ce qu'il découvre, que les forces mauvaises n'existent pas* ». Mais il ne connaît que la pensée dans son rapport au monde, et tout ce qu'il fait c'est encore pensées sur pensées. Le réel est bien inaccessible, et tout ce qui s'y passe est le résultat des actions des êtres et des choses dans le présent. Bien, Gui. Alors tu ne crains plus tes pensées, tes actions ? Alors il est possible pour toi de te lever de ton lit ? Il se dit qu'il est seul dans la maison, et ne peut faire de mal à personne. Il se lève et descend les escaliers, il entre dans la cuisine et ouvre un tiroir, il en sort un grand couteau, il se pique le corps avec, et en éprouve le fil sur son cou. Il remonte les escaliers le couteau de ses cauchemars d'enfant à la main. « *Même les symboles ne peuvent rien sur le réel, c'est encore de la pensée magique* » pense-t-il. Il se couche dans le lit avec le couteau, mimant avec les gestes interdits, doucement, dans le noir, « *au milieu du réel devenu ami* ». Il pose le couteau contre lui et comprend que ces gestes eux-mêmes n'ont pas de raison d'être puisque les symboles ne sont rien. Rien d'autre que les errements de la pensée personnelle dans sa non-existence. Alors il repousse le couteau du lit, car il ne veut pas se blesser avec en dormant, et ça tombe et résonne sur le carrelage avec un grand bruit métallique. Il a joué un jeu dangereux pour un cerveau malade de son époque, car les

symboles y sont puissant, mais *« Gui s'endort heureux au creux de la nature indifférente, et il sent des réseaux entiers de son cerveau qui s'ouvrent aux guirlandes lumineuses de son être biologique, qui se laissent pénétrer et réunir à lui dans ce bonheur et cette confiance fondamentale. Il n'y a que la nature et elle est indifférente »*.

Ainsi continue de se passer les jours qui séparent son voyage imaginaire du voyage réel. À vrai dire je ne pense pas qu'il était sérieusement menacé par lui-même, et son esprit se cachait encore salutairement derrière beaucoup d'illusions entretenues inconsciemment. Je ne peux pas trop préciser. Un de ces jours il a mis son réveil à 8 h30, parce qu'il téléphone à sa femme à 9 h tous les dimanches. Il appelle en Ukraine sa famille. Il parle une demi-heure avec sa femme et ses enfants, puis il décide d'aller faire du roller en forêt. Il gare sa voiture dans les hauteurs de Montfort, là où commence la piste cyclable de la forêt de Rambouillet, et s'en va. Il fait 5 ou 6 km jusqu'aux étangs de Hollande, et s'arrête sur le parapet en pierre de la route qui longe un côté de l'étang. Il s'allonge dessus et se repose, un bras sur la poitrine et l'autre pendant au-dessus du chemin. Il respire l'odeur de la forêt et regarde le ciel brumeux et blanc au-dessus des frondaisons. Sa tête tourne vers le grand étang dont la perspective se finit en un point où se rejoignent les foisonnements d'arbres des deux côtés de la forêt. Il s'assied, regarde sur la surface de l'eau le reflet du disque solaire, qui perce timidement un ciel paraissant dans ce miroir atténuant comme craquelé de nuages. Le soleil est ce disque jaune qui ondule sur la surface de l'eau, jaune pâle... jaune brûlant... jaune pâle. Il avance vers la réalité imminente du voyage réel, demain lundi. Il sent son esprit se vider déjà... il recevra la réalité tout vierge... il fait confiance à la nature pour exister demain... son comportement interroge la nature en essayant de toucher ses objets si simples, si évidents, si disponibles. Et puis il repart sur le chemin. Cet après-midi il ira encore à la piscine. Il vérifie s'il n'y a pas de message sur son téléphone portable, lui disant que Pierrot ne peut pas venir demain. Il n'y a pas de message et il pense *« qu'il peut compter sur Pierrot, pour demain »*. Il est allé nager, il sort de la piscine vers 16 h, puis il va se promener du côté de Coignières et de Rambouillet. Il est dans un magasin, il vérifie encore d'éventuels messages sur son téléphone. Il y a un message. *« Il pense que c'est peut-être Pierrot »*. Il interroge sa messagerie. C'est en effet Pierrot qui lui dit que *« normalement on a rendez-vous demain à 13 h »* mais que son *« cousin Jérémy lui a dit qu'il avait déjà fait avec Gui, le chantier à Angers »*. Alors il se demande *« si ça vaut vraiment le coup d'y retourner »*. Il ajoute que le copain de sa sœur serait d'accord pour le

remplacer demain, et il demande à Gui de le rappeler. Gui sort du magasin et le rappelle sur le numéro de téléphone fixe qu'il lui a indiqué.

- Mais non, je t'ai dit que c'est un autre chantier. Celui avec ton cousin, c'est une chose, je te l'avais d'ailleurs proposé. Toi, c'est un autre.... c'est à 500 km, après Brive-la-Gaillarde.

- On peut pas décaler ?

- Non, c'est pas possible.

- Parce que comme j'ai cru que ça ne se ferait pas, j'ai prévu d'aller voir un garage demain, pour mon stage.

- Ah, et tu ne peux pas y aller le matin, puisqu'on part à 13 h ?

- Si.

- Et qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Angers ?

- C'est moi qui ai du mal comprendre. Quand mon cousin m'a dit la semaine dernière qu'il était déjà aller à Angers, je me suis dit « en plus...vous.... il rappelle pas...allez, c'est bon... laisse tomber ».

- Quoi ! Et tu as cru ça pendant une semaine !?

- Oui... en fait, je me suis fait un mauvais film dans ma tête... et puis, sinon... j'ai mon beau-frère, en fait le copain de ma sœur, il a besoin de se faire un peu d'argent et il pourrait venir à ma place.

- C'est gentil pour le copain de ta sœur, mais ne t'inquiète pas, j'ai encore du taf vendredi et la semaine prochaine. Ce serait dommage que tu ne viennes pas...

- ... Bon... de toute façon je vous avais dit que je venais... alors je viens...

- ... Mais il ne faut pas que ça te fasse suer !

- ... Oui... bon... je vous rappelle dans cinq minutes, je vais réfléchir... non, j'ai perdu mon portable... est-ce que vous pouvez me rappeler dans cinq minutes, sur le fixe ?

- D'accord.

Gui raccroche. Il sent son voyage lui échapper, mais il ne peut tout de même pas forcer Pierrot à venir. Et même il le laisse s'en aller. « *Mais que serait ce voyage si Pierrot venait contre sa volonté ? ... Comment pourrait-il exister, dans le sens où il l'entend, s'il modifiait le réel qu'il voulait accompagner ?* » Gui rappelle après cinq minutes. Il ne veut pas insister parce qu'il pense que ça inspirerait du dégoût au garçon, peut-être une séparation définitive. En fait, il doit apprendre à se voir tel qu'il est dans sa relation aux choses, d'une vision qui n'est intelligible que par l'accompagnement du réel, qui est bien ce qu'il cherche. C'est sûrement ce qu'est obligé de faire Pierrot aussi, qui cherche à contenter les volontés de Gui, de son cousin, son beau-frère, et de lui-même qui n'est pas fixé, qui prend telle ou telle forme...

- En fait, c'est peut-être mieux si mon beau-frère vient demain... sauf si vous avez vraiment besoin que ce soit moi...

- ... Bon, comme tu veux... mais ce qui m'ennuie c'est que tu aies crû que je pouvais trahir ta confiance... tu as du me prendre pour un salaud... qu'est-ce qui a pu te laisser croire que moi, je trahirai ta confiance !?

- Bon, c'est bon maintenant, c'est arrangé, je pense autrement.

- ... C'est dommage, c'est un peu comme des vacances que tu manques.

- Et on aurait été en déplacement combien de temps ?

- On part lundi, si mardi on finit le chantier vers 13 h, on peut rentrer le soir. Mais j'avais prévu de passer encore une nuit à l'hôtel et de revenir mercredi. C'est le 15 août, c'est férié, personne ne travaille. C'est sympa tu sais, ce voyage. On voit du pays...

- Ce qui m'ennuie, c'est que ma mère n'est pas là cette semaine et que j'aurai eu la maison pour moi tout seul...

- Oh, toi, en réalité tu as une idée derrière la tête...

- Beeen... Ouuui... mais, si vous voulez absolument que je vienne...

- Bon écoute, réfléchis encore, je te rappelle dans cinq minutes et tu me donneras ta décision.

- Oui, sur le fixe pas sur le portable, je l'ai plus.

Il ne voudrait pas insister, mais il ne veut pas non plus que Pierrot pense qu'il lui est indifférent. Il se souvient que le garçon lui a dit qu'il pensait « *porter malheur* », et « *si cette histoire d'Angers est vraie, c'est que Pierrot n'a pas confiance en lui, et il veut qu'il ait confiance en lui* ». Après cinq minutes, Gui rappelle. Il aurait voulu dire « *alors, verdict ?* », mais ce fut une autre phrase.

- Oui, c'est moi...

- Écoutez, j'ai réfléchi, c'est mieux que ce soit mon cousin.

- Alors d'accord pour le cousin.

- Il travaille bien, il a l'habitude.

- Et quel âge a-t-il ?

- 20 ans, le même âge que Jérémy.

- D'accord, tu lui dis de venir au camion demain, à 13 h... ça m'aurait fait vraiment plaisir de partir avec toi... sinon, sache que je suis quelqu'un en qui on peut avoir confiance, je n'ai jamais trahi la confiance de personne, et surtout pas de quelqu'un comme toi... les gens peuvent avoir confiance en moi, tu peux avoir confiance en moi !

- ... Oui, je sais... excusez-moi... en réalité, je viens de faire 9 h de route aujourd'hui, et je n'ai vraiment pas envie de recommencer demain, de faire tout ce trajet aller-retour et de travailler... j'ai besoin de me reposer...

- ... Sinon, tu es quand même intéressé pour travailler encore avec moi, vendredi ou lundi de la semaine prochaine ?
- Oh oui ! Il n'y a pas de problème... je serai reposé vendredi...
- Ou lundi ?
- Vendredi ou lundi, Ok.
- Alors, je te rappelle et je te dis le jour...
- Oui, appelez-moi sur le fixe...et excusez-moi... excusez-moi...
- Mais oui...pas de problèmes... à bientôt...
- ... Excusez-moi...

Gui a raccroché. En rentrant, il se dit que le réel est plein de surprises. Il a bien réagi, il a accompagné le réel. Il sourit. Son voyage a commencé, il ne le décevra pas, il va être autre que son voyage imaginaire. « *Et plus facile à vivre sans doute, puisqu'apparemment il n'était pas capable de le vivre, mais cela dépasse son entendement* ». Dans ce réel qui dépasse son imagination, peut-être trouvera-t-il quand même des correspondances ? Des coïncidences ? Une intention ? Un sens ? Gui se répète qu'il n'existe rien que la nature, et qu'elle est indifférente. C'est le mieux qu'il puisse dire pour le moment, et cette réalité a déjà commencé à changer les réactions de son corps. La nuit dernière, alors qu'il était seul dans le noir dans son lit, tourné sur le côté, une partie de lui-même lui a fait craindre, sans raison, une présence hostile dans son dos. Un immense et long frisson lui a parcouru le corps, tellement que ses oreilles ont sifflé, mais il n'a pas bougé. Dans le même moment il souriait. « *Il était dans la lumière de son savoir nouveau ! Il pensait à la réorganisation biologique de son être nerveux !* » Gui est en train de conduire. Il pense à nouveau à Pierrot, et « *à toutes les raisons qu'il a trouvées pour ne pas venir* ». En réalité, peut-être Pierrot craint-il d'être avec lui, dans une intimité de fait, et ça Gui le comprend et l'accepte, il lui suffit de se mettre à sa place.

De toute façon, il est rassuré, avec « *deux phrases sincères et sorties du cœur* », Pierrot a quand même dû comprendre qu'il était un peu aimé et ces preuves concrètes, il en fera ce qu'il voudra. Lui qui semble douter de lui et des autres, il a reçu quelques mots qui étaient porteurs de sens, pas des mots vides qui pourrissent l'esprit. Et il arrive chez lui. Son voyage imaginaire est terminé.

C'est le lundi 13 août. Quentin, le beau-frère de Pierrot, enfin plutôt le compagnon de sa sœur Mélissa, est parti de Boutigny, le village du père de Pierrot. Il gare sa voiture sur la pelouse, et prend le petit chemin qui mène à la cour de la ferme et au hangar. Il voit le camion sorti du hangar devant lui. À l'intérieur de son camion, Gui est assis et il programme son GPS. Quentin demande « *s'il est à l'heure* », il répond « *oui* », puis va chercher

dans le hangar quelques barres de ferrailles, puis il en ferme les portes. Ils sont côte à côte dans le camion et Gui sort un atlas routier, il montre à Quentin leur destination.

- Nous sommes ici, et ce soir nous serons là, à plus de 500 km. Tu verras, ce soir on sera dans un autre environnement... un dépaysement.

- Clair que oui.

- Quel est ton prénom ?

- Je voulais vous le demander aussi... « *Quentin* », et vous ?

- Gui. Et tu as vingt ans ?

- Oui.

- Tu vas peut-être t'ennuyer, le voyage sera long.

- Moi, non !... Je regarde la route.

Ils partent. Ils ne parlent pas beaucoup. Toujours se constate la « *comparaison* » naissant de l'ignorance, de l'innocence, et personne ne se sait en train de comparer. Ils doivent apprendre à se connaître, à ne pas avoir peur l'un de l'autre, jusqu'à ce que leurs pensées projettent des images sécuritaires. Gui cherchera à décrire ce qu'il ressentait. « *Quentin est nerveux, il voudrait regarder dans les yeux cet homme. Si celui-ci tourne la tête vers lui, il cherche un signe de confiance dans le regard ou un signe d'hostilité, mais l'homme est indifférent. De temps en temps ils parlent, et l'homme a une voix calme, et Quentin peu à peu se rassure, malgré leur différence d'apparence et de comportement il prend sa place à côté de lui, et lui offre, sinon sa confiance, du moins sa bonne volonté.* ». Alors ça y est. Un esprit, celui de Gui, a réussi à former une image dans laquelle il se vénère lui-même. Et Quentin a sûrement fait la même chose. Cela s'est produit par les paroles qu'ils ont échangées.

- J'y crois à moitié, à son histoire d'Angers.

- Angers ?

- Pierre n'est pas venu parce qu'il y a eu une embrouille avec son cousin...

- Angers... je ne suis pas au courant. Il m'a appelé et dit qu'il s'était arrangé avec vous... est-ce que je peux fumer ?

- Oui.

- Vous avez du feu ?

- Non... tu peux essayer l'allume-cigare, mais sans garantie, il n'a pas fonctionné avec Jérémy.

- On peut débrancher ça ?

C'est la partie mâle de l'allume-cigare qui est défectueuse, Quentin ne peut pas allumer sa cigarette. Gui lui dit que si on trouve un tabac ouvert sur le chemin on s'arrêtera pour acheter des allumettes. Quentin reçoit un appel sur son portable « *oui... on est sur la route* ». Ils ne trouvent pas de

tabac ouvert quand ils passent au niveau du village des Mesnuls. « *Ça ne fait rien, dit Quentin* » puis c'est la route nationale sur l'axe de Rambouillet à Ablis, et ils prennent la direction d'Étampes. Gui apprend que Quentin vit en couple avec la sœur aînée de Pierrot, à Boutigny, dans une annexe d'une longère où vit la famille. Il apprend que la mère de Pierrot a un revenu de plus de 2000 euros par mois, « *parce qu'elle fait un travail pénible* ». Elle s'occupe des personnes en fin de vie à l'hôpital de Houdan. Le père de Pierrot est à Montpellier, et elle est partie le rejoindre cette semaine. Au retour, il devra se faire opérer à nouveau d'un cancer au pancréas. Gui n'est pas conscient de ce qu'est un cancer du pancréas. Les enfants sont restés à la maison, dit encore Quentin, qui décrit la maison comme confortable « *il y a une piscine* ».

- La maison appartenait à une grand-mère, ils n'ont pas de loyer à payer.
 - C'est appréciable. Et si tu me dis que la mère de Pierrot gagne plus de 2000 euros par mois, et avec les indemnités du père... il doit bien toucher une pension pour sa maladie ?

- Je pense, oui.

- Bon, dans l'ensemble, ça tient la route cette famille ? demande Gui.

- Oui, ça va...

- Et Pierrot, il n'est pas paumé ?... Il est encadré ?

- Non... Mais la famille a la rogne.

- La rogne ?

- Oui, on espère que le père va vivre...

Quentin lui parle encore de cette famille, Gui s'informe de ce qu'était le métier du père de Pierrot, celui de ses frères « *cette famille est assez solide* ». Il en est content.

- Le père de Jérémy est le frère du père de Pierrot, il est malade aussi...

- Oui, tumeur au cerveau.

- Et les autres frères ?

- Un est mort d'un accident de voiture, jeune, et les deux autres, ça va... Ils ont de bonnes situations...

- Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

- J'ai travaillé dans la maçonnerie, mais j'ai arrêté, ça n'allait plus avec mon patron...

- Pourquoi ?

- Il me prenait trop la tête, il s'énervait.

- Oui, je connais... au bout d'un moment, on fait plus attention aux autres, on se met à parler tout seul... c'est dommage, mais on se déshumanise.

- Et puis il m'a pas payé tout ce qu'il devrait... normalement il aurait dû me payer une partie de mon permis de conduire... et il ne m'a pas payé des choses qu'il a promis.

- Il n'avait peut-être pas les sous...

- Peut-être.

- Et tu travaillais tous les jours ? Des chantiers tous les jours ?

- Oui... mais les chantiers durent longtemps.

- Ah, ce n'est pas comme moi, j'ai beaucoup de chantiers, mais ils sont courts.

Et Gui lui raconte son métier, son passé, comment il a créé sa petite société et débuté dans les enseignes par la pose de panneaux dans les gares SNCF, en l'an 2000.

- Rien ne vaut d'être à son compte.

- C'est clair, personne au-dessus pour te prendre la tête.

- Oui... tu es un peu asocial, comme moi... je ne serais pas un bon employé. C'est pour ça que je suis patron.

- ... Clair...

- Avec l'expérience que tu as, tu peux bien gagner. Ce sont les trucs qui marchent, ça, les métiers manuels. Tu es mieux barré qu'un jeune qui a fait une licence de communication ou je ne sais pas quoi.

- Clair, après vous j'ai un autre chantier, je fais une chape.

- Bien... Il faudra que tu te mettes un jour à ton compte, que tu régularises. Je t'aiderai pour les formalités... comme ça, gracieusement... parce que j'aime bien aider...

Maintenant ils arrivent au péage d'Ablis. C'est l'autoroute. Gui dit qu'elle est payante jusqu'à Vierzon, et que normalement, si ça n'a pas changé, c'est gratuit jusqu'à Brive ensuite. Quentin dit « *on verra* ». La route se poursuit. De temps en temps ils parlent, pour ne pas se taire trop. Et puis bientôt il faut faire de l'essence. Un panneau annonce une station-service à 10 km « *on va s'arrêter à la prochaine, on prendra un café... un arrêt pipi, un arrêt gazole* ». Ils sont à la station-service. Bientôt ils sont à la machine à café et Gui en offre un à Quentin, qui est allé s'acheter un sandwich, ainsi qu'un briquet. « *Il sent dans ce jeune homme l'instabilité des émotions, il lui semblerait que ses pieds vont quitter le sol et qu'il va s'envoler, alors que lui est lourd...si lourd...et un peu triste... de ne pas tout comprendre de cette réalité* ». Ils n'osent pas franchement se regarder. Le café est fini, ils s'en vont. Gui essaye d'attraper des stations sur sa radio, qui n'a que quelques boutons et plus de vingt ans d'âge « *eh bien, tu n'as pas de chance avec ma radio, pas de radio, pas de CD... mais ne t'inquiète pas, on capte quand on*

approche des villes ». Quentin rit, le regarde furtivement et tourne la tête, tous ses gestes sont rapides, il allume une cigarette.

Et la route défile. Châteauroux, Limoges, Brive-la-Gaillarde, puis ils quittent l'autoroute et entrent dans les lacets des routes de campagne. Comme le moteur chauffe, ils mettent le ventilateur et le chauffage au maximum pour le refroidir, en ouvrant les fenêtres. Ils entrent dans le département du Lot, et traversent de vieux villages dans un relief de plus en plus vallonné, à mesure qu'ils se rapprochent de la vallée de la Dordogne. « *Les vieux toits des maisons de campagne l'interpellent, leurs formes témoignant de l'amour de l'art et du travail bien fait, une preuve de civilisation de cet ancien pays* ». À cette époque de la vie de Gui, le paysage réel en trois dimensions d'espace n'était pas encore devenu une menace à surmonter dans son esprit, il ne se demandait pas s'il pouvait sauter réellement de tous ces murs, avec ses jambes. La dépendance à l'irréalité est un rapport de force épuisant, dans lequel on n'est pas capable de s'observer dominé, et en sortir ne peut pas s'accomplir seul et sous la contrainte. Vouloir agir, êtreindre le monde, cela se présente toujours. La vitalité conditionne cette étroite, elle est une eau vive, elle a besoin de circuler par le fonctionnement de tous les organes. Le sperme, par exemple, n'est pas fait pour rester dans le corps comme une eau morte, tout comme l'ovule féminin. Et Gui n'a jamais regardé quelqu'un en se demandant si en lui les eaux circulent. La clairvoyance empêche de se défigurer sous forme de murs douloureux dans l'imagination égocentrique, mais Gui n'est pas clairvoyant, il est dominé comme presque tous les autres. Ainsi est l'esprit tant qu'il ne dépend de rien de réel, et ce n'est pas affaire de paroles, pas affaire de croyances reçues. Ce ne sont pas des paroles qui apprennent à sortir de la pensée qui peuvent être utiles à un esprit dont le corps ne peut pas se mettre en accord avec la réalité. Souvent c'est la rencontre avec un objet animé de cette vertu qui initie la conscience, c'est à dire la rencontre avec un autre soi-même. Comment en arriver là ? Voilà ce qu'il pensera plus tard : la tempérance est un état mental heureux, gagnés par des sacrifices pour échapper au mal du fonctionnement purement mécanique du cerveau. Le sacrifice est l'espoir d'un bien au milieu du mal, il ressemble à un plongeur dans l'inconnu, il est difficile parce qu'injustifié par la causalité dans le cerveau. Le plus évident des sacrifices permettant l'indétermination dans l'esprit est celui de la pulsion sexuelle, sur laquelle pivote les vitalités des corps, et donc les aspects des sociétés, car elle est très forte, elle est la vie. Les véritables sacrifices régénèrent une vie mourante, ils ne sont pas faits pour détruire l'objet du sacrifice. Ils sont secrets et se distinguent comme bons s'ils

permettent la clairvoyance, le pouvoir sur les évènements, l'amitié intense et vont généralement vers des facultés créatrices. Mais Gui ne savait pas encore ce qu'était un sacrifice.

Enfin ils arrivent à Saint-Céré. Gui décide de refaire le plein d'essence pour le lendemain, et il s'énerve car l'automate de la station-service ne délivre plus de tickets « *tu comprends, j'en ai besoin pour ma comptabilité* » dit-il à Quentin, en marquant lui-même sur un bout de papier les informations de l'automate « *ma comptable se débrouillera avec ça, c'est mieux que rien* ». Ils cherchent leur hôtel. Ils traversent des rues anciennes bordées de maisons en vieilles pierres, « *ruisselantes du temps qui passe dessus depuis si longtemps* », et débouchent sur la véritable grande place du voyage au centre de laquelle se dresse la statue d'un homme en uniforme et chapeau bicorne. Gui gare le camion sur le parking devant, et ils sortent leurs sacs et les outils électroportatifs, il met une canne de sécurité sur le volant. Ils entrent dans leur « *Grand Hôtel* » de la réalité, où une chambre est réservée, posent leurs sacs dans le hall tandis qu'un homme dans la pièce contiguë, qui semble être un tabac, leur dit « *un instant j'arrive* ».

- Bonjour, je vous attendais, dit l'homme de l'hôtel.

- Ah, vous nous avez reconnus... nous savons que nous sommes attendus et nous sommes à l'heure vous voyez.

- C'est bien...

- Alors nous avons réservé une chambre, au calme.

Gui dit son nom et l'homme lui tend les clés. Il veut régler la note tout de suite, mais l'homme dit « *non, vous me réglerez demain, je suis toujours là... ou alors, vous ne me réglerez pas si vous n'êtes pas content* ». Il prend les clés de sa chambre et Quentin le suit. Il monte au dernier étage par un grand escalier de bois à la rampe basse et qui grince. Ils entrent dans la chambre de petites fenêtres s'ouvrent entre des pièces de pourtrason et donnent sur la grande place où se tient la statue dédiée au « *Général Canrobert* ». Il y a un lit à deux places et un lit à une place. Ils ouvrent les fenêtres. Gui pose ses affaires sur le grand lit et Quentin téléphone contre la fenêtre. Il met en charge les batteries des perceuses « *on va se reposer cinq minutes, après on ira se promener* ». Il s'allonge sur le lit et ferme les yeux. Après quelques minutes il se lève et dit « *on y va* », et Quentin le suit dans la rue principale « *y'a personne... c'est grave désert... où sont les jeunes !* ». Gui voit une vieille église au bout d'une rue. Il veut aller voir. Son portable sonne, c'est Pierrot qui lui demande si Quentin est près de lui, il est avec sa sœur Melissa qui veut lui parler. Mais avant de lui passer Quentin, Gui veut aussi lui parler.

- C'est toujours OK pour lundi, pour une demi-journée?
- Oui, c'est bon.
- Alors tu peux choisir, lundi 10 h ou lundi 14 h.
- Je vais voir comment je peux m'organiser. Je vous rappelle.
- D'accord. Je te passe Quentin.

Tout en marchant, Gui cherche un restaurant. Ils passent devant une fontaine basse, de style moderne. Gui s'en approche et regarde au fond de l'eau pour voir s'il y a des pièces dedans, comme dans son voyage imaginaire. Il n'y en a pas. Cette fontaine ne ressemble pas à celle qu'il cherche. Quentin voit bien qu'il cherche quelque chose, alors Gui lui dit « *Il y a une vieille fontaine quelque part, j'ai vu des photos sur internet. Il doit aussi y avoir une rivière quelque part* » et l'autre le suit. Ils voient un pont qui donne sur une extrémité de la place, et ils y vont. Ils découvrent une rivière traversant la ville passant sous de vieux ponts. Ils redescendent la rivière par un côté de la rue, Gui s'arrête de temps en temps devant des maisons typiques. Le soleil couchant prend la rivière les quais et les maisons en enfilade, et Quentin lui fait remarquer que c'est beau. Gui prend une photo du soleil couchant en contre-jour, dont la lumière éblouissante se reflète sur l'eau.

- Tu crois qu'on verra quelque chose ? demande Quentin.
- J'ai mon idée... j'aime l'eau... cette photo va avec mon idée... je me nourris de la réalité... j'écris la réalité...

Quentin prend lui aussi la même photo. Gui dit qu'on ira dîner dans le restaurant traditionnel un peu plus loin. Il doit être près de 21 h. Ils s'assoient en terrasse. Gui lui demande s'il boit du vin. Quentin dit « *sûr... à condition que ça arrache bien* ». La serveuse présente les menus. Quentin reste longtemps à choisir son repas, les yeux sur la carte. La serveuse revient. Gui va manger copieusement et encourage Quentin à en faire autant, mais celui-ci n'a pas grand appétit. Il voudrait un steak haché avec des frites mais la serveuse dit que « *c'est dommage, dans le menu, de ne pas prendre un peu mieux. Une entrecôte par exemple...* ». Quentin se laisse convaincre... puis il allume une cigarette. Bientôt un tout jeune garçon, le crâne aux cheveux coupés très courts leur apporte le vin.

- C'est Jérémy qui fait l'école hôtelière, dit Gui.
- Oui, il voyage. Il a passé un an en Norvège, et l'année prochaine il ira peut-être au Brésil, avec son école.
- Fichtre, elle doit coûter cher son école pour lui payer ses voyages.
- Je ne sais pas... il fait l'école, les cours quoi, et il travaille dans des établissements.
- Ah, je vois. Et sinon ça va Jérémy, il a le moral ?

- ... Il fait aller.

Gui mange une copieuse salade de pays, et Quentin une entrée de tomates-mozzarella. Ils se laissent aller à parler de leurs craintes et de leurs espoirs. « ... *Mais ça m'énerve, elle s'habille comme si elle était célibataire, alors qu'on est ensemble* », dit Quentin au sujet de la sœur de Pierrot.

- Et alors, tu veux la couvrir d'un voile, ta copine, t'es musulman ?

- Non... tout le monde me demande si je suis musulman... c'est pas vrai, je pense que les femmes sont libres... mais j'aime pas ! Les mecs la regardent en insistant grave, j'ai envie de les boxer....

- ... Oui... je pense que tu es un mec courageux... tu sais y aller si ça craint...

- Ah oui !

- Tu dois leur apporter une certaine sécurité, à Boutigny.

- Ah oui, je pense.

- Tu sais quoi, moi je suis plutôt fier si les hommes regardent ma femme, qu'elle est belle. Je suis avec une belle femme, ça me flatte.

- Oui, je comprends, mais tu vois, je suis à Saint-Quentin avec elle, on se promène dans le centre commercial, et les jeunes ils nous regardent trop lourdement.

- Tu veux que je te dise ce que je pense... commence par changer d'allure. Ta casquette, les cheveux rasés, ton sweat-shirt... Ils te regardent comme ça parce que tu es comme eux, tu es de leur monde. Ils se disent « *ouais putain, regarde sa meuf comme elle est belle* ». Mais fringue-toi comme moi, et sors de leur monde, et t'es pas obligé d'aller traîner là-bas...

- ... Ouais... en fait, je viens juste de me raser les cheveux, tu verrais les cheveux que j'ai, ils sont tout raides.

- Eh ben, c'est sympa les cheveux raides...

- C'est mieux quand c'est rasé !

- Tu complexes sur tes cheveux... moi aussi, je trouvais que j'avais les cheveux secs, bêtement.

- Mais ils sont bien, ils sont pas raides. Moi je peux pas me coiffer, ça part tout droit !

- Et qu'est-ce qu'elle en pense ta copine ?

- Elle préfère quand je les ai plus longs !

- Et alors, tu veux pas lui faire plaisir ?

-

- Tu penses qu'elle t'aime ?

- Oui, elle m'aime... elle a besoin de moi. Tu vois tout à l'heure elle m'a parlé, je lui manque déjà...

- Comment vous vous êtes rencontré ?

- On se connaît depuis qu'on est petit, depuis que j'ai 11 ans, j'allais chez Damien. Ensuite, on s'est plus vu, et il y a 2 ans on s'est revu. On a discuté, et moi je voulais trop... ça fait depuis que j'ai 11 ans que je pense à elle... alors je suis sorti avec.

- Oui, tu l'as embrassée.

- Oui... c'était la première... et après, à une soirée chez des copains, elle était là, et elle voulait plus de moi... et je suis allé m'asseoir sur l'escalier... et alors, tu vois, c'est elle qui est venue vers moi...

- Et vous vous êtes mis ensemble... vous avez baisé...

- Oui... mais je suis pas très porté sur le sexe...

- Tu veux faire ta vie avec elle ?

- Ah, moi oui, si elle part je sais pas ce que je ferai...

- C'est jeune, tu n'as que 20 ans. Tu sais, l'amour ça s'use s'il n'y a pas de bonnes raisons pour le soutenir, comme des enfants par exemple.

- Oui, mais elle est avec moi... moi, je veux qu'elle fasse attention à ses manières, si on est ensemble... si elle ne veut plus de moi, elle n'a qu'à me le dire...

- Mais tu sais, j'ai envie de dire que c'est parce que tu n'attendras rien, n'exigeras rien, qu'elle restera avec toi. C'est le vrai amour. Écoute, moi j'ai attendu 33 ans pour avoir ma femme, et vous, à 20 ans vous ne pouvez pas supporter ?

- J'ai un copain de 20 ans, sa nana l'a quitté, il a pétié un câble.

- C'est à dire ?

- Il a pétié un câble grave, déjà son père est mort quand il était petit. Dans sa bagnole il y a une photo de son père et une de sa nana... tu vois, c'est grave... il se dit qu'il est qu'une merde, qu'il sera toujours une merde, alors vas-y, il se défonce grave.

- ... C'est l'amour qui nous sauve...

- Oui, c'est vrai... c'est l'amour...

- Il pourrait aller dans la légion, dans l'armée. C'est une famille qui saurait l'accueillir, lui donner des repères pour qu'il s'épanouisse...

Quentin et Gui se laissent aller à bien boire en discutant, et ils sont un peu ivres, et Gui « *fait quelques confidences par souci de fraternité* ». Par exemple, pour faire sentir à Quentin qu'il existe des vécus différents, que sa vie à lui n'a pas été facile non plus sur cette question de l'amour et du sexe. Mais il ne dit pas tout.

- Moi, ma première, je l'ai eue à 22 ans, je crois, et c'était une pute...

- Ouais ?

- Et la première fois que je me suis branlé, c'était vers 18 ans ! et j'ai trouvé le geste tout seul...

- Non !

- Et je marquais sur mon bureau avec des petits bâtons les fois où je le faisais... parce que c'était mal ! Alors t'arriveras pas à me faire pleurer avec tes histoires !

Quentin s'étonne de tout ce qu'a mangé Gui. Lui, il a à peine entamé son entrecôte « *il y a du gras, j'aurai dû prendre un steak haché* ». Gui en mange un bout « *c'est vrai, elle n'est pas très bonne* ». Les parents de Quentin sont divorcés, ils sont cinq garçons. C'est son petit frère qui a mis le feu au garage de Thoiry.

- Mais pourquoi ? demande Gui.

- Comme ça, avec un copain, une connerie... mais il s'en est vanté sur internet, cet abruti, alors les gendarmes l'ont chopé... ils sont forts, les keufs.

- C'est un des garages qui appartenait au patron chez qui Pierrot vient de finir son stage d'apprentissage ?

- Oui, c'est ça. Pourtant, on le connaissait, le patron, il venait des fois manger chez nous.

- Alors, il avait une raison, ton frère ?

- Peut-être... je ne sais pas... il était con, c'était pour se marrer. D'ailleurs il avait déjà brûlé une fois, ce garage, pendant la tempête de 1999... en tout cas, il va en prendre plein la tronche. Il passe en jugement la semaine prochaine.

- Qu'est-ce qu'il risque ?

- L'amende... les parents de son copain ont dû vendre leur maison pour payer l'amende... il y en a pour 100.000 euros de dégâts. Lui, il doit 80.000 euros, ou c'est la prison.

- C'est peut-être mieux la prison.

- Ça dépend combien de temps, la prison.

- Si c'est un an ?

- Oui, c'est jouable, si c'est un an. Un an, 80.000 euros, ça va...

- C'est la première fois qu'il fait une connerie comme ça ?

- Oui.

- J'espère qu'on va pas l'assommer au jugement, il est mineur, il faut pas le casser. À mon avis, il aura des travaux d'intérêt public, ou quelque chose comme ça. Mais ça doit être suffisamment fort pour qu'il comprenne qu'il faut pas jouer comme ça.

- Oui... ma mère va aussi être impliquée, il est mineur...

Ils finissent les desserts, ils finissent le vin, et quittent le restaurant. Ils entrent dans l'hôtel. Ils ont échangé les lits. Quentin lui a dit qu'il allait bien dormir dans le grand lit devant la télé. Gui a dit que le matelas serait

certainement plus usé que celui de l'autre lit, et qu'il avait mal au dos sur des lits mous. « *Si vous avez mal au dos, on peut changer de lit, moi ça ne me fait rien* ». Gui dormira mal, il a trop bu et trop mangé, il fait trop chaud. Il sortira dehors se rafraîchir avant l'aube, avant de retourner se coucher. Le lendemain, au petit déjeuner dans l'hôtel, il demande à l'hôtelier de la veille s'il n'y a pas une vieille fontaine dans le village. Celui-ci, après leur avoir servi le petit déjeuner, lui ramène une carte postale avec une fontaine, qui se trouve sur une autre place de la ville, du côté de la pizzeria. Mais ils ne la verront qu'en photo, car maintenant ils quittent Saint-Céré pour se rendre au cinéma de Biars-sur-Cère. En arrivant devant le cinéma, la première chose que dit Gui est « *mince, c'est haut... je sais pas si ça va être possible* ». En se rapprochant, il dit « *ça va être possible... mais c'est haut* ». Il y a deux caissons à démonter, et le bas du plus haut est à 3,84 m du sol, sur des pattes de fixation qui le déporte en avant du mur, pour que la descente de son diffusant passe devant le deuxième caisson au-dessous. Le problème n'est pas tant la dépose que la pose des nouveaux caissons. Gui comprend que les quatre parpaings et la palette ne suffiront pas à rehausser suffisamment la chèvre. Pour le moment, ils attaquent la dépose. Le responsable du cinéma est là, il leur prête une deuxième échelle, la deuxième échelle qu'ils ont étant trop courte. Gui lui demande s'il n'aurait pas des parpaings ou quelque chose pour construire une petite estrade, l'homme répond que oui, mais il faut aller les chercher ailleurs. Ils démontent par morceaux le caisson du haut. D'abord le diffusant dont on sectionne les câbles, ce qui fait chuter le contrepoids dans le caisson. Ensuite la face en plexiglas transparent et les tubes néon. Ensuite ils descendent le lourd contrepoids. Il faut maintenant descendre le corps du caisson. Ils mettent l'arrière du camion contre le mur et Gui monte sur la galerie du camion. Quentin est à l'échelle et tient le caisson d'une main, Gui le soulève et le sort des accroches des pattes de fixation. Ils descendent le caisson, et tout ce qui est aluminium est entassé dans un coin, car Gui a bien l'intention de le vendre chez un ferrailleur sur le chemin du retour. Puis il fait un trou dans le mur pour voir si le mur est en parpaings ou en béton. Il a alors son idée en tête quand il appelle le responsable du cinéma.

- Il y a un problème avec votre structure porteuse. Les pattes du bas supportent tout le poids, les soudures sont rouillées. Les pattes du haut sont en mauvais état. Il faut supprimer cette structure et faire quelque chose de propre.

- Eh bien écoutez, faites pour le mieux.

- On en profitera pour descendre un peu la hauteur du caisson, disons 20 cm.

- Oui.

- On n'aura pas besoin des estrades... de toute façon, ça ne sert à rien de le mettre si haut, ce caisson, il est bien visible... et le diffusant du nouveau caisson descendra plus bas, c'est quand même fait pour être pratique quand on change les affiches.

- Oui.

Maintenant ils déposent le second caisson et les anciennes pattes de fixation, Quentin coupe à ras les têtes des goujons d'ancrage qui sortent du mur. Gui revient avec deux tiges filetées de 16 mm. Il demande à Quentin d'en faire quatre morceaux égaux, pendant ce temps il trace sur le mur les points d'ancrage des tiges filetées. Puis le mur est percé sur treize centimètres de profondeur avec une mèche de 18 mm. Gui met dans les trous de la résine chimique et il y enfonce les tiges, il est fatigué, il fait chaud, et il appelle Quentin pour lui passer les tôles Z. Bientôt, avec écrous et contre-écrous, les tôles Z sont montées à l'extrémité des tiges, ce qui constitue une structure saine et solide pour porter le nouveau caisson, et plus basse d'environ quarante centimètres que l'ancienne, ce qui n'enlève rien à la fonctionnalité de l'ensemble et les arrange beaucoup. Ils ont monté l'estrade et placé la chèvre dessus. Le caisson à contrepoids s'élève, tandis que Quentin tourne la manivelle de la chèvre. Gui est à l'échelle et guide le caisson d'une main. Le responsable du cinéma est là aussi, il a aidé spontanément à placer le caisson sur les fourches de la chèvre.

- Si ça se casse la figure, tu lâches tout et tu te sauves... quand le deuxième bras va sortir, ça deviendra plus dur à tourner, c'est normal.

Le caisson continue de s'élever. Gui regarde le câble de la chèvre, tandis que la partie télescopique de celle-ci commence à se déployer, au fond de lui il sent qu'il n'a pas confiance en quelque chose.

- Regarde si le câble passe bien dans les poulies, dit-il machinalement.

- ... Ah, non, le câble n'est pas dans la poulie du haut !

- Stop ! descend le caisson !... C'est la première fois que ça arrive, c'est un coup à casser le câble et prendre le caisson sur la figure ! Ça a dû forcer ?

- Oui, mais tu m'avais dit que c'était normal.

- Eh bien, heureusement que je fais toujours des vérifications comme ça. On a évité un gros... gros... problème.

Quelque temps après, à la troisième tentative faite avec le maximum de précaution et avec l'aide offerte et bien accueillie du responsable du cinéma, le caisson du haut est accroché. Puis ce fut le caisson du bas, plus facile et enfin les raccordements électriques sont faits. Gui a trouvé l'adresse d'un ferrailleur à Brive, il a téléphoné. Bientôt Quentin et lui disent au revoir au responsable du cinéma, et une fois tous les déchets et

l'aluminium des vieux caissons entassés dans le camion, ils s'assoient dedans. Il est environ 15 h, le chantier aura duré 5 h sans arrêt. Dans le camion, Gui donne ses 130 euros à Quentin. Ils quittent ensuite Biars-sur-Cère et prennent le chemin du retour. Ils s'arrêtent dans un bar et se désaltèrent, parce que Gui est plein de sueur et de poussière et qu'il rêve d'une boisson fraîche. Ensuite il laisse à Quentin le soin de conduire le camion. « *J'ai l'habitude, je conduisais le camion de mon patron* » lui a-t-il dit. Après 50 km, ils trouvent le ferrailleur dans les environs de Brive, et vendent l'aluminium et l'acier. « *Ça aidera à payer Pierrot lundi, dit Gui à Quentin en lui montrant une quarantaine d'euros* ». Quentin est au volant et ils reprennent l'autoroute. « *Je pense qu'on va conduire jusqu'à mi-chemin, et qu'on s'arrêtera à un hôtel sur la route* » dit Gui. Quentin approuve. Puis Gui pense que ce n'est pas facile pour Pierrot de venir de Boutigny jusqu'au camion. « *Ou quelqu'un l'amène et vient le chercher, ou il vient en scooter, mais il y a 35 km aller et 35 km retour... 70 km...* » Gui ne veut pas ça. Il lui proposera de venir le chercher chez lui et de le ramener après, quand il l'aura au téléphone.

Ils arrivent à Châteauroux, manquent la sortie numéro 14, et sont obligés de revenir sur leurs pas pour trouver l'hôtel First Class où Gui vient de réserver une chambre. Ils garent le camion sur le parking. Ils entrent dans leur chambre. Quentin regarde un dessin animé à la télé et s'en amuse, Gui aussi, « *c'est un dessin animé intelligent et comique* » comme se croira obligé de l'expliquer Gui dans son livre. Il se douche, heureux de se laver de sa poussière et de sa sueur et tout aussi heureux d'en avoir eu sur la peau. Ensuite, ils sortent et vont dîner au restaurant de l'hôtel. Quentin commande son steak haché-frites, il dit à Gui qu'il doit éviter le sucre, car le médecin lui a dit qu'il avait du diabète. Gui prend buffet et dessert à volonté « *rien ne vaut la cuisine de ma femme* ». Il mange et boit rapidement sa bière, mais Quentin mange et boit lentement. Il dit qu'il n'a pas de bonnes dents, car son diabète lui « *fait la salive sucrée et ses dents sont attaquées en permanence* ». Gui lui dit « *qu'on a tous nos petits problèmes* », et il lui donne en exemple ses yeux qui sont en mauvais état, alors que lui, Quentin, a de bons yeux. Gui pense quand même qu'il est fragile, Quentin. C'est tout ce qu'il est capable de remarquer, il n'a pas assez d'expérience pour deviner derrière les apparences, et de toute façon il a été conditionné explicitement par son milieu culturel à ne juger personne, et implicitement à ne pas se connaître lui-même.

Ils quittent le restaurant et rentrent à l'hôtel. Quentin regarde encore avec Gui la télé, un documentaire sur la force des tempêtes, puis Gui s'endort. Vers 1 h du matin Gui se réveille, Quentin regarde toujours la télé,

il lui dit qu'il n'arrive pas à s'endormir, qu'il est nerveux. Ils regardent un peu la télé ensemble, et Gui se rendort. Il est 9 h du matin quand Gui se réveille et demande « *as-tu bien dormi ?* ». Quentin répond « *oui, j'ai réussi à m'endormir et j'ai bien dormi jusqu'à maintenant* ». Ensuite ils sont à nouveau dans le camion. C'est Gui qui conduit. Il prévoit d'arriver vers 13 h.

- Tu sais, fais-moi penser à m'arrêter chez moi, pour charger dans le camion les panneaux du chantier de lundi.

- Oui. Et dans quelle ville vous allez avec Pierrot, lundi ?

- À Plaisir... dis-moi, comment il fait pour venir, Pierrot, lundi ?

- Sa mère l'accompagne, elle sera rentrée.

- Mais pour venir le chercher ?

- Eh bien il faut voir s'il reste dormir sur place... sinon moi je peux le conduire.

- Sinon, il vient en scooter, et c'est pas marrant tout ce chemin... et c'est dangereux... écoute, tu peux lui dire que je propose de venir le chercher chez lui lundi, et je le ramènerai en voiture. C'est un petit détour, pour moi.

- Oui... je le verrai ce soir, je lui dirai.

- C'est mieux comme ça... et toi, tu as du travail après moi ?

- Oui, je fais une chape béton, chez un particulier.

- Et il te donne ?

- 50 euros par jour.

- C'est pas assez !

- Non... j'aide quelqu'un, j'ai rien à payer, j'y vais à pied.

- Ah bon, alors... moi, j'ai deux chantiers la semaine prochaine.

- Pierre pourra vous aider.

- Moi, il faudra que je voie mon comptable, pour voir comment régulariser ces histoires de black. Voir s'il existe des chèques emplois service, ou quoi d'autre. Je n'aime pas faire du black. Avec vous j'ai fait comme ça parce que j'étais coincé, je ne pouvais pas faire autrement cet été.

- Oui... c'est Pierrot qui m'a fait venir, parce que j'avais besoin de gagner de l'argent.

- ... C'est un bon garçon, Pierrot.

- Oh oui... grave... il est pas méchant.

Ensuite ils arrivent à nouveau aux Mesnuls et s'arrêtent devant la maison des parents de Gui, qui ne sont toujours pas revenus de Saint-Nazaire. Gui propose à Quentin de manger un peu de saucisson et quelques biscuits salés dans la cuisine. Ils mangent et boivent silencieusement. De temps en temps, Gui se retourne vers le portrait de son fils sur le mur, et Quentin le remarque. Puis ils se lèvent et descendent au sous-sol, chercher les

panneaux du chantier de lundi. « *Ce n'est pas difficile, mais c'est délicat* », dit Gui en prenant les longs et légers panneaux décorés. Quentin l'aide à les mettre dans le camion et ils retournent au hangar.

- Tu peux y aller, je vais préparer le camion.
- D'accord. Je fais la commission ce soir, Pierrot vous appellera.
- Merci, dit Gui en sortant les panneaux du camion.
- Vous sortez les panneaux ?

- Oui, il faut que je vire tout ce qu'il y a dans le camion, avant de les remettre « *allez, Quentin, je crois que tu vas t'en sortir* ».

Le jeune homme lui sert la main et lui sourit, ils se regardent enfin bien dans les yeux. « *Tu vas t'en sortir, tu réussiras* » ajoute Gui. Il entend Quentin s'éloigner sur le chemin, alors qu'il range son camion. C'est le soir même ou le lendemain qu'il est très probable que Gui se sera enfermé dans son bureau du sous-sol pour se réchauffer au soleil factice de sa mémoire en écrivant ces dialogues. Ce n'est pas un soleil qui donne une vraie lumière, et il donne un faux relief à la platitude de ce qui est vécu, et tous les livres qui prétendent que c'est un vrai relief sont paroles de vieillards inventant l'histoire de leurs existences sur de plats invariants sociologiques et psychologiques. Quelques jours ont passé, il est plus de 21 h ce dimanche soir quand Gui entend son portable sonner.

- Bonsoir, c'est Pierrot.
- Bonsoir, Pierrot.
- Excusez-moi de vous appeler si tard, j'avais oublié qu'on travaillait demain.
- C'est bon, tu t'en es souvenu.
- C'est bien l'après-midi ? Est-ce que je viens le matin ou l'après-midi ?
- Demain, 14 h au camion. Mais... Quentin t'a dit que je te propose de venir te chercher chez toi à Boutigny ?

Le téléphone se coupe. Gui croit qu'il l'a éteint involontairement avec sa joue. Il rappelle Pierrot, mais ça sonne occupé. Il laisse Pierrot le rappeler.

- On a été coupé, dit Gui.
- Oui... c'est ma batterie qui se vide.
- Alors, tu veux que je vienne te chercher...
- Non, je préfère venir avec ma moto.
- Attends, tu vas pas faire 35 km aller et 35 km retour...
- Oui, je viens avec ma moto et je dormirai sur place le soir.
- Bon. Mais prudence avec la moto.
- Oui.
- Alors, à demain, 14 h.
- À demain.

Gui était chez des amis. Il retourne à la table où il était et continue sa partie de belote. Il est content. Le lendemain il se réveille assez tard parce qu'il s'est couché tard. Il a bien mangé la veille, et surtout un peu trop bu d'un vin rouge, une piquette. Pierrot le rappelle le matin, il dit qu'il a oublié à quelle heure il doit venir. Gui lui rappelle que c'est à 14 h. « *Tu viens avec ta moto n'est-ce pas ?* » ajoute-t-il, et Pierrot répond « *oui, je dors sur place* », et puis Gui dit encore « *prudence* », pour bien lui montrer qu'il l'aime. Plus tard il sort dehors faire un peu d'exercice, simplement en marchant assez longtemps. Il ne boira que de l'eau à midi. Vers 13 h 30, il s'en va à Thoiry. Pierrot arrive en moto. Gui le laisse enlever son casque, puis vient le saluer d'une poignée de main. Pierrot range son casque et son sac dans le hangar, ensuite il lui offre un bonbon en disant « *tenez* ». Gui dit merci, s'assied dans le camion, règle son GPS, ouvre son bonbon et le mange tandis qu'il démarre. « *Nous allons poser les enseignes d'une boîte qui vend des stores, des vérandas* » ils se taisent et se parlent par à-coups.

- Vous avez pris des vacances ? demande Pierrot.

- Oui et non, mon travail n'est pas très contraignant. J'ai eu une semaine vraiment tranquille, et j'ai pu faire ce qui me tenait à cœur... et tes vacances, les fenaisons ?

- Les fenaisons ?

- Oui, chez ton oncle, dans les champs...

Pierrot lui explique qu'en réalité il a fait du repiquage de betteraves, plusieurs dizaines d'hectares à couper le haut des tiges des plantes. Il a aussi hersé la terre en conduisant un tracteur le long des sillons « *mais ça n'avance pas vite, un tracteur. 7 km par heure* ».

- Savez-vous que le garage de Thoiry a brûlé ? dit Pierrot.

- Oui, je sais.

- Il a encore brûlé ces jours-ci...

- Non... encore ? C'est le petit frère de Quentin qui termine son chef-d'œuvre ? Pierrot rit.

- Il paraît qu'il a complètement brûlé. J'irai voir ... comment ça s'est passé le chantier avec Quentin ?

- Il a dû t'en parler...

- Oui...

- Il t'a dit qu'on a eu un problème avec la poulie de la chèvre ?

- Non.

Gui lui raconte le problème avec la poulie de la chèvre. Il demande ensuite si Quentin a été content et Pierrot l'assure que oui.

- Vous n'aviez pas besoin de moi vendredi ?

- Non, pourquoi ? répond Gui.

- Je croyais que vous aviez du travail vendredi et lundi...

- Vendredi ou lundi... quand j'étais à Biars-sur-Cère, j'attendais de rentrer pour appeler mon client et de convenir d'une date...

Ils arrivent dans la ville de Plaisir, et ils ont en réalité parlé très peu, dans ce temps physique de la réalité qui échappe à toute description littéraire, laquelle ne fait qu'en parler, c'est-à-dire mentir. Le client est là. Gui se gare devant le bâtiment où ils vont poser les panneaux. Le chantier commence. Il y a deux panneaux en aluminium monté sur châssis, chacun en deux morceaux puisqu'ils font plus de quatre mètres de long. Ils sont dans le local du client, et Gui aide Pierrot à qui il a demandé d'enlever les rivets pop qui maintiennent les faces décorées sur les châssis. Pierrot fait des trous sur des traverses en Z pour le premier panneau, dont le châssis fixé sur ces traverses sera posé ainsi en déport du mur, afin d'éviter un rebord de gouttière en zinc faisant saillie. Ils rivettent ces traverses sur les deux châssis, et, chacun sur une échelle, ils fixent au mur un châssis, puis l'autre. Ensuite, ils apportent les faces décorées et les posent dessus. Gui regarde le visage de Pierrot, qu'il apprécie d'instinct mais sans la claire vision de la communauté de pensées et d'actes qu'il peut avoir avec le jeune homme, car il en est empêché. *« Tandis que Pierrot rivette les faces sur les châssis. Il entend ses mots lourds et rares, ses phrases austères qui sont des réponses prévenantes à ses questions »*. Puis ils attaquent le deuxième panneau, qui est directement fixé sur la paroi, sans déport, et cette pose est plus rapide que la précédente. *« Ça va, ce chantier... c'est plus facile qu'à Paris »*, dit Gui, en faisant des trous dans le linteau bétonné au travers du châssis. *« Oui »* répond Pierrot qui met des chevilles dans ces trous et y serre des vis.

Gui demande au client s'il doit fixer aussi les deux panneaux carrés qu'il a livrés, mais le client n'est pas prêt. Il le fera lui-même plus tard. Pour l'instant, il s'occupe d'aménager lui-même son local, faisant l'électricité et la plomberie en ce moment. Gui lui a montré les panneaux et lui a demandé si cela lui convenait. Le client est satisfait, alors Gui va chercher sa facture dans le camion, et la lui apporte. Celui-ci lui dit qu'il la donnera à sa femme. Pierrot et Gui lui serrent la main et s'en vont. Ils s'asseyent dans le camion. C'est un été de la vie professionnelle de Gui qui est bien rempli en travaux.

- Je ne trouve pas mes clés.

- Peut-être qu'elles sont en haut, où vous avez l'habitude de les mettre.

- Ah non, elles sont là. Sous ton pull... j'ai si tu veux un autre chantier pour toi, jeudi.

- Je ne sais pas, je travaille ces jours-là.

- Que fais-tu ?

- Dans une maison, à Plaisir justement. Vous avez besoin de moi pour une journée ?

- Une demi-journée, mais c'est à Paris. Il faut être au camion à 13 h.

- Je vais voir avec lui. C'est pour faire quoi ?

- Des lettres. Des petites lettres à poser. On travaille avec deux doigts, en délicatesse. Gui démarre le camion et ils vont sur la route « *qu'est-ce que tu fais l'année prochaine ?* ».

- Je continue mon BEP.

- Ton BEP...

- Oui, une semaine de cours, une semaine en stage. Sauf les vacances, où c'est stage tout le temps.

- Et c'est où, ton BEP ?

- À Versailles. Le stage c'est dans un garage, à Montfort, un garage Citroën.

- Je vois... à côté du garage du Grand Cèdre.

- Oui... est-ce qu'on peut s'arrêter à un tabac, sur la route ?

- Oui, on va en trouver un...

Gui n'a pas branché son GPS, il pense trouver son chemin. Il voudrait parler à Pierrot, mais les mots lui semblent incongrus. Il le fait pourtant.

- Ton père est malade...

- Oui, dit le « *clair visage grave et puéril* ».

- ...

- Il a eu un cancer, mais le cancer est guéri. Il se fait à nouveau opérer bientôt, à côté du foie.

- ... Il est à la maison ?

- Oui.

- Comment est son moral ?

- Maman est partie et ma sœur aussi, ça m'ennuyait de le laisser seul. Ce qu'il supporte mal, c'est la chimio. Il a beaucoup maigri... est-ce que vous pouvez tourner ici ?

- Oui.

Gui fait le tour du rond-point et va dans la rue que Pierrot lui indique. Il croit qu'il va l'emmener vers un tabac, en fait Pierrot lui montre la maison où il va travailler.

- ... Est-ce que ton père sait que tu es avec moi ? demande Gui.

- Oui...

- Il ne se pose pas des questions... qui je suis ?

- Comment ça ? Non, il préfère que je travaille plutôt que je reste à la maison à rien faire.

Pierrot lui dit que maintenant il faut faire demi-tour. « *J'espère vraiment que ton père va guérir* » dit Gui. Il a vraiment du mal à dire ce qui suit, et qui lui paraît hors de propos. De plus il ne veut pas perturber Pierrot... il cherche son chemin sur la route, se laissant guider par Pierrot, et finit par parler avec effort.

- J'aimerais bien rencontrer ton père.

- ...

- Il voit du monde ?

- Oui.

- De la famille...

- Oui, de la famille, mais... il n'aime pas qu'on le voie malade.

- Un étranger... ça peut faire du bien... si je venais te chercher... jeudi, chez toi... je pourrai lui dire bonjour...

- Je reste ici, moi. J'ai ma moto.

Ils arrivent à Pontchartrain. Ils passent le rond-point du haut. « *Si je viens jeudi, vous viendrez me prendre à ce rond-point* », lui dit Pierrot. Gui fait « oui » de la tête, ses pensées sont ailleurs. Il voit un tabac en s'arrêtant au feu rouge, et Pierrot saute du camion et part en courant. Peu après il revient avec trois paquets de cigarettes.

- Je n'ai jamais vu quelqu'un acheter des clopes aussi vite.

- ... Vous avez vu, je n'en ai pas fumé aujourd'hui !

- C'est vrai.

Ils sont repartis, le feu est passé vert. Arrivé au bas du village, Gui prend la route de droite.

- ... Mais, il y a la déviation, là-bas, dit Pierrot.

- C'est vrai... je suis distrait. Je vais faire demi-tour.

Gui revient sur ses pas et prend une route plus loin. Ils se taisent longuement. Ils arrivent sur la longue route qui mène à Thoiry. Les pensées de Gui sont des phrases qui se pressent dans sa tête, il sent qu'il n'a pas la force de dire ce qu'il va quand même dire.

- Il y a deux mois, ton oncle Damien... je parle... il faut que tu saches... ton oncle Damien m'a dit « *Pierrot, il est paumé, il est perdu, il faut que quelqu'un le prenne en main* »... Et puis je t'ai vu au garage, je t'ai reconnu... je... mais ce n'est pas facile de parler... j'ai alors fait ce que j'ai pu... mais c'était facile... tu... tu m'as apporté un sens... je me suis senti utile... samedi je récupère ma famille, ce sont mes chéris que j'adore, mais tu sais... les parents sont comme dans l'eau... dans l'eau, ils tournent en rond, et il y a ...au fond... je vais rentrer en immersion bientôt... mais... si je suis utile... je serai toujours là pour toi...c'était facile !... Par exemple... non, il n'y a rien à ajouter...

Gui a rejoint ses mains en haut du volant et est un peu courbé dessus. Il regarde la route, il voit bien que Pierrot est agité, mais il regarde la route. De longues minutes de silence se passent. Puis, le camion arrive dans la forêt en haut de Thoiry.

- Et le petit frère de Quentin, pour quelle raison a-t-il mis le feu au garage ?

- En fait, ce n'est pas lui, il était avec un gars, que je connais, c'est un copain avec qui je fais mon BEP... au départ c'était pour voler des outils... mais ils étaient trois... il y aurait eu des problèmes avec le patron du garage.

- Et l'amende a été de 80.000 euros pour... qui ?

- Pour le frère de Quentin, qui est majeur. En fait, ça va être divisé en trois.

- Mais les parents de ton copain ont dû vendre la maison ?

- Oui. Lui, il a eu 20.000 euros à payer, mais il est interdit de venir dans le 78... comme le frère de Quentin.

Gui n'est pas sûr de bien comprendre. D'ailleurs il ne fait pas très attention aux paroles qui lui parviennent, tellement il est ému de son aveu, et « *peut-être Pierrot les prononce-t-il sans y faire très attention aussi* ». Et le jeune homme dit « *mais le garage a brûlé à nouveau ! Je vais aller voir en moto tout à l'heure* » puis ils se taisent. Ils arrivent maintenant à la ferme, puis il stoppe le camion dans le chemin.

- Pourquoi vous arrêtez-vous là ? demande Pierrot.

- Parce que je vais d'abord sortir ma voiture... mais, c'est vrai, le camion va t'empêcher de partir avec la moto... j'avance...

- Non, je peux passer par là, dit-il en montrant un passage entre la portière et un arbuste.

Gui descend et s'approche de la porte de son hangar. Il voit la chaîne de la porte qui est défectueuse, et la porte qui tient par une béquille. « *Tiens... mon cadenas...* », dit-il en s'approchant. « *C'était comme ça ce matin...* » dit Pierrot. Gui enlève la béquille, le cadenas ferme bien la chaîne, mais il avait oublié de faire passer la chaîne dans le trou de la porte. Il ouvre la porte, puis revient vers le camion chercher sa sacoche et passe devant Pierrot qui lui dit « *je vous appelle mercredi* ». Bientôt, Gui est devant sa voiture, et il voit passer Pierrot sur sa moto qui a tourné rapidement la tête, et « *qui l'a peut-être vu la tête rentrée dans les épaules et l'air intimidé* ». Ensuite Gui décide d'aller se promener dans la zone commerciale de Maurepas. Il entre dans un dépôt-vente, flâne, et s'assied dans un fauteuil où il reste de longues minutes, songeur. Le lendemain, vers 13 h, Pierrot l'appelle pour lui dire qu'il vient jeudi et propose qu'il vienne le chercher au rond-point de Pontchartrain. Gui est d'accord, mais Pierrot hésite en se demandant s'il

n'ira pas « *directement au camion, s'il dort à Thoiry* ». Il propose de le rappeler pour lui dire.

- Écoute, on n'a qu'à dire 13 h 30 au rond-point de Pontchartrain, de toute façon, sauf si tu me rappelles pour me dire que tu viens au camion.

- ... D'accord.

Cet après-midi du mardi 21 août 2007, Gui le passe avec ses parents qui sont revenus de Bretagne depuis 6 jours. Sa mère se préoccupe de la façon dont la cohabitation se passera avec son fils, sa belle-fille, et leurs deux enfants en bas âge, le temps qu'ils emménagent dans une nouvelle maison, maintenant que l'appartement de Thoiry est vendu. Son père souhaite que se conserve une vie de famille conviviale. La sœur de Gui, handicapée mentale et psychomotrice de naissance, se tient la tête dans la main, de mauvaise humeur, et ne parle pas. C'était leur troisième et dernier enfant, elle a 35 ans. Tout à l'heure elle ira à l'étage regarder à la télévision les émissions que sa mère lui a enregistrées. Ses parents iront faire une petite sieste, puis sa mère se lèvera et regardera la télévision dans le salon en bas, et son père ira faire un tour en voiture pour acheter de la nourriture, ou pour faire un plein d'essence. Gui a un frère cadet aussi, marié et père de deux enfants, et apparemment bien adapté à la vie. Gui passera son après-midi dans son bureau au sous-sol, sous l'éclairage de tubes fluorescents. Il doit continuer d'écrire sans qu'il puisse se l'expliquer, sauf que ça lui semble la meilleure chose à faire, même si trouver les mots qui habillent le temps de son cerveau lui coûte un effort. Il y a si peu à dire. Ses fantômes sont revêtus de lourds vêtements et ne courent pas vite la virtuosité poétique. Il passe des heures à les vêtir et les dévêtir et parfois il ne reste rien de reconnaissable. Et cette durée psychologique est encore presque aussi longue que le temps de l'horloge. Quand il est content de cette légère contraction temporelle qui signifie plus d'espace en lui, et par quoi il voit vivre les couleurs et se superposer les sons, il se le raconte autrement ensuite. Individu butant sur des obstacles depuis toujours, comme tous les êtres, pensant avec énergie en surface d'un organe aux profondeurs non éclairées, il ne sort pas de son énergie métabolique et se sent obligé de dominer son monde tant qu'il le peut, tant qu'il vit. Alors, cette urgence d'échapper au temps, c'est aussi détester ce que l'on est. Son désir est encore celui de l'imagination sécuritaire. Parce qu'il a varié ses pensées dans une continuité textuelle et conservé, son livre du moment, c'est le repos après l'effort dont il jouit comme une récompense qui finit toujours par arriver. Mais alors il voit bien qu'il est différent de ce qu'il pense. Il y a le monde extérieur, qui le heurte et l'empoisonne. Il y a son travail obsédant, avec lequel s'étire son temps psychologique. Il y a lui qui se bat.

Gui enregistre pour sa comptabilité les factures de ses frais de voyage, il répond à ses clients potentiels. On ne peut pas dire que son travail le passionne, il le voit comme un songe qui ne sert pas à grand-chose et il faut vraiment qu'il ait des ennuis financiers pour qu'il se perfectionne professionnellement. Le versement de son salaire et de celui de sa femme et le règlement des dernières factures de fournisseurs pourront attendre encore quelques jours. Il rédige la facture de son chantier de jeudi pour la remettre de la main à la main au client. Ça le rassure. Après, il s'en ira promener son corps au-dehors dans les guidages tubulaires de son esprit, et peut-être qu'il achètera un jouet pour son fils qu'il va revoir samedi, un petit hélicoptère radiocommandé miniature, pas trop cher et qui vole bien. Quand Gui sort, il pleut des trombes d'eau sur la route, « *plus ce jour-là que durant tout le mois d'août* ». Il pense à Pierrot, qui lui a laissé un message lui confirmant qu'il irait demain au hangar. « *Il est peut-être en train de faire le trajet de Plaisir jusqu'à Thoiry sous cette pluie* ».

C'est jeudi et Pierrot arrive en scooter, il s'engage sur le chemin, et voit devant lui le camion sorti, les portes ouvertes. Gui est dedans à vérifier ce qu'il lui faut dans ses étagères. Il entend tourner le scooter devant le hangar. Pierrot hésite, puis s'approche en scooter de l'arrière du camion. « *Bien sûr que tu peux garer ton scoot dans le hangar* » dit Gui. Pierrot va garer son scooter dans le hangar, derrière la voiture de Gui. Il laisse aussi son casque et son blouson, et arrive en tee-shirt. Ils se serrent la main.

- Ça va ? dit Gui.

- Ça va.

Ils montent dans le camion, ils doivent aller chercher les panneaux aux Mesnuls. « *Pourquoi aux Mesnuls ?* » demande Pierrot. Gui lui explique qu'il s'est fait « *livrer les lettres là-bas et qu'il les a collées sur les panneaux dans le sous-sol de la maison des Mesnuls, ce qui est plus pratique que dans le hangar* ». Il ouvre sa sacoche, et lui montre des visuels des travaux à faire, à Paris. Il s'agit de coller des petites lettres en aluminium brossé, figurant le logo d'une compagnie sur une vitrine et sur une façade extérieure. Et puis d'installer dans un hall d'accueil et dans un hall d'ascenseur les panneaux que Gui a préparés. Il démarre et quitte le chemin de terre de la ferme.

- Ça a été ton chantier, à Plaisir ?

- Oui... en fait non, c'était très chiant... il a fallu raboter des poutres, à mains tendues pendant des heures.

- Oh, c'est fatigant ça...

- Par contre, on est allé faire du Quad après, et ça c'était sympa. La personne chez qui j'étais a dit qu'on travaillerait pas jeudi, alors j'ai pensé que ça tombait bien... vous avez vu tout ce qu'il a plu, hier ?

- Vraiment beaucoup.

- J'ai cassé mon portable, enfin, celui que mon cousin m'a donné en remplacement.

- Aïe !

- J'étais sous la pluie en moto, pour rentrer à Thoiry. J'ai jamais vu ça, l'eau a traversé mes vêtements et a mouillé le portable. De l'eau, partout, dans les chaussures.

- ... J'étais sur la route, j'ai pensé aux gens qui étaient en moto.

« *Pierrot, qui parlait en confiance, mais avec une certaine retenue, redevient plus distant et répond ... oui à cette réponse de Gui, qui lui demande encore si il a essayé de sécher le portable avec un sèche-cheveux* ». Pierrot dit que « *oui* », mais sans résultats. Ils se taisent. Ils arrivent dans la forêt de Thoiry. Les écrits de Gui montrent une contradiction entre ce qu'il est et ce qu'il pense. Il croît que ce qu'il observe, ce sont les pensées des autres indépendantes de lui, parce qu'il ne se voit pas en train de leur donner une forme plutôt qu'une autre. Or, la forme qu'il donne est la réalité perçue. Et Pierrot est pareil. La réalité psychologique est ce chemin dans lequel un cerveau s'engage. La réalité absolue est tous les chemins. La non-contradiction, ce bien être d'agir selon sa pensée, ne peut être qu'à la croisée d'un nombre suffisant de chemins. C'est aussi le partage spirituel et sensuel sans rien à prouver avec quelqu'un ou quelque chose. Alors la réalité psychologique se mêle à la réalité physique, et on peut se demander si cette dernière est déjà ou deviendra réformable dans ses lois par cette fusion, dans un présent de conscience universel.

- J'ai changé de portable, j'en voulais un qui prenne des photos... si tu veux, je te donne mon ancien portable. Mais il n'est pas très perfectionné, il ne prend pas de photo, il n'y a pas d'écran couleur...

- Oui, je veux bien.

- Je te le donnerai tout à l'heure, j'irai le chercher dans ma chambre.

Ils traversent la zone d'activité de la gare de Méré. Pierrot lui montre un nouveau garage Citroën, que Gui ne connaissait pas, en lui disant que c'est là qu'il va travailler. Ils passent par Montfort puis arrivent aux Mesnuls. Gui explique à nouveau qu'il habite temporairement chez ses parents, et aussi qu'« *il avait douze ans quand il est arrivé dans ce village... c'est mon village !* ». Il stoppe le camion devant la maison, et se tourne vers Pierrot. Celui-ci dit en le fixant d'un regard en biais « *je ne comprends toujours pas*

pourquoi on doit aller chercher les panneaux aux Mesnuls ». Gui explique à nouveau, gêné, ce qu'il lui a déjà expliqué. « *Qu'est-ce qu'il s' imagine ?* » pense-t-il, puis il descend et va à la porte du sous-sol, Pierrot se tenant derrière lui.

- Il y a des sécurités. Attends-moi là, je vais l'ouvrir.

- D'accord.

Gui entre dans la maison, ses parents regardent la télévision dans le salon en finissant de manger. Il monte dans sa chambre, change son sweat-shirt marron à capuche pour un polo rouge à manche courte, et prend son ancien téléphone portable. Il redescend ensuite au sous-sol, et ouvre la porte. « *Tiens, c'est pour toi* ». Tandis que Gui est dans son camion, Pierrot lui amène les panneaux. Puis Gui enlève le papier d'une plaque en plexiglas avec des lettres collées, pour lui montrer ce qu'il a fait. « *Maintenant je comprends mieux* », dit Pierrot. Gui cache sa gêne, mais comment savoir ce que Pierrot peut penser ? Il se dit que lui-même a déjà parlé comme ça, « *soit par manie d'exactitude, soit autre chose* », et il se souvient des premiers temps de la rencontre avec sa femme, dans cet hôtel à Moscou, où il a craint de tomber dans un piège quand il s'était aperçu qu'elle ignorait des morceaux de leur correspondance. Gui se tait donc, « *puis ils roulent, avec de petites conversations de temps en temps, mais sans spontanéité* ». Tel est l'immense décalage entre la réalité à qui on donne sa forme par la mémoire et la réalité elle-même.

- ... À quelle heure on sera rentré ?

- vers dix-neuf heures.

Arrivé sur l'autoroute, Gui allume sa radio et tourne la molette des stations en cherchant une musique agréable, il n'en trouve pas et éteint alors la radio.

- Qu'est-ce que vous écoutez comme musique ?

- ... Oh, c'est vaste... tout ce qui me plaît... les derniers temps j'écoute beaucoup de la musique classique... mais je n'aime pas le rap et pas trop le jazz. J'aime quand c'est travaillé...

- ... Oui... je veux dire ce que vous écoutez comme stations ?

- Je t'ai dit, radio classique... mais quand j'étais jeune j'aimais bien la techno, répond Gui en faisant le signe de battre de la main. Pierrot fait mine d'allumer la radio.

- Allume là...

Ils sont rue de Suresnes maintenant, et ils ont commencé à travailler à l'intérieur des locaux. Pierrot décolle un ancien lettrage sur un miroir, puis Gui lui demande de poser les lettres sur un plan de pose qu'il a étalé sur le comptoir de l'hôtesse d'accueil. Il explique qu'une fois ceci fait, avec une

baguette adhésive il va fixer les lettres. Ensuite on retirera l'adhésif double face au verso des lettres, et on prendra le lettrage fixé sur la baguette qu'on collera sur le miroir.

- Ça, c'est pas un truc pour moi...
- Tu te ronges les ongles... dit Gui
- Oui.
- Je...bon...

Vers 15 h 30, les deux lettrages sont collés rue de Suresnes, alors ils vont rue d'Aguesseau, mais le GPS perd le signal et les fait tourner en rond. Gui fait un tour pour rien pour finalement arriver sur la bonne rue. Il dit à Pierrot « *on va pas s'embêter, on va garer le camion à l'intérieur* », mais le portail du site ne peut pas s'ouvrir complètement pour laisser passer un véhicule. Gui avise une seconde entrée, dans une rue longeant le palais de l'Élysée. En faisant marche arrière, il voit un scooter passer dans le rétroviseur.

- Le con, heureusement que je ne fais jamais de gestes brusques... j'aurai pu le renverser...

- C'est sûr... les gens ne font pas attention.

Gui a garé le camion devant la seconde entrée. Il dit à Pierrot de l'attendre et court dans le hall. Il demande à ce qu'on ouvre le portail. Une hôtesse d'accueil africaine l'envoie voir le responsable de la sécurité, qui lui dit qu'il va lui donner les clés de la première entrée, parce que devant l'Élysée il va être embêté par les policiers. Il doit récupérer ces clés en échange du dépôt de sa carte d'identité, puis il court vers le camion où Pierrot parle avec un policier.

- Vous avez de la chance, la prochaine fois le camion ne restera pas si longtemps là, dit le policier à Gui.

- On va partir.

Ils parviennent finalement dans la cour de ce luxueux immeuble d'entreprises, où le client de Gui a ses bureaux au quatrième étage. Pierrot et lui amènent les panneaux avec l'ascenseur. « *L'hôtesse d'accueil qui les reçoit est jeune, jolie, et parle avec un petit accent. Elle s'émerveille complaisamment devant les panneaux, et leur propose une boisson* ». Pierrot choisit un Coca et Gui choisit un Ice Tea, tout en disant qu'il redescend pour chercher du matériel au camion. Quand il revient, Pierrot l'a attendu avec l'hôtesse pour boire son coca.

- Vous êtes anglaise ? demande Gui à l'hôtesse.
- Non, je suis Allemande. Je suis de Karlsruhe.
- Ah, j'avais un ami à mon club d'échec, un Allemand que j'avais pris pour un Anglais. Les accents se ressemblent, et en plus il s'appelait Peter.

Pierrot et Gui sont en train de poser quatre longs panneaux sur des impostes en verre, derrière le bureau de l'hôtesse. Celle-ci s'est levée et leur a laissé de la place pour travailler.

- Vous aimez Paris ? lui demande Gui.
- Non... je préfère ma campagne...
- Oui, nous, on vient de la campagne.
- C'est à cause du travail, il n'y a pas beaucoup de travail dans ma région.
- ... C'est bien pour ça, mais sinon, c'est vrai que pour vivre à Paris il faut des moyens, avoir une maison à la campagne, sinon c'est étouffant...
- Moi, je n'ai qu'un petit appartement...
- Et vous vivez seule ?
- Oui... je n'ai pas trouvé le bon !
- Internet ! Vous devriez essayer Internet ! ... c'est très bien, les gens savent exactement ce qu'ils veulent !
- Oh non, pas Internet !
- ... J'ai rencontré ma femme sur internet... elle est russe.
- ... Ce sont de jolies femmes.
- Nous avons deux enfants... jolie comme vous êtes, vous passez une annonce et vous allez ramener facilement cinquante contacts !
- ... J'en rencontre suffisamment comme ça.
- Oui... et alors ?
- ... Ils sont collants !
- Ah, les « *collants* »... ou alors, trop timides... allez, les bons sont timides... mais les très bons ne sont pas timides !
- Je n'ai pas trouvé le bon ! répond l'hôtesse en riant.
- Vous devriez trouver quelqu'un comme moi ! ... avez-vous des enfants ?
- Non, et je n'en veux pas...
- Oh, c'est triste. C'est triste de vieillir sans enfants...
- Moi, ce dont j'aime m'occuper, c'est les chevaux !
- Ah !
- Eh oui ! Mais je ne peux pas m'occuper des enfants... les couches, le vomi... je ne supporte pas la vue du sang...

- Pour s'occuper des chevaux, il faut nettoyer l'écurie, dit Pierrot.

L'hôtesse rit. « *J'ai eu un jockey, mais ça voyage tout le temps* », ajoute-t-elle. Bientôt le travail est fini dans le hall. Elle est au téléphone avec une amie et il est question de sorties avec des collègues, ainsi que de chevaux. « *Elle propose à Pierrot, qu'elle trouve naturellement plaisant* », de nouveau à boire, mais celui-ci ne veut pas, ni Gui d'ailleurs. Ils vont dans le hall de l'ascenseur, et continuent à parler de temps en temps avec elle, de l'autre côté de la porte vitrée coulissante. Gui demande à Pierrot de

préparer les vis, de les fixer. « *Dans l'ascenseur, ils ne se regardent pas en face* ». Puis le travail est fini. Pierrot dit qu'il va ranger le camion, pendant que Gui retourne à l'étage déposer sa facture chez l'hôtesse. Puis ils s'en vont. Pierrot règle son nouveau portable, Gui lui donne un billet de 50 euros, alors qu'ils s'engagent sur une avenue. Pierrot parle au téléphone avec quelqu'un, c'est une conversation joyeuse. Gui entend la voix de l'interlocuteur, et il demande qui c'est en se trompant de prénom.

- C'est Jonathan ? ... euh... Jérémy ?

- ... Oui... c'est Jérémy.

Ils quittent ensuite Paris et Pierrot est de nouveau au téléphone quand ils entrent sur la A13. Il parle avec quelqu'un de ce qu'il a fait pendant la semaine, il dit qu'il voudrait acheter un Quad, il dit où il est maintenant, il dit que le Quad qu'il veut « *n'est pas très solide, mais pas cher* ». Gui dit qu'il « *ne faut pas acheter un truc dangereux* », se mêlant ainsi à la conversation en « *s'imaginant encore une fois protecteur* ».

- C'est Quentin ?

- Non, c'est mon père... mais qu'est-ce que vous avez à vouloir tous m'envoyer dormir chez les mamies... tu embrasses ma sœur et ma petite sœur... allez... fais-moi un bisou, papa...

Pierrot a raccroché. Ils roulent sur l'autoroute, et le ciel est nuageux. Ils parlent des Quads. Et Pierrot de celui qu'il voudrait acheter.

- Avec ce Quad, tu plies la tôle comme rien si tu te retournes. D'ailleurs c'est du plastique.

- Tu dois y aller fort pour te retourner en Quad.

- Non, un bon virage et hop !

- Mais c'est dangereux, il faut des arceaux de sécurité, n'achète pas un premier prix pour avoir un accident.

- Mais les arceaux sont bons. Et ce Quad est dans mes prix.

- ... Et ta moto, c'est une moto-cross ?

- Non, une normale.

- C'est quand, la rentrée de ton BEP ?

- Le 4.

- ... Bon, moi je n'ai plus grand-chose la semaine prochaine... peut-être un tout petit chantier, si ça t'intéresse...

- Je ne sais pas...

Gui pense à la façon dont il lui dira au revoir, tout à l'heure, au hangar. Il se voit en train de lui dire « *appelle-moi si tu as besoin de quelque chose* », mais sent en même temps que cette phrase est trop indifférente. Le temps est orageux et ils sont sur une portion de route pleine de flaques d'eau.

- Vous pensez qu'il va pleuvoir à nouveau ?

- Vu la tête du ciel, c'est possible.
- Je vais encore me mouiller.
- ... Où vas-tu en scooter, où vas-tu dormir ?
- Chez Jérémy, à Thoiry... mais avant je dois aller rendre le scooter à une copine, à Beynes... je dois le rendre impérativement ce soir, elle en a besoin demain... ma moto est garée chez elle.
- Attends, tu ne vas pas aller sur la route avec un temps comme ça. C'est dangereux. Écoute, on va au hangar, on met le scooter dans le camion, et je t'emmène à Beynes !
- ...
- Et ensuite tu dors où ?
- À Beynes ou à Flexanville, ou à Thoiry, je ne sais pas...
- On mettra ta moto dans le camion et je t'emmènerai dormir où tu veux.
- Oui !...
- ... Est-ce que tu lis ?
- Que des bandes dessinées.
- Pas de livre ?... Vraiment ?
- Je veux dire que... si je commence un livre je le lis jusqu'au bout... mais... ce n'est pas une habitude.
- Oui, ce n'est pas une habitude. Et puis il faut lire des bons livres... J'ai terminé dernièrement un livre de Curzio Malaparte. Si tu veux te faire une idée de la Seconde Guerre mondiale, tu peux lire « *Kaputt* » et « *La Peau* ». C'est bien mieux que de regarder un imbécile de film de guerre.
- ... Mais mes parents lisent beaucoup.
- Un bon livre ça apporte beaucoup. C'est une programmation de l'esprit... il faut un livre intelligent, pour faire éclater la surface des choses, pas un livre fantasmagique où les mots sont mortifères. Un bon livre, oui, ça peut changer la vie... il y a un an je suis allé voir un écrivain. Je suis tombé sur un livre, par hasard, dans la bibliothèque.
- Vous avez une bibliothèque ?
- Enfin, un tas de livres que mes parents ont pu accumuler. Je pique au hasard dedans. Et ce livre m'a tellement plu, que j'ai écrit à l'auteur, pour lui dire que « *c'est très bien et c'est merveilleux ce que vous avez fait, c'est très intelligent, mais quel dommage que vous allez mourir, puisque vous avez 77 ans...* » et il m'a répondu et j'ai insisté pour allé le voir et il m'a invité et je suis allé le voir dans les Landes. Et quand j'y suis allé, j'étais exalté...non... j'étais chargé d'esprit...
- ... Ma mère lit beaucoup. Elle lit un livre par jour. On a au moins 1500 livres à la maison.

- Oui. Moi, je ne lis pas autant. D'abord je ne sais pas quoi acheter, alors je picore dans la bibliothèque qui est là.

- Vous quoi ? Après la bibliothèque ?

- Je « *picore* »... et le livre dont je parlais tout à l'heure, c'est « *Néropolis* », de Hubert Monteilhet.

Gui, parce qu'il est trop habitué à travailler physiquement pour finir ses chantiers, considère aussi le langage comme un de ses outils. Et il s'en sert avec effort, dans un souci d'exactitude comme quand il pose de niveau un de ses panneaux. Il cherche à être le plus complet possible. Mais il ne sait pas quoi faire avec le garçon, il n'identifie aucun résultat à atteindre dans sa relation avec Pierrot. Il ressent des composés de pensées et d'émotions contradictoires, car il ne voit pas que c'est l'observation de sa relation, encore bien complexée, qui est le résultat à atteindre. C'est Gui qui est le résultat à atteindre, au-delà de toutes ses obéissances et toutes ses révoltes. Et pour cela sa pensée est plutôt un obstacle, car la pensée est réponse du corps, tandis que la relation est sa question muette. Mais ce ne sont pas des paroles qui peuvent aider un malheureux, un affamé, ou un handicapé content de lui. Ceux-là doivent se nourrir comme ils peuvent. Comme ces talentueux hypocrites qui s'auto vénèrent inconsciemment derrière des dieux, des morales, des personnes ou des choses de passage, et qui n'obtiennent des rapports humains que la haine, la soumission ou l'indifférence pour résultat de ce qu'ils sont, pour prix de ce qu'ils vendent, et qui s'isolent alors davantage dans leurs cultes rassurants. Comme ces chats qui cherchent vos caresses et soudain s'enfuient ou vous griffent. Comme ces gens qui vous attirent pour mieux vous repousser. Comme ces théories qui prétendent vous sauver et vous sacrifient. Ceux-là se nourrissent comme ils peuvent jusqu'à ce qu'ils s'observent par la souffrance, s'ils ont assez de vitalité. Alors ils mangent mieux.

Quand ils passent au niveau de Montfort pour prendre la sortie vers Thoiry, il pleut à nouveau des trombes d'eau, comme la veille. Je pense maintenant que Gui recommençait à apprendre à parler avec son cœur après bien des années de routine installée. Il en était heureux sans souci de paraître idiot à lui-même ou aux autres. C'était un début de dédramatisation de sa sexualité.

- Vous pouvez vous arrêter à un tabac ?

- Oui. Si je compte bien, tu fumes un paquet par jour.

- Non, pourquoi ?

- Tu en avais acheté trois, à Plaisir.

- Oui, mais j'en ai laissé un chez ma copine. En fait, j'en fume un demi par jour.

- Tu devrais t'arrêter de fumer, t'es pas dans le coup, tout le monde arrête.

- Oui. Je vais m'arrêter en septembre.

- Ah, bien.

- ... Zut, le tabac est fermé. Vous pouvez vous arrêter devant le bar du commerce ?

- Oui, je me mets en warning plus loin.

Et Pierrot saute du camion et va acheter un paquet de cigarettes au bar, mais ce ne sont pas celles qu'il voulait. Tant pis, il les achète et tous les deux ensuite discutent « *spontanément et chaleureusement* » des façons de s'arrêter de fumer. Maintenant ils arrivent au hangar et il pleut toujours intensément. « *Merci la pluie* » pense Gui. Il ouvre le hangar et Pierrot y dépose son casque et son blouson, comme ça il a les mains libres pour charger le scooter à l'arrière du camion et ensuite ils partent pour Beynes. Au rond-point, Gui allait prendre un chemin, mais Pierrot lui montre d'un « *geste impérieux et joyeux* » un autre chemin. Sur ce chemin, le garçon regrette de ne pas avoir acheté les cigarettes qu'il aime. « *C'est peut-être un bon truc pour commencer à arrêter de fumer* », mais Pierrot n'est pas d'accord, il s'aidera avec des patchs antitabac en septembre, pourquoi devrait-il se contrarier maintenant ? Il pleut encore quand ils arrivent à Beynes. Le tabac du village est fermé lui aussi. Pierrot n'aura pas de regret d'avoir acheté les cigarettes qu'il n'aime pas, au moins il en a pour satisfaire son accoutumance. Ce genre d'envie persiste tant qu'il n'y a pas de raison plus forte de faire autrement. La volonté sans la raison n'est capable de rien, ou seulement d'un suicide. La raison n'est qu'un mot tant qu'elle n'est pas habillée d'expériences. Dans le centre du village, ils stoppent devant un petit bâtiment un peu en retrait du bord de la route principale, et descendent du camion. Ils déchargent le scooter du camion. Une jeune femme brune aux yeux bleus ouvre la fenêtre et les salue.

- Oh, il est rayé ! dit Pierrot assez fort pour qu'elle entende.

- C'est normal, il est tombé deux fois dans le camion ! exagère Gui.

- C'est pas grave, amène-le ! dit la fille.

Pierrot passe devant elle et emmène le scooter derrière le bâtiment. « *Vous viendrez bien boire quelque chose ?* » et Gui accepte. Il rejoint Pierrot dans le jardin, qui met l'antivol au scooter. Il va prendre la moto de Pierrot, mais quand il veut la bouger, la roue se bloque contre son effort.

- J'espère que je n'ai rien abîmé

- je ne sais pas

Et Pierrot essaye les clés qu'il a pour retirer cet autre antivol. La fille est à la fenêtre de derrière et lui dit « *essaye celles-là* » en lui tendant d'autres

clés. « *Ça va mieux !* » et Gui pousse la moto jusqu'au camion et la charge avec Pierrot. En la sanglant à l'intérieur, Gui s'inquiète de ne pas abîmer les clignotants arrière, qui sont montés sur des caoutchoucs. « *Si vous me casser mes clignotants, maintenant !* » dit Pierrot en riant, puis il lui dit « *Je vais à la boulangerie acheter des bonbons* », et il court à la boulangerie tandis que Gui ferme à clé les portes du camion et s'approche du bâtiment. Il y a une plaque à côté de la porte, marquée « *Mlle Gaillard, psychanalyste* ».

- C'est vous la psychanalyste ? demande Gui à la fille.

- Non ! répond-elle en riant. Et Gui entre chez elle.

- Vous voulez un apéritif ou un café ?

- ... Un apéritif.

- Whisky sec ou porto ?

- Porto.

- Où est Pierrot ? demande-t-elle en allant chercher une bouteille.

- Il est allé acheter des bonbons.

Gui a retiré sa veste de travail et l'a posée sur une chaise. Il s'est assis dans le canapé devant une table basse. La télé est allumée avec le son très bas, une chaîne musicale est allumée, pas très fort. Aux murs il y a des tableaux style imitation de Picasso, une table à repasser avec des vêtements, la cuisine est intégrée au salon et il est dans une petite pièce avec cette fille qui lui sert à boire et qui elle-même se sert aussi un porto. Une autre femme passe la porte du bâtiment et les salue, puisque la porte est ouverte.

- C'est vous la psychanalyste ? demande Gui en riant.

- Non... ce n'est pas moi... pourquoi ?... Elle ne rit pas autant. Elle parle avec la fille et dit à Gui « *c'est à vous le camion devant ?* ».

- Oui. Il gêne ?

- Trop tard, maintenant, je me suis garé ailleurs...

Les femmes continuent de se parler et Gui ne les dérange pas. Puis la passante s'en va. Et Pierrot revient. « *Pierrot n'a pas pu mettre ses gâteaux dans le camion puisqu'il est fermé !* » dit la fille. Pierrot entre, enlève son blouson de motard et s'assied à côté de Gui dans le canapé, devant la jeune fille.

- J'ai demandé trois croissants, mais il m'en a donné cinq. Trop sympa ce boulanger. Vous voulez des bonbons ? dit-il en proposant son sac de friandises.

- Non merci, dit Gui. La fille décline aussi. « *Dis donc, ton caleçon est sec* » dit-elle à Pierrot.

- Oui, et alors ? répond Pierrot en mangeant un croissant. « *Je n'ai rien mangé aujourd'hui* ».

- Ils sont un peu rassis tes croissants, c'est pour ça que tu en as eu cinq, dit Gui.

- Moi, je les ai vus et je n'ai pas voulu en acheter, dit la fille.

- Mais, ouvert en deux, avec du beurre et réchauffé, c'est peut-être pas mal... dit Gui.

- Oui sans doute, répond-elle.

- C'est de vous ces tableaux ?

- Non de ma mère.

- Genre Picasso... vous travaillez ?

- Oui. Au château de Villiers-le-Mahieu.

- Tous ceux que je rencontre me disent qu'ils travaillent au château de Villiers-le-Mahieu. C'est le plus gros employeur de la région, ou quoi ? J'ai une cousine qui s'est mariée là-bas...

- Il y a combien de temps ?

- Deux ans...

- Je n'étais pas là.

- Qu'est-ce que vous faites là-bas ?

- Je suis hôtesse...

Maintenant elle parle avec Pierrot et de leur conversation Gui ne saisit pas tout : « ... *et tu vas fricoter !... Oui... Jérémy...* ». Il se voit, lui adulte, avec ces jeunes, et il se demande s'il est à sa place, mais sa « *question intérieure a bien moins de force que le sentiment qui l'entraîne et qui le fait être ainsi* ». Tels sont les mots de cette époque qui méritent d'être soulignés dans le présent récit. Mais pourquoi ces mots plus que d'autres ? Ceux-là n'ont pas été mis entre guillemets comme une évidence. D'autres aussi peut-être ? L'évidence de la relation dont le cas particulier du langage n'est qu'un sous-produit. Alors j'ai usé d'un de ces artifices qui crée l'illusion d'un relief à ce qui n'est que platitude, pour donner à ceux qui se nourrissent comme ils peuvent, comme moi, pour vous, par nous, une illusion de respectabilité, de savoir, de pouvoir, de littérature. Je la dénonce en espérant du meilleur.

Gui pense à toutes les jeunes femmes du monde comme celle-là, à tous les Pierrot du monde, et des impressions anciennes lui reviennent en mémoire. Il se voit dans ce tableau. Il prend des bonbons dans le sachet et les mange. Il voit que la fille parle avec Pierrot avec plaisir, et celui-ci lève de temps en temps les yeux vers elle tout en mangeant « *comme tout le monde, elle aime Pierrot* ». Il est beaucoup question de Jérémy dans ce qu'entend Gui.

- Vous êtes la copine de Jérémy ?
- Eh oui...
- Il m'a beaucoup parlé de vous.
- Et qu'est-ce qu'il dit ?
- Que... il ne peut pas faire un pas tranquille, que vous ne le lâchez pas !
- C'est n'importe quoi ! et elle rit avec Pierrot.
- Parce que, Jérémy, il est allé avec moi aussi en chantier, d'ailleurs, je les ai tous faits, Jérémy, Pierrot, Quentin ... Ah, Quentin...
- Quentin, oui... dit Pierrot
- ... Tous au black ! Et c'est risqué de faire du black, on sait comment ça peut se passer... Gui fait mine de se tirer une balle dans la tête avec ses doigts.
- Oui, c'est risqué, dit la copine de Jérémy.
- « *Oui...* » dit Gui. Puis il met ses coudes sur ses genoux et se tient la tête dans les mains et parle lentement « *mais je ne pouvais pas faire autrement, j'étais coincé... et puis... ça m'a fait du bien d'être avec des jeunes...* ». Pierrot et la fille marquent un temps de silence, et Gui demande à Pierrot s'il peut manger un croissant.
- Oh non ! ... Allez, oui !
- Sur ? Une moitié alors ?
- Non, tout. Je plaisante.
- La voisine est passée à nouveau et la fille est allée la rejoindre dans la cage d'escalier. Pierrot interroge Gui.
- Et c'est quand, ce chantier, la semaine prochaine ?
- Je ne sais pas encore, je dois appeler le client. Mais c'est un tout petit chantier... je ne pourrai pas te donner grand-chose... 20 euros... ça ne t'intéressera pas...
- Peut-être que si.
- Écoute, c'est comme je t'ai dit. Là, ça va être la rentrée. Tu sais où me joindre. Si tu as besoin de moi, si tu veux travailler, tu téléphones.
- Oui. Dans un an j'aurai fini mon BEP et je pourrai travailler avec vous.
- Oui...
- Et dis donc, Pierrot... qu'est-ce que je fais de ton caleçon ? demande la copine de Jérémy qui est revenue.
- Tu le gardes. Je te le laisse.
- ... Et j'en fais quoi ? Un pot-pourri ?!
- Le verre de Gui se finit. Il en redemande, « *bien qu'il constate que la bouteille est presque vide* ».
- Mais la bouteille est presque vide ?

- Oh, ce n'est rien. Comme ça j'en boirai moins, dit la fille, et elle le sert à nouveau. Elle parle de Jérémy qui doit venir ce soir. « *Alors comme ça, je ne le lâche pas ?* ».

- Oui.

- C'est ce qu'il a dit ? demande Pierrot.

- En gros, oui. Pas aussi directement.

- Mais c'était le sens, dit Pierrot en riant.

- Il va m'entendre ce soir ! dit la fille « *on lui dira que c'est vous qui l'avez dit* ».

Bientôt, le second verre est vide. Pierrot est déjà debout. La fille et Gui se lèvent eux aussi. « *Allez* », dit Gui.

- Tiens, je te donne cinq euros, pour hier, dit Pierrot en laissant un billet sur la table.

- Non, tu reprends ton billet, dit la fille en le lui rendant.

- Non, je te les dois, dit Pierrot en le refusant.

- Pierrot, tu prends ce billet !

- Non, tu en as besoin !

- Tu prends ce billet et tu dégages ! Ouste !

- Pierre, tu devrais lui donner ton billet de 50 euros, dit Gui en se penchant vers son oreille.

- Je ne peux pas, je l'ai utilisé pour les bonbons.

- Bon alors donne 40 euros, tu as bien 40 euros...

- Allez, ouste, vas-t-en ! dit la fille. Et ils vont sortir.

- ... Où dors-tu ? demande encore la fille à Pierrot.

- Je ne sais pas. Peut-être à Thoiry.

- Réfléchis. Tu ne vas pas aller à Thoiry pour revenir à Beynes. Si tu restes ici, tu sors ta moto du camion et tu rentreras à Thoiry plus tard.

- Attends, je réfléchis...

- Pierre réfléchit, dit Gui.

- Oui, ça fume ! dit la fille.

- ... Bon, je reste ici.

- Attention, c'est dangereux... dit Gui qui n'a pas tout compris.

- Je roulerai doucement.

Alors Pierrot et Gui sortent. Devant le bâtiment, la fille interpelle le garçon.

- Eh, Pierrot tu sais où dormir ?

- Je vais voir. Je pourrai peut-être dormir aux Mesnuls ! dit-il en souriant.

Gui lui répond en souriant et en hochant la tête, pour lui montrer qu'il n'est pas dupe de sa taquinerie, puis il part ouvrir les portes arrière de son camion. Pierrot enlève la sangle qui tient sa moto. « *Tu es sûr de toi ?* »

Pierrot a un geste d'hésitation puis attrape sa moto. Gui se détourne et regarde la pluie qui tombe, un peu moins fort. « *Ça ne devrait quand même pas durer une pluie comme ça* » et Pierrot répond « *non* », puis s'en va poser sa moto contre le mur de la fenêtre.

- Tu la laisses là ? dit la fille, qui craint les vols.

- Oui.

Gui a refermé les portes du camion. Il s'approche de la fille à la fenêtre et l'embrasse en lui disant « *je vous souhaite rien que du bonheur* ». Elle lui répond « *merci* » et quitte la fenêtre pour les rejoindre dehors. Alors Gui fait quelques pas et retourne dire au revoir à Pierrot, qui est contre le mur avec la fille sur le pas de la porte. Il marche vers lui, détendu, en disant :

- Bon, Pierrot...

- Merci !... Merci beaucoup !... Bonne soirée !... dit Pierrot en s'avancant, « *heureux et radieux* ».

Ils se serrent la main, puis Gui lui décoche un affectueux coup de poing sur le bras et Pierrot le regarde se retourner et s'en aller. Gui entre dans son camion et s'en va. Il reprend la route de Thoiry, sous une pluie encore persistante « *merci la pluie, merci l'eau... merci d'exister* ». Et Gui qui conduit son camion pense encore avec ardeur ces mots de son livre. Il sait qu'il les écrira chez lui, et il cherche à formuler les meilleures phrases exprimant le passé de son cerveau, pour « *mémoriser du nouveau* », pense-t-il à cette époque de sa vie où il expérimente les débuts de l'outil visionnaire sans le savoir. Ce qu'il se dit, des choses comme : « *dans la nature implacable, l'esprit trouve un havre de paix entre les choses, dans cet entrechose qui est lien, qui est amour* ». Et Gui pense encore « *qu'aucun mot ou qu'aucune phrase construite ne peut le décrire, cet entrechose, puisqu'il se révèle dans le vécu de la variété* ». Il pense encore, toujours avec ardeur : « *il ne faut qu'accompagner le réel, et... peut-être... le dépasser, le forcer, mais uniquement en se projetant dans l'entrechose, uniquement dans le vrai amour, cette muette grandeur cosmique qui finira par transformer l'univers en un point* ». Gui, a le secret de ces mots impénétrables, c'est la réalité de ce texte qui se construira bien plus tard.

Et il pleut moins. Il est maintenant au hangar, range le camion et récupère sa voiture, puis repart aux Mesnuls. Demain, c'est vendredi. Après demain, il récupère sa famille. Demain, que fera-t-il ? Il fera ce qu'il a à faire. Il utilisera sa mémoire pour écrire ce qu'il a vécu, pour « *permettre peut-être à un sens de se manifester dans tout son récit* ». Le sens comme une impression générale, une tonalité, un programme, se dégageant de ces phrases, « *transmises dans l'esprit de qui le lira et devenant sens uniquement grâce à l'esprit vivant et actif qui les recevra* ». Eh bien, Gui,

est-ce de l'observation ou de la vénération, cette façon que tu as de faire des conclusions si assurées, cette manie de la démonstration avec des paroles ?

C'est samedi, il est à l'aéroport. Les passagers sortent par le sas. Il n'a pas voulu les guetter derrière la vitre, parce qu'il pensait qu'il aurait l'air idiot. Il est trop émotif pour se passer d'une mise en scène, ou alors il accorde trop d'importance à sa relation avec sa femme. Ou alors cette relation n'est pas pleine de cette confiance décomplexée que l'amour inspire. Ou alors il a peur de l'ordre familial qui revient et le prive de ses nouveaux horizons de liberté dont il a tant besoin. Gui attend, assis à la table d'un café proche. Comme ils n'arrivent pas, il se lève et va jeter un bref coup d'œil par la vitre du hall aux bagages. Il lui semble que c'est eux, assis là-bas derrière un pilier, attendant que le tapis roulant amène leurs valises. Gui retourne s'asseoir. Il attend ainsi depuis presque une heure depuis que l'avion s'est posé. Et puis, en un instant, sa femme et ses enfants franchissent la porte du sas. Sa femme le cherche des yeux, poussant le chariot aux bagages.

Gui est debout et s'avance, ce sont les retrouvailles. C'est en silence qu'il embrasse sa femme, dans l'instant il baisse les yeux vers son petit garçon qui lui a attrapé la jambe, il le prend dans ses bras en silence et le serre contre lui. Son fils serre les dents le visage crispé, est-ce qu'il pleure ? Il tourne alors la tête vers le visage de son enfant serré sur ses épaules et le regarde éclater de joie. Sa fille lui tient aussi la jambe. Oh ! Sa fille ! Il a laissé un bébé et voilà qu'il retrouve une petite fille avec des roses et des rubans dans ses cheveux tressés. Il la soulève dans son bras gauche. Les enfants l'embrassent en serrant sa tête dans leurs mains, il couvre leurs visages de baisers. Puis il parle à sa femme.

- Tu es belle, ma chérie...

- ... Papa aurait pu se couper les cheveux !

- Comme mes enfants sont beaux... que ma fille a grandi ! C'est une petite mademoiselle ! ... et mon fils ! ... Oh ! ...

Gui, portant ses enfants, suit sa femme qui pousse le chariot des bagages. Une fois devant les ascenseurs, il pose ses enfants pour soulager sa femme de la contrainte de pousser le chariot, parce que c'est ce qu'elle attend. D'un seul coup il plonge à nouveau dans la vie de famille. Pour la plupart des gens vivant sous la contrainte, qu'ils s'expliquent ou non cette contrainte, le bonheur est synonyme d'anesthésiant et ils n'en veulent pas. L'esprit fait des efforts pour utiliser à sa façon cette énergie qu'il y a dans le corps brûlant ses aliments, il l'observe comme si elle est différente de lui, parce qu'elle le brûle, mais c'est alors l'esprit qui brûle parce qu'il ne s'en rend pas compte. Et cette brûlure de la vie qui ne laisse jamais tranquille,

Gui la ressent depuis toujours dans toutes ses batailles perdues et il n'a jamais pu en calmer la douleur parce qu'il est vivant. Quand donc verra-t-il la beauté de toutes ses victoires ? Simplement les voir ? Ce jour-là c'est avec sa mémoire, avec son passé qu'il parle à sa femme, et elle ressent la même chose que lui. La réalité est qu'on n'aime que ce que l'on peut haïr, qu'on ne retrouve que ce que l'on peut quitter.

- Mais qui a fait cette jolie coiffure à Svetlana, c'est toi ?

- Non, c'est Tania.

- C'est magnifique... alors, les enfants, vous êtes allés dans le ciel ? Victor a regardé par le hublot ?

- Oui, il a regardé, répond sa femme.

- Виктор парил в облаках, dit son fils.

- Степлана оставила книги на кресле, dit sa fille.

- Elle dit qu'ils ont oublié là-bas à l'aéroport des petits livres, traduit sa femme.

« *Степлана оставила книги на кресле* » lui répète sa fille alors qu'il est baissé et qu'il continue à câliner ses enfants. Il ne comprend pas ce qu'ils disent.

- Comme ils parlent bien le russe !

- Eh oui, papa doit apprendre à parler comme ça !

- Ça été le voyage ?

- Oh ! On a attendu deux heures là-bas !

- Je sais, j'ai vu sur le tableau que l'avion était retardé.

- Ah, tu as vu ? Là-bas personne ne nous a informés ! Comme on était arrivé une heure à l'avance, on a attendu deux heures. Et dans l'avion aussi on a attendu une demi-heure... c'est l'avion du matin qui venait de Paris qui a pris du retard à cause du brouillard.

- Oui, il y avait beaucoup de brouillard ce matin. Les enfants ont dû s'ennuyer.

- Oh, ils en avaient marre... je n'arrivais pas à les tenir. Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

- Je suis allé me promener... je n'allais pas payer le parking pour rien.

- Où tu es allé ?

- Dans une gare SNCF à côté où j'ai posé des panneaux il y a six ans. Mais je n'ai pas pu entrer, il y avait une alerte à la bombe. Ils ont fait sauter un sac et puis...

« *Oui, mes chéris* » dit Gui à ses enfants qui veulent à nouveau les bras. « *Après je suis entré quand même, mais je n'ai pas pu accéder aux quais, j'ai regardé d'en haut... après je suis allé dans un village à côté... au Mesnil-Amelot... j'espérais trouver un café ouvert, mais c'était fermé... alors je me*

suis garé le long de la route et j'ai regardé passé les avions en écoutant de la musique... et après je suis revenu ». Il respire les cheveux de ses enfants et cela sent bon, il respire leurs visages chauds, lisses et doux, et rieurs. Sa petite fille est « *une cascade de rire et de joie, une cascade d'eau qui clapote sur les rochers, en tirillant le nez, les joues et les oreilles de son père. Son fils se plaque sur lui, son visage cherchant le contact du sien ».*

- ... Tak ! Ehm, je voudrai aller aux toilettes...

- Va ma chérie, on t'attend ici. C'est l'escalier derrière toi, dit Gui. Et tandis que sa femme s'éloigne, il repose les enfants et sort son portable. « *Les enfants, je vais faire une photo !* » et les enfants se rangent devant le chariot et Gui les photographie. Il photographie aussi son fils en train d'appuyer sur le bouton de l'ascenseur, et les cheveux tressés et décorés de roses de sa fille.

- Папа, смотри чемодан сломан, говорит его дочь.

- Quoi ma chérie ? Qu'est-ce que tu dis ma chérie ?

- Папа, Степлана говорит, что чемодан сломан, смотри! dit son fils. Et Gui regarde sa fille lui montrer une petite fêlure courant sur un côté de la grande valise en plastique. Sa femme revient « *la valise est cassée !* ».

- Oui, j'ai vu, une petite fêlure.

- Moi qui croyais qu'on la garderait dix ans !

L'ascenseur arrive. Ils descendent au parking, Gui range les affaires dans le coffre, puis ils installent les enfants à l'arrière. Ceux-ci retrouvent leurs sièges. Ils parlent entre eux, mais Gui ne comprend pas. Puis la voiture quitte l'aéroport, et sur le chemin, il leur demande comment se sont passés les derniers jours là-bas chez les parents de la belle-sœur, comment se sont passés les adieux avec la babouchka et le diedouchka de là-bas. Tout en parlant, il passe la main droite derrière le siège puis attrape les mains de ses enfants, et comme ils se disputent sa main, il serre finalement les deux petites menottes à la fois. Sa femme parle sans interruption pour lui décrire tout ce qu'il demande, et il l'écoute « *mêler ses joies ses désirs et ses étonnements dans le récit complet de ses impressions* »... Gui pose sa main sur sa cuisse et ouvre sa paume, sa femme lui tient alors la main et il conduit en silence. Bientôt il faut doubler une voiture alors il remet les deux mains sur le volant.

- Victor, tu vas dormir en haut chez mamie... dans la chambre du haut... dit-elle en se retournant. Mais il entend et il voit dans le rétroviseur son fils qui se met à pleurer en silence, sans doute parce qu'il ne retrouvera jamais plus l'appartement de Thoiry qu'il identifie à lui.

- Oh Victor ! Tu sais, il est malade psychiatrique celui-là...

- Victor ? Victor ? Et Gui attrape par derrière la main de son fils. Victor, tu sais, papa a fait une surprise... papa a acheté un autre hélicoptère ! on va le faire voler ! ... Ce n'était pas la peine de lui dire maintenant, dit-il à sa femme.

- ... il faut commencer les bonnes habitudes, comme on va rester très longtemps chez tes parents...

- ... Oui, bien sûr.

Puis son fils s'arrête de pleurer et une dizaine de minutes plus tard il s'est endormi, la tête pendante entre son siège rehausseur et le rehausseur de sa sœur qui regarde par la fenêtre. Après une heure, Gui arrive aux Mesnuls. Les enfants entrent dans la maison en premier et surprennent leur mamie en peignoir dans la salle de bains. Gui entend les exclamations joyeuses de sa mère alors qu'il entre dans la maison. Puis il entend celles de son père. Puis c'est sa femme qui est accueillie joyeusement. Bientôt un apéritif est préparé « *Oh, les enfants, ce sont le bonheur de la maison* ». Une table est dressée sur la terrasse dehors. Au menu il y a des asperges et des escargots.

- C'est Gui qui a proposé des escargots, dit mamie.

- C'est Victor qui voulait, répond Gui.

- Oui, c'est Victor qui réclamait des escargots quand il était en Ukraine « *quand est-ce qu'on mange des escargots ?* »

- ... Et j'ai su ça quand j'ai appelé là-bas.

- Vous savez, vous étiez attendus, il devenait impossible ! dit son père en riant.

Ensuite Gui amène l'hélicoptère à son fils. C'est un tout petit hélicoptère très léger qui vole facilement à l'intérieur comme à l'extérieur, et son fils en raffole tout de suite. Gui serre ses enfants dans ses bras de temps en temps. La famille va dans le jardin et les parents, assis sur une rangée de chaises, discutent en s'émerveillant des enfants qui se balancent sur le portique. Le soir, après le repas, il dit à sa femme « *Victor c'est un rocher qui transpire... et Svetlana, c'est une cascade d'eau qui descend de la colline... comme elle a changé, elle me paraît toute nouvelle ! Elle me parle maintenant !* » Il serre sa fille dans ses bras et son fils fonce en courant et se jette sur son dos. Le soir, il s'occupera de ses enfants avec une grande joie, leur lavera les dents, les douchera, les habillera, les couchera, et les embrassera encore dans leurs lits avant d'aller rejoindre sa femme pour des retrouvailles sensuelles. Gui fait l'amour, mais des croyances qui ont intentionné sa pensée l'ont détourné d'utiliser ses organes génitaux comme une belle partie de lui-même, que d'autres femmes désirables pourraient désirer. La sexualité n'est jamais absente, mais la façon dont le

pouvoir de penser s'en sert est le moyen de mettre cette énergie à son service. Le pouvoir de penser, c'est aussi le pouvoir de la pensée, celui de la culture écrivant le passé, le présent et l'avenir. C'est le poète, le politique ou le polémiste, le militaire et le marchand, le prêtre et le savant, tout ceux dont la parole atteint le maximum de personnes. Généralement ceux-là font ce qu'ils peuvent et n'ont plus l'occasion de sortir de la démonstration de ce pathos au service de la faillite collective du langage, dans son passage de l'individuel au social. Alors ce sont toujours les mêmes chasses aux sorcières qui occupent le peuple, ou la façon dont il se touche le zizi, ou est un vilain raciste ou antisémite, et tous ces discours qui gênent l'esprit dans l'image qu'il projette incessamment de lui-même n'ont pas d'autres buts que de vider les corps de leurs énergies et de les utiliser pour une finalité différente. C'est donc une tromperie et c'est un mauvais moyen, mais qui ou quoi est ce qui trompe, ce qui exploite ? La même chose que son dénonciateur ? Gui n'imagine pas tout ça, il ne l'a jamais compris même s'il a pu l'entendre quelque part à cette époque de sa vie. S'il l'imaginait il imaginerait aussi des responsables à sa douleur, des volontés assez hypocrites pour paraître le contraire de ce qu'elles sont dans cette super machination mentale, ce super combat pour « *dominer le monde* ». Et alors que ferait Gui de cette pensée, s'il devait machinalement la répéter, sinon être dominateur ou dominé ? Mieux valait qu'il puisse fuir et souffrir pour apprendre la compassion. La réalité est que l'homme est inconscient et abattu chaque fois qu'il est jouet de sa pensée. Et les dominateurs et les dominés le sont tous, ils ne font que trahir la vie et la vie les trahit. La réalité est qu'une prise de conscience des faits n'est jamais une certitude mais qu'elle est indispensable pour la libération, et que l'attention derrière la parole est ce qui fait la parole et toute pensée et tout comportement.

Le lendemain dimanche, les parents s'éveillent dans leurs chambres tandis que les grands-parents sont déjà dans la cuisine et préparent leurs petits déjeuners. Les enfants sont eux aussi éveillés, et ils viennent dans le lit des parents quand ceux-ci les appellent. Puis chacun descend l'escalier, ils sont dans la cuisine. « *Je pense que nous devrions aller à la piscine à Montfort cet après-midi* » dit Gui à sa femme, qui est d'accord. Après déjeuner, sa femme n'est plus d'accord.

- Je n'ai pas ce qu'il faut, je ne peux pas me baigner.
- Et alors, tu peux venir et t'occuper des enfants.
- Et qu'est-ce que je dois faire, vous regarder vous baigner ?

Gui quitte les Mesnuls sans sa femme, avec ses deux enfants. Il a dit à sa femme « *tu ne penses qu'à toi* » et il le lui a répété plusieurs fois, parce qu'il n'a pas compris qu'elle avait probablement ses règles et qu'elle n'a pas

compris qu'il ne comprenait pas. Gui arrive à la piscine, mais il s'aperçoit qu'il a oublié un sac d'affaires de bains, alors il est obligé d'attacher à nouveau les enfants, et sa petite fille pleure de devoir retourner dans la voiture. Il retourne aux Mesnuls, récupère le sac et repart pour la piscine. Il se change et change ses enfants, puis il arrive aux douches de la piscine. Sa petite fille n'a pas peur et semble très intéressée, bien qu'elle n'y voie pas grand-chose sans ses lunettes, pourtant c'est la première fois de sa vie qu'elle va à la piscine. Son fils connaît déjà cette piscine. Gui entre dans le bain des petits avec sa fille dans les bras. Elle rit, comme toujours, mais pas question de lâcher son papa. Son fils nage dans l'eau avec des brassières. Ensuite, son fils demande à aller au toboggan aquatique. Gui l'y emmène, mais il ne peut pas monter en haut du toboggan avec lui, puisqu'il a sa fille dans les bras. Il regarde les enfants qui se réceptionnent dans le bassin en bas du toboggan. Il en sort un toutes les dix secondes, et il y a une surveillante de piscine qui les surveille, aidant les plus jeunes avec une perche pour regagner le bord.

- Vas-y, Victor !

- Avec papa !

- Vas-y, papa te regarde, papa est en bas.

Et son fils s'en va monter l'escalier en colimaçon du toboggan. Gui attend. Comme son fils ne descend pas, il demande à la surveillante de garder la petite un instant, et il part rejoindre son fils. Arrivé en haut, il ne le trouve pas. Il redescend et l'aperçoit dans le bassin.

Il entre dans le bassin pour l'aider à regagner le bord. « *Encore, encore !* » dit son fils. Gui le regarde descendre encore deux fois. Il ne descend pas très vite, il est freiné par ses brassières, mais à chaque fois il veut recommencer. Comme il tient sa fille dans ses bras, qu'ils sont à l'air libre et qu'elle était mouillée, il se dit qu'il devrait aller baigner sa fille dans le bassin de plein air à côté. Il s'en va. Il entre dans l'eau avec sa fille qui tient une petite bouée, mais elle ne veut vraiment pas lâcher son papa. Elle s'amuse beaucoup. Gui nage avec elle dans ses bras. Il la ramène sur les escaliers, elle monte sur le rebord, enfile sa bouée, et saute dans ses bras et dans l'eau en même temps. Il rit, elle rit. Elle recommence. Il repart avec elle nager, puis quand il revient vers le rebord, un surveillant arrive avec son fils, souriant et trotinant.

- C'est à vous, monsieur ?

- Oui...

- Il a failli se noyer.

- Mais, comment ...

- Il a perdu une brassière en arrivant dans l'eau. Ma collègue a dû entrer dans l'eau pour le repêcher.

- ... Mais il y avait beaucoup de monde, j'ai vu la surveillante...

- Je peux vous dire que ça va très vite avec les enfants.

- Mais...

- Je ne sais pas ce que vous faites comme métier... les enfants il ne faut pas les quitter des yeux. Quel âge a-t-il ?

- Cinq ans.

- Le toboggan est interdit en dessous de 8 ans. Vous auriez dû aller avec lui.

- Je ne pouvais pas à cause de la petite... merci, monsieur.

Gui s'en va, honteux. « *Peut-être qu'il avait dit à la surveillante qu'il s'absentait, peut-être qu'il ne l'avait pas dit* ». La seule chose qu'il pense maintenant, l'obsède et lui fait perdre conscience du reste, est que « *son fils aurait pu mourir par sa faute... et qu'un étranger l'a sauvé* ». Il s'éloigne avec ses enfants vers les bassins intérieurs et joue avec eux. Puis il revient avec ses enfants vers la surveillante qui a sorti son fils de l'eau. Elle est encore mouillée jusqu'à la taille. Gui veut des explications pour savoir quoi penser.

- Bonjour madame. Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Il a perdu sa brassière.

- Et, vous pensez qu'il coulait ?

- Oui, il coulait.

- ... Saleté de brassières, comment est-elle partie ?

- Il suffit qu'elle soit mal gonflée.

- Merci, madame.

Gui passe encore une heure dans les bassins. Il revoit le surveillant, qui lui conseille de faire nager les enfants avec des ceintures de plongée, qui sont en libre accès dans le bac près du sauna « *il n'y a que ça pour être en sécurité et pour apprendre à nager* ». Sa fille joue dans le bassin de derrière, son fils dans le bassin de devant, et il les surveille ici et là et ce n'est pas facile. Le surveillant et la surveillante sont maintenant sur la margelle du bassin intérieur, ils se sont fait remplacer à l'extérieur.

- Ce n'est pas facile ! dit le surveillant à Gui.

- Non. Leur mère n'a pas pu venir.

- C'est mieux pour les enfants que leurs deux parents soient là.

- Oui, mais leur mère n'a pas pu venir... saleté de brassière, avec ces poissons gonflables dessus, ça fait de la résistance dans l'eau et ça s'arrache. C'est un cadeau de leur grand-mère. Je vais les jeter.

- Il ne faut prendre que les modèles les plus simples... tenez... comme celui-là. Et le surveillant montre un enfant. « Pourquoi vous ne lui mettez pas une ceinture de plongée ? ».

Gui enlève les brassières à son fils, et ils vont tous chercher une ceinture, reviennent vers le surveillant qui la passe sur le ventre de Victor.

- Maintenant, il faut qu'il trouve son assiette dans l'eau.

- Allez, Victor ! dit Gui à son fils qui saute.

- ... Eh bien voilà, que demande le peuple ? dit le surveillant tandis qui regarde Victor qui se maintient bien à la surface et qui avance.

Gui amène encore son fils au toboggan, et l'observe descendre avec son équipement. Comme son fils, dans le bassin de réception, ne veut pas regagner le bord mais tente de plonger par la cascade dans le grand bassin contigu, un nouveau surveillant arrive.

- Oh là, jeune homme, c'est interdit par ici ! Vous devriez l'accompagner monsieur... surtout qu'on l'a déjà repêché une fois !

- Je ne peux pas, je suis avec la petite.

- Le milieu aquatique est un milieu très dangereux... c'est un coup à attraper une phobie pour la vie !

- ... Bien sûr. À partir de maintenant, j'irai avec lui.

- C'est bien.

Gui s'en va et quitte la piscine. L'être humain est un gamin qui fait des gamins et qui imagine qu'il existe des gens sévères et responsables, parce que son esprit projette en toute chose extérieure une image idéalisée, qui est son malheur ou son bonheur selon que son esprit dispose de liberté ou pas. Quand l'esprit se méprise, c'est qu'il s'épuise à sortir de son langage, ce qui est un bon début. Le langage verbal n'est pas que les mots. Pas généralement un ensemble d'inflexions mentales pouvant être séparée des actes correspondants. L'humain, tout comme les insectes bâtisseurs de vastes structures, travaille en trois ou quatre dimensions la matière et ses effets mais en a une représentation mentale à une ou deux dimensions en dessous. Il est ainsi actif et constructif tant qu'il a des incitations ou des limitations qui lui viennent de l'extérieur, mais il est aveugle à lui-même. L'homme ne se voit pas avec son langage disponible. Il peut sauter d'un avion mais il n'expérimente pas volontairement la gravitation jusqu'à sa mort. Le suicide n'est pas une expérience, il est contraint, il est du langage, comme l'est un stylo, un avion, et tout objet matérialisé par des règles mathématiques et verbales. L'être vivant est sans cesse en manque de vécus, de connaissances directes des paramètres physiques de cette réalité absolue qui l'attire, et qui est pour lui surtout le monde terrestre. Toutes ces carences lui ferment les yeux de l'esprit, alors il s'expérimente lui-

même car il est son objet du réel le plus accessible. Elle s'appelle « *souffrance* » cette auto-expérimentation dans un langage, car elle est une inaptitude à épouser la réalité avec son corps. Pourtant cette souffrance doit être acceptée et transformée, c'est même pour ça qu'elle existe. Mais pour cela il faut regarder vers une autre région de la réalité, une autre intersection de la réalité absolue et de la réalité psychologique.

En arrivant aux Mesnuls, Gui dit à sa femme et à ses parents que Victor a failli se noyer. Quelques jours plus tard, il va voir un ami pour lequel il a fait un devis d'enseigne. Il va à Houdan et sa femme est avec lui. Les enfants sont avec papy et mamie. Ensuite sa femme et lui vont au Perray-en-Yvelines, chez le coiffeur, pour lui. Le soir, dans le sous-sol de la maison des Mesnuls, il parle à sa femme.

- Je vais faire un petit tour, ce soir. Est-ce que tu veux venir avec moi ?

- Pourquoi ?

- Je vais à Montfort. Peut-être je vais boire un petit coup. J'en ai besoin avant d'écrire après.

- Mais qu'est-ce que c'est ? C'est nouveau ? Il va se promener... et je dois m'occuper des enfants... très bien, très bien...

- Je te dis que tu peux venir avec moi.

- Comment ? Et les enfants ? Non, tu vas faire le bain des enfants !

- Oui ma p'tite chérie.

Et Gui et sa femme font le bain des enfants. Ensuite il les change, ils leur mettent le pyjama. Sa femme coupe les ongles des enfants.

- Les enfants, papa va vous lire une histoire, dit sa femme.

- Quelle histoire ?

- Oui, moi je m'en suis occupé pendant deux mois ! Tu peux t'occuper d'eux un peu ! Maintenant je me repose.

- ... Bon, je vais en bas, tu me rejoins quand c'est prêt, et je remonte leur lire une histoire... ensuite, on sort.

- Non, c'est prêt rapide !

- Non, il y a encore les ongles de Victor. Au train où ça va j'ai bien dix minutes. Et Gui descend au bureau. Après quelques instants, sa femme arrive.

- Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Comme je vois, tu as pris de bonnes habitudes ! Il va se promener...

- Ma p'tite chérie... tu compliques tout. C'est lourd...

- Non, mais... je dois rester, moi...

- Je t'ai dit que tu pouvais venir.

- Va leur lire, cette fois c'est toi qui vas leur lire. Moi je reste ici et je m'occupe avec l'ordinateur.

Gui monte à l'étage, il laisse sa femme qui se connecte sur yandex.ru, un site russe d'informations générales. Dans la chambre, il s'assied par terre, ses enfants sur les jambes, et il leur lit quelques pages du livre que lui a tendu son fils. Ensuite il les couche, et redescend au bureau.

- ... J'y vais. Tu viens si tu veux.

- Oui bien sûr je veux !... Qu'est-ce que c'est... je dois rester ici ?... Très intéressant !

- Je te dis que tu peux venir depuis le début. Et sa femme se lève et ils ouvrent la porte du sous-sol, qui donne sur la pente du garage « *seulement c'est nouveau pour toi, et tu as du mal avec la nouveauté* ».

Une fois dans la voiture, ils se mettent en route pour Montfort. Gui dit qu'on va se promener là-bas, et passer devant la maison qu'on achète.

- Tu dois te relaxer, ma chérie. Tu n'es pas contente, là ? Je te trouve très tendue.

- Oui... mais quand je serai chez moi ça ira mieux... parce que chez tes parents c'est difficile...

- Eh bien patiente. En attendant, chacun doit composer.

Ils se garent dans la rue de Paris et commencent à marcher, se tenant la main. Ils remontent la ruelle des Fossés.

- On peut laisser les enfants à tes parents très facilement maintenant... c'est bien ! dit-elle.

- ... Eh oui, c'est bien.

Ils sont plutôt silencieux et « *certainement heureux* ». Ils passent devant leur future maison, puis s'engagent sur la butte qui mène aux tours en ruine qui dominent la ville. Ils marchent dans l'obscurité, passent sur le vieux pont. C'est la pleine lune, elle se présente aussi devant eux entre les ruines des trois tours. Sur place, le paysage de la ville et de sa campagne s'étend, charmeur et silencieux. Gui parle.

- Viens t'asseoir ici.

- ... Non mais ce papy à Pontchartrain, on peut lui dire merci !

- ... C'est beau, ce paysage... ne parle pas tant.

- ... Bon, d'accord... je vais être calme.

- ... Tu te rends compte de la chance qu'on a ? Il va falloir être digne.

- Moi je commencerai à y croire quand on aura signé le compromis de vente.

- Oui. Mais je crois qu'on va l'avoir, cette maison.

- Tu disais ça aussi pour la maison du papy...

Ils restent assis cinq minutes, puis redescendent la butte, passent par la place de l'église pour regagner leur voiture. Devant un restaurant, Gui retient sa femme par la main. Il y a là un jeune qu'il connaît pour s'en être

occupé du temps où il apprenait aux enfants à jouer aux échecs, dans son club. Mathieu est serveur dans ce restaurant pour les vacances. Gui et sa femme se postent devant l'entrée et Mathieu arrive. Ils discutent dix minutes et Gui s'en va ensuite très heureux de ce contact. Sa femme propose alors d'aller à Pontchartrain voir si la maison du papy est à nouveau en vente. Ils y vont, trouvant agréable de rouler la nuit, de se promener en voiture en écoutant de la musique. Ils constatent qu'il n'y a pas pour le moment de panneau de mise en vente sur cette maison.

- Pff... elle ne m'a jamais vraiment plu cette maison, dit sa femme.

- C'est un autre style... mais c'est vrai que depuis qu'on a vu celle de Montfort, y a pas photo.

- Merci Papy !

- C'est dingue le destin. Le destin, c'est un truc à tiroirs.

Ils rentrent ensuite. Gui reste au sous-sol pour écrire et sa femme monte se coucher. Il la rejoindra vers une heure du matin. Ce soir-là, la nuit vint plus nettement obscurcir son esprit que les soirs précédents. Et dans le silence de la nuit il a peur... il lui semble que *« son être aquatique se manifeste à nouveau. Il est dans l'eau et sa voix ne ride pas la surface trouble et lisse de son esprit perdu en lui-même. La queue de scorpion de son être aquatique se darde, menaçante, au-dessus de sa tête, pour tuer l'avenir, pour tuer l'existence. Il sombre dans la mort, il sombre dans le néant des choses, battant l'air de ses mains dans sa chute, ne pouvant s'accrocher à rien de solide »*. Le lendemain, Gui envoie un mail dans les Landes, à la fille de l'écrivain avec lequel il avait sympathisé un an ou deux auparavant, et qui lui avait ouvert ses portes. Il lui avait en ce temps écrit une lettre émouvante, et le vieux monsieur lui avait permis de venir le voir. Ils avaient parlé, avaient mangé un bon cassoulet, bu un excellent armagnac, et fumé chacun un cigare. Des gros cigares cubains de La Havane que M. Monteilhet avait. Ce vécu avait été une nouveauté pour Gui, il en avait été le créateur et il s'en émerveillait. Mais il se sentait *« pauvre de vécus »*, ça venait de sa famille, de tous les gens en général, de leurs influences inconscientes. Le désir de révolte est violent pour l'innocent qui se sent trahi, celui qui perd ses efforts. Mais comment reprocher à qui ou quoi de devenir différent ?

« Vous m'avez appelé hier. Les choses sont là. Au fond, je crois ne pas me tromper en pensant que l'on a peur pour moi. Les nuits se recommencent sans cesse, mais leurs fins aussi. »

Gui veut ne pas se perdre dans le tourbillon de ses désirs, ses idées et ses sentiments, ses colères, ses peurs. Il veut s'accrocher à quelque chose de solide. Parfois il accepterait, quand la panique le gagne, *« d'être tenu sous*

contrôle même au prix de son bonheur et de son intelligence ». Les nuits se succèdent et leurs fins aussi. À un instant de son existence, Gui sort de son récit. Voici des extraits de ce qu'il écrit, essayant d'extraire des formes de l'informe de sa conscience :

« Je ne peux pas continuer ce livre sous cette forme, l'entreprise dépasse mes forces. L'impossibilité de témoigner fidèlement de la réalité est évidente. La réalité est tellement variée qu'il faudrait un temps infiniment long pour témoigner d'un temps infiniment court... la réalité n'est pas une chose qu'on peut isoler... les mots, les idées, les sentiments, les gestes, et tout ce qui se présente à l'esprit ne sont rien sans la variété. Mon texte n'existe pas, c'est moi qui existe et c'est l'esprit de mon lecteur qui existe. Au nom de la variété essentielle, j'ai l'intention de rajouter un chapitre sur un épisode fictif de la vie de Jérémy. Peut-être un autre sur Quentin.

Pourtant, bientôt, je laisserai tomber cette écriture et ce qu'on appelle « la destinée », ce que j'ai paraphrasé comme « l'évolution de la réalité dans le temps », « ce qui prépare les coïncidences », « le sens caché », tout cela continuera. Pour moi comme pour tout le monde. Mais moi je ne serai plus là pour en témoigner par écrit. Est-ce que je pourrai continuer à en témoigner rien qu'en existant ? Oui certainement pour qui saura comprendre et observer, mais est-ce que je serai celui-là ? J'ai déjà renoncé à raconter les événements des dernières journées. Pourtant si je veux comprendre le sens caché... mais je dois plutôt dire : si le sens caché doit se révéler... je dois faire un avec la réalité, ne pas la trahir. Et je veux approcher le sens... (...) Et puis, qu'est-ce que ça fait sur la nature, la révélation du sens ? Je ne crois pas que cela puisse en modifier les lois. Je crois que tout apparaît et tout s'accompagne. Si la bille lâchée de la main peut rester un jour en l'air, c'est que le sens aura mené là, c'est que l'esprit entre les choses accompagné de sa créature sera devenu autre. Et la créature trouvera cela normal. Il n'y a pas de non-être. Le non-être est insensé ! Ces jours, les histoires dans mon histoire se poursuivent. Certaines remontent à loin, à des années, d'autres à quelques mois. Certaines sont surtout miennes, certaines sont un peu miennes et je les vois appartenir surtout à d'autres. Leurs sens me concernent quand elles concernent ce que fait mon corps, ce qu'il devient. Je vois aussi le sens pour les autres, concerné par ce que deviennent leurs corps. Si je n'avais plus de corps, je n'aurais plus de destinée... si je n'étais plus... au moins je me sauve en me mettant hors de moi. Au moins je me sauve en prenant conscience d'autre chose que moi... être à l'écoute... et chercher ce qui peut être aimé, faire confiance à l'amour que je pourrais recevoir... le sens est faible ou fort, il est fort quand il existe. Il doit exister. (...) De la discipline ! De l'hygiène de vie ! Cesser d'avoir peur !

La peur se niche dans le désordre. L'ordre devrait être un bon remède. J'ai trop lourd à porter pour marcher autrement que lentement, en respirant avec méthode. Mon être biologique est une chose faite de mille choses. On pourra faire sur mon compte des phrases, dire que je ne suis pas heureux parce que ceci ou cela, comprendre les processus de mon être nerveux à partir des influences chimiques, etc. Cela est des choses pour comprendre et influencer d'autres choses, mais ce n'est pas la grande affaire de la vie. Je suis dans la réalité, je suis vivant, et je cherche un sens ailleurs que dans la réduction des idées, ailleurs que dans la réduction au biologique. Et quand je dis « Je », c'est peut-être plus que moi-même et j'aimerais le comprendre.

Cependant je veux bien agir dans mon intérêt sur mon être biologique, si je choisis de le reconquérir. Par exemple, je peux orienter les petits chemins de la pensée verbale dans mon organe cérébral, et je me dis que je sais que je ne pourrai jamais plonger du plongeur de dix mètres. Je sais que je veux le faire et que mon orgueil le commande, et si j'avais les moyens de m'entraîner, sans doute y arriverais-je. À la source de mon problème, il y a bien cette volonté de faire ce qui est difficile, de faire ce qui fait peur. Si une telle compréhension, une telle déviation du réseau de neurones activés dans mon cerveau quand il se fait maniaque et obsessionnel peut m'être d'une quelconque utilité dans mes angoisses, je l'accepte bien volontiers. Vraiment je souhaite de tout cœur que cette vulgaire et matérielle machine qui est moi-même sous ma peau ne détruira pas mon existence, n'empêchera pas le sens hors de moi-même d'exister avec sa créature. Je peux aussi, pour la dompter cette machine, m'accorder des aventures extraconjugales, si c'est cela qui me manque. Est-ce que j'en parlerai à ma femme, elle qui est essentielle à ma personnalité, et que je trouve belle et intelligente sans l'avoir assez dit jusqu'à présent ? Je peux aussi refuser de céder à ces pulsions, qu'elles soient de plaisir facile ou de douleur mécanique. Je peux faire tout cela à la fois et si j'agis selon le vrai amour, actif parmi les humains, dans la félicité qu'il apporte, peut-être paraîtrai-je « saint ». Oui, je suis dans la réalité et je suis vivant, et mon fonctionnement biologique est un sous-ensemble de moi-même, car la vie commande de dire que je suis pris dans un sens. Je voudrai le faire apparaître, ce sens. C'est pour ça que maintenant j'en suis venu à me sentir exister à la surface de ma peau. Du moins j'existe, je ne serais pas dans un tel état si je vivais seulement avec mon corps de bonheurs et de souffrances mécaniques, tout en moi-même et d'origines biologiques. Si le bonheur moral et la souffrance morale, hors de moi-même et venant du sens de l'univers, sont facteurs d'existence, sans doute sommes-nous nombreux à exister. Mon livre va évoluer bientôt par la narration d'autres destinées,

d'autres épisodes du jeu humain, car cette forme de vie complexe est la seule que je connaisse, et que le sens prend conscience avec sa créature quand la vie est suffisamment complexifiée quelque part »

Ce jour-là Gui est revenu de la piscine, il a rencontré une personne qui l'a ému et dont il a appris le prénom, alors le soir, il décide de décrire ce qu'il a vécu et de joindre cela à ce qu'il appelle son « livre », et qui est en fait sa vie qui se raconte dans l'instant. Même s'il met tout son cœur à écrire, il bute contre un mur en lui-même. Ce soir-là il a cru plus intéressant de faire la narration du réel du point de vue de l'autre, et de s'amuser ainsi avec son imagination. « *Le vrai et le faux de l'imaginaire démasqué et jugé, en avance sur l'accomplissement du réel par le sens et la nature* », voilà ce qu'il veut montrer. Il l'a déjà fait avec le voyage imaginaire et réel de Pierrot, il poursuit donc dans les mêmes pensées. Car des pensées, il n'a que ça, et beaucoup trop, ce qu'il veut c'est se sentir exister, toucher des réalités, devenir une réalité. Par pudeur envers Gui et ceux dont il parle, par souci d'équilibrer les propos épars de ce vaste récit pour le sens esthétique du lecteur, nous ne montrons pas dans ce livre une bonne partie de ce que Gui avait écrit. La « *pudeur* » était dans l'antiquité ce sentiment du respect dû aux autres ainsi qu'à soi-même, et elle faisait le charme de qui la possédait. La religion organisée en lutte en avait fait une histoire incompréhensible de sexualité refoulée, de touche-pipi dénaturant. Gui n'était pas encore assez libre pour porter de tels jugements, il n'aurait pas non plus aimé les entendre, il les aurait trouvés sectaires et violents donc injustes. Mais quand on commence à oser se libérer, on ne confond plus la pudeur avec la servitude. Personne n'est véritablement beau en servitude, ni véritablement aimable, et la solitude est alors une tristesse certaine. Un début de libération est toujours bon à vivre, alors laissons Gui rêver.

« Celui-là nage dans la piscine. Il a vingt-sept ans. Il fréquente la piscine de Montfort depuis qu'il a quinze ans. Il aime muscler son corps, il aime venir avec quelques amis. Mais souvent il est seul. Alors il s'assied sur le banc devant le bassin et reste là des minutes à regarder fixement devant lui. Puis il se lève, et s' imagine que parmi les hommes qui nagent, plusieurs admirent son beau corps. Il est grand, clair de peau avec les cheveux courts blond châtain, des yeux bleus très doux habitués à reconnaître le plaisir que sa beauté éveille (...) Tout en parlant, celui-là voit arriver un homme qui tient un enfant par la main, et cet homme et cet enfant viennent vers le plongeur à côté de lui. L'homme place l'enfant sur le plongeur, et ces deux-là s'amuse beaucoup ensemble. Cet homme lui jette de brefs regards aussi de temps en temps. Celui-là se sent observé. Il l'a déjà vu la semaine dernière, samedi à la même heure, et là aussi cet homme l'avait regardé.

Mais celui-là a l'habitude d'être regardé. Maintenant cet homme, à côté de lui, s'amuse à sauter dans l'eau avec son fils ».

Une semaine a passé. Gui est de nouveau à la piscine avec son fils. Il espère rencontrer à nouveau le jeune homme. S'il le voit il lui parlera, il lui dira « bonjour ». Sa femme est partie en forêt faire du roller et leur petite fille est restée dormir aux Mesnuls, sous la surveillance des grands-parents. Gui se change dans une cabine avec son fils, ils passent aux douches et franchissent le pédiluve.

- Bonjour ! dit Gui

- Bonjour ! répond celui-là.

Gui accompagne son fils vers le bac rempli de ceintures de nage. Il est heureux, il a dit ce qu'il voulait. Il a vu le visage du jeune homme s'éclaircir. Pourtant, il n'ose pas en dire plus, c'est assez pour aujourd'hui. Celui-là, lui, est allé aux douches, puis est revenu pour faire un nouveau sauna. De temps en temps Gui, qui l'a vu revenir, le cherche des yeux, mais il doit s'occuper de son fils qu'il ne peut pas lâcher, car il est encore trop petit pour être en sécurité tout seul, bien qu'il se tienne sans problème tout seul dans l'eau avec les flotteurs de sa ceinture de nage. Et bientôt ils quittent la piscine, ils descendent l'escalier du dehors et devant eux celui-là se retourne en leur jetant un rapide regard. Alors Gui, « *fort de son enfant à ses côtés, de son indépendance financière, de son expérience de la vie, de son désir de vivre et d'aimer, de sa quête de sens* », se dit qu'il n'est pas possible qu'il ne fasse rien. « Hé ! » crie-t-il en levant le bras. Celui-là se retourne encore et Gui descend les escaliers rapidement vers lui. Il tient son fils dans les bras et le pose par terre. Il tend la main à celui-là, qui la lui serre. « *Il trouve le jeune homme assez terne dans ses habits, comme si un épuisement avait évanoui le sens sur son visage en même temps que la beauté* ».

- On se connaît ? Non ! ben maintenant on se connaît !

- ... C'est vous qui m'avez dit « bonjour » ?

- Oui... tu habi... vous habitez Montfort ?

- Non, Auteuil-le-Roi...

- Nous, on va emménager à Montfort... dit Gui.

- ...

- ... Bon, eh bien, à bientôt !

- À bientôt !

Gui franchit la grille en tenant son fils par la main et s'en va d'un pas rapide vers son camion. Il pense que celui-là le regarde. Une fois dans le camion, il remonte la rue et voit celui-là, sur le trottoir, plus haut du côté

du stade, le visage tourné contre les grilles. Il pense qu'il l'a vu arriver, mais qu'il n'ose pas se retourner. Celui-là regarde la pelouse du stade.

Gui arrive dans le centre de Montfort et gare son camion. « *On a oublié les maillots !* » dit-il à son fils.

- Pourquoi on a oublié les maillots ?

- Pourquoi « *pourquoi ?* », parce que c'est bête. Je les ai laissés sur la barrière en bois. Il va falloir retourner.

- Il va falloir retourner à la piscine, papa ?

- Non, juste chercher les maillots... il est bête papa...

- Allez, papa.

Et Gui retourne vers la piscine. Il pense qu'il va peut-être croiser celui-là sur le chemin. Il le voit, il est là, toujours à la même place, et quand il voit le camion arriver, il retourne la tête du côté des grilles. Gui se gare cinquante mètres plus loin devant l'entrée de la piscine, sort vivement du camion, se sentant et se souhaitant observé, sans tourner les yeux vers celui-là. Il remonte chercher les maillots en courant et revient dans son camion. Il démarre et fait demi-tour, remonte à nouveau la rue assez lentement, prêt à faire un signe amical à celui-là, mais ce dernier est à nouveau le visage contre la grille. Quand le camion passe à sa hauteur, il tente de se retourner, plein d'hésitation, mais interrompt son mouvement et le camion le dépasse. Gui retourne dans Montfort, se gare, emmène son fils jusqu'à la banque pour déposer des chèques dans l'automate, puis rentre chez lui.

Un autre jour, Gui retourne aux Mesnuls en voiture. Au croisement devant la chapelle de « *Notre Dame du chêne* », il y avait encore un jeune homme qui faisait du stop en sens inverse. Gui l'a dépassé, mais il ne put s'empêcher de faire demi-tour une fois arrivé aux Mesnuls. Il devait prendre ce garçon en stop. C'est ce qu'il fit, il l'amena jusqu'à la gare de Méré.

- Tu ne peux pas aller à la gare en scooter ou en moto ?

- Non, j'ai eu trop d'accidents.

C'est un jeune homme de 17 ans qui enlève ses lunettes de soleil et qui veut parler, qui répond aux questions. Il a un peu de poils sur les joues, les dents un peu saillantes, « *de beaux yeux et une belle tête* » se dit Gui, « *attiré par l'amour de la vie, ébloui par le sens qu'il reconnaît comme étant l'Esprit, à la surface de la peau de l'homme irradiant la charnière des deux mondes* ». Le jeune homme s'est cassé un bras en Snow Board. Il dit qu'il a toujours des accidents.

- Méfie-toi des accidents, ça arrive par série. Je me souviens quand j'étais interne à Clichy, en classe prépa, j'avais un camarade qui est revenu de

vacances au ski avec une minerve... quelque temps avant, il avait eu un accident. Ce jour-là, il avait oublié sa copie en cours. Il a demandé au prof s'il pouvait aller la chercher chez lui... il est parti et il s'est pris un camion...

- ...

- C'est ta mère qui ne veut pas que tu conduises ?

- Oui.

Le jeune homme répond aux questions. Il est allé à l'école des Mesnuls, son enfance n'est pas loin, celle de Gui est 22 ans plus loin dans le temps compté. C'est l'école où sont ses enfants maintenant, il le dit au jeune homme. « *Il voit l'enfant qu'il fut et tous les enfants de là-bas il les ressent dans le futur. Il comprend aussi ces vies porteuses de Sens, et les adultes aux visages insensés* ». Il est allé comme le jeune homme au collègue Maurice Ravel à Montfort.

- Je le déconseille, dit le jeune homme.

- Moi aussi, je n'en garde pas de bons souvenirs. Manque de discipline, conflits avec mes camarades...

Le jeune homme dit des noms de vieux professeurs qu'ils ont pu avoir en commun. Gui ne se souvient pas, mais des noms lui semblent familiers.

- Je me suis quand même bien amusé dans ce collège, c'était mes belles années. Les cours sont nuls, on était dehors avec des copains.

- ... Moi je me battais...

- Mon frère aussi se bat... Il a seize ans...

- Moi je me battais... parce que les autres se moquaient de moi...

- ... Moi je n'ai pas un caractère fort.

- C'est bien aussi d'être comme tu es.

« *Et c'est même mieux, car la lumière accroche les visages qui cherchent, qui savent s'offrir au Sens et au sens des autres avec l'innocence des enfants* ». Gui s'est demandé s'il aurait pu dire ça à ce moment, mais il a constaté que ces paroles sont impossibles à dire. Ce sont des paroles qui viennent du réel isolement. « *En existant le Sens se manifeste et la parole n'est qu'un particularisme, un aspect des évolutions des choses* ». Ils arrivent à la gare, Gui stoppe sa voiture et le jeune homme l'interroge.

- Vous n'avez rien à faire ?

- ... Non, j'ai tout mon temps.

Gui souhaiterait le serrer dans ses bras, mais « *c'est mieux et plus vivant de serrer dans l'Esprit. L'Esprit, le sens* ». En réalité, pour pouvoir serrer quelqu'un dans ses bras il faut être libre d'arrière-pensées et la croyance qu'il construit signifie qu'il est empêché... et ils discutent encore. C'est surtout Gui qui raconte les événements de sa vie. Le jeune homme fait

pareil au sujet de sa jeune vie. Il dit qu'il a été au lycée de La Queue-les-Yvelines. Maintenant il commence sa fac de droit à Saint-Quentin.

- Mais tu m'as dit que tu as fait une terminale S ? dit Gui.

- Terminale ES, j'ai dû avaler le E...

Au bout d'un quart d'heure, le jeune homme dit : *« Il faut que j'y aille, il me reste cinq minutes pour prendre mon ticket. »*. Alors, ils se serrent la main.

- ... À bientôt peut-être !

- À bientôt !

Quand le jeune homme passe devant sa portière à la vitre baissée, Gui l'interpelle depuis son siège.

- Hé ! Fais attention à ne plus avoir d'accidents !

Un autre soir, Gui est avec ses parents qui sont assis dans le canapé. Ils vont regarder un match de la coupe du monde de rugby. Il descend au sous-sol et essaye de poursuivre son livre.

« Le soir de ce jour, le jeune homme de la piscine est sorti avec les derniers. Il est avec son frère dehors, il fait nuit et il descend les marches. Il porte son sac en bandoulière. En regagnant sa voiture, il reste quelques instants debout contre la portière, semblant regarder autour de lui, puis il entre dans la voiture et ferme la porte. Son frère démarre, et ils s'en vont »

Peu d'esprits s'observent en train de fonctionner, même s'ils comprennent ou écrive cette phrase, car il faudrait pouvoir échapper à l'emprise de la parole et de la vitalité. Gui a fait du jeune homme quelqu'un qui, comme lui, cherche, guette et attend, et peut-être aussi a honte. Gui n'en a pas conscience. Alors il n'insiste pas, il aura sûrement des choses à écrire samedi soir. Il pense qu'il devrait aller à Montfort pour mettre un gros chèque qu'il a reçu le matin dans l'automate de la banque, le règlement très attendu d'un client qui traînait à payer. Aller à Montfort pour sortir, mais aussi pour rencontrer des jeunes peut-être. Il monte à l'étage pour dire à sa femme qu'il va sortir. Elle lit des histoires aux enfants. Elle est nerveuse, alors il ne dit rien et dit bonsoir aux enfants, puis il sort et s'en va. Arrivé à Montfort, il prend la direction du centre, mais fait rapidement demi-tour. L'envie subite d'aller voir du côté de la piscine. Pas après d'avoir déposé le chèque, mais maintenant, car après il sera trop tard. Et pourtant Gui n'est pas venu pour ça et n'a pas regardé l'heure. Il veut voir la grille où le jeune homme de samedi dernier avait caché son visage. Il imagine qu'il serait là. En arrivant, il découvre que la piscine est ouverte, le bâtiment est illuminé. Il fait le tour par-derrière sur le parking en pensant qu'en effet, la piscine est ouverte en nocturne jusqu'à 21 h le vendredi. Il regarde son horloge de bord, il est 21 h 15. Il roule au pas et il gare sa

voiture sur le parking, devant la piscine, à une quinzaine de mètres. « *Ce serait amusant de le voir sortir* », pense-t-il. Moins de deux minutes après, alors qu'il allait partir, il le voit sortir, accompagné d'une personne. Comme sonné, il se renverse dans son fauteuil. Il ne veut pas être vu. « *On est deux à avoir honte maintenant* », pense-t-il en souriant. « *C'est la simultanéité des actions qui l'étonne, et qui ne s'explique pas par sa volonté, consciente ou inconsciente* » se dira-t-il plus tard. Gui pense maintenant qu'il ne doit pas être vu. Non. Demain, il est sûr qu'il le reverra vers 16 h. Il lui dira qu'il était là. En rentrant, il retrouve sa femme qui lui reproche d'être parti tout seul.

- Mais tu ne m'as pas laissé le temps de te le dire.

- Enfin, ça a été rapide... on peut se promener maintenant.

Mais non, personne n'en a vraiment envie. Il va voir son fils qui est chagriné parce qu'il veut dormir avec son petit chapeau sur la tête, comme hier. Sa mère ne veut pas, elle ne veut pas céder à ses obsessions. Gui embrasse son fils et essaie de lui faire comprendre de ne pas dormir avec son chapeau. Alors il prend le tapis du piano et le lui met sur la tête, « *en pensant lui faire saisir ainsi le ridicule de la chose* ». Gui embrasse sa fille qui faisait des commentaires sur son frère. Sa femme retourne dans la chambre. Il descend les escaliers, le match de rugby a commencé. Les parents sont dans le canapé. Il va au sous-sol et il écrit du texte dans son livre, qui s'est transformé 8 ans plus tard en ce que vous lisez maintenant. Il entend plus tard sa sœur handicapée qui l'appelle « *Gui... Gui... Gui* », elle est dans l'escalier. Il répond, elle arrive dans le bureau. « *On a gagné... 28 à 3 ! 28 à 3 !* » Répète-t-elle pour la seule raison d'exprimer son contentement. Sa sœur handicapée, enfermée dans un corps carapace, l'esprit enfoncé dedans, enfoncé dans cette famille enfoncée dans toutes sortes de croyances. Gui lui sourit et dit « *oui ma grande* » puis elle s'en va en continuant de manifester son contentement, comme le font les très jeunes enfants. Gui écrit que « *ce qui prépare les coïncidences lui a donné quelque chose à témoigner et il a trouvé dans l'amour la force de le faire. Il espère comprendre bientôt ce qu'est le sens et ce qu'il fait, puisqu'il devient apparent* ».

Samedi 22 septembre. Le matin, vers 9 h, sa femme et lui accompagnent les enfants à l'école des Mesnuls. Les petits font le trajet à vélo, escortés des parents qui vont d'ailleurs rester dans l'école, car ce jour-là il y a une réunion de parents d'élèves. C'est la première dans la vie de ces jeunes parents. Ils sont assis dans la classe de leur fils Victor, sur les petites chaises des enfants, et ils écoutent l'enseignante exposer ce que font les enfants, ce que les parents doivent faire. Il est dit que les enfants iront à la piscine

tous les vendredis matin à condition que deux parents d'élèves les accompagnent. Cet exposé dure plus d'une heure. La maîtresse de Victor est jeune, « *mais elle semble froide et neutre. Sa voix est basse et monotone* ». Des souvenirs envahissent Gui quand il repense à sa propre jeunesse passée dans une école comme celle-là, et il ressent la même difficulté d'écouter et de se concentrer. Sa femme partage le même sentiment. Ensuite, ils vont écouter le même discours, cette fois dans la classe de la maîtresse de Svetlana, leur fille de trois ans. Les chaises sont encore plus petites, les parents écoutent assis dessus autour des tables, ayant pris la place des enfants qui jouent dans la cour de récréation. Cette autre enseignante anime son discours de plus de sentiments, néanmoins quand 11 h 30 arrive c'est avec soulagement que Gui et sa femme quittent l'école, en emmenant leurs enfants, ayant au passage salué la gentille auxiliaire d'encadrement qui prendra sa retraite à la fin de la semaine, qui aime bien Svetlana et qui est aussi la voisine des grands-parents des Mesnuls. Après le repas, il faut coucher la petite. Elle pleure toujours dans ces cas-là, mais on ne l'écoute pas. Une fois dans le lit, avec les gros câlins de son papa, elle accepte sa sieste. Gui descend et parle à sa femme dans le salon.

- Est-ce que tu veux aller à la piscine avec moi ?

- Oh, non.

- Et Victor ?

- Oui, répond son fils distraitement, qui joue avec son hélicoptère.

- ... Quand il est avec moi, je dois toujours m'en occuper. J'ai besoin de faire des longueurs, je voudrais faire des saunas.

- Vas-y tout seul, et quand tu rentreras on emmènera les enfants à l'aire de jeux.

Gui doit aussi ramener son camion garé aux Mesnuls dans le hangar de Thoiry, car il ne s'en servira pas avant mardi prochain. Ce jour-là il partira avec Quentin pour un chantier en Province, à Beaune, près de Dijon. Il a inscrit sa société dans le régime du « *Titre emploi entreprise* », une nouveauté contractuelle permettant l'emploi de personnel au coup par coup, offrant ainsi des garanties de légalité et de sécurité. Il roule donc dans le camion, son fils à ses côtés, tout heureux de voyager dans cette grande machine. Sa femme le suit avec la voiture derrière, ce qui est nécessaire pour les ramener tous ensuite aux Mesnuls. Elle voulait aller faire des courses à Plaisir, mais Gui a peur de ne pas avoir le temps d'aller à la piscine. Elle n'insiste pas et ils reviennent « *lentement* » aux Mesnuls. La petite est endormie. Les grands-parents font une sieste aussi. Gui descend au bureau pour mettre de l'ordre dans ses affaires, puis il se dit qu'il faut

partir maintenant pour bien profiter de la piscine. Il prend son sac de bain et sort par le sous-sol vers la voiture.

- Papa, où tu vas ?

- À Montfort.

- Qu'est-ce que tu tiens dans la main ?

- Mon sac.

- Qu'est-ce qu'il y a dedans, où tu vas ?

- ... Je vais à la piscine. Ne reste pas sur la route, rentre à la maison.

Gui part, laissant son fils avec sa femme. Il arrive à la piscine. Il entre dans le bassin et regarde l'horloge, il est 15 h 30. Il commence à faire des longueurs de bassins. Quand il en a fait six, il s'aperçoit qu'il n'est que 15 h 35. « *Finally je suis peut-être arrivé en avance* », pense-t-il. Il s'imagine qu'il devrait revoir le jeune homme vers 16 h. Alors il continue des longueurs. Après en avoir fait une dizaine, il s'assied sur le banc, et regarde fixement devant lui. Il attend dans le silence. Il est comme tant d'autres fois, comme le faisait aussi le jeune homme la semaine dernière. Cela l'amuse d'être à nouveau ainsi, parce qu'il s'imagine qu'il a réussi à échapper à la solitude, en ayant une femme et deux enfants et parce qu'il croit pouvoir élargir cette famille en y plaçant des corps fascinants. Il se lève et va au jacuzzi. « *Il y a là un homme et sa femme, des gens qui ont prolongé leurs jeunesses à plus de cinquante ans et qui ont visiblement pas mal vécu. Il y a aussi quatre femmes, grasses et les regards dans le vague* ». Gui éprouve le désir de rompre le silence dans ce bassin, et parle avec l'homme, en même temps qu'il prend plaisir à exercer cette faculté de décontraction : être débarrassé de soi-même. L'homme la partage avec lui ». Plus tard, dans le sauna, il discute aussi avec la femme. Il est seize heures. Gui va commencer le cycle des saunas et des douches froides. Il n'en a pas fait depuis des années, mais il attaque des séances de 10 minutes. Il n'a rien d'autre à faire qu'à attendre quelqu'un qui ne vient pas. « *Je le verrai quand je m'en irai* », pense-t-il. Il faut souligner ici comment Gui s'explique cette dépendance, son attitude. La solitude et le silence dont rien ne sort est-ce qu'il veut fuir, ce qui fait mal, alors il veut en préserver ce jeune homme comme tous ceux qu'il aime. « *Il n'envisage rien de sexuel de lui* », Gui se pense « *au service de la beauté* », l'idée que la beauté ne soit pas reconnue et disparaisse le terrorise. En réalité, ce sont des arrière-pensées qui le déterminent, comme ce lien avec la sexualité où le corps, présenté comme un enjeu, devrait prouver quelque chose. Telle est la vie en conflit avec ce qui la cloisonne, la détermine. Bien des personnes pensent ainsi devoir agir au service des autres, mais peut-on agir quand on a peur ? Évidemment il veut vivre et projette la forme de son esprit. Pour agir, il doit imaginer un

résultat et elles ne sont pas innocentes ses actions. Elles sont préméditées et relèvent d'une causalité. Son esprit est devenu mécanique par l'éducation reçue, par son travail professionnel, par la ressemblance à des millions d'esprits. Il n'y a que des buts à obtenir, et il n'est relié multiplesment à une réalité présente que pour d'autres lucides observateurs, car lui ne peut pas se voir tel qu'il est, il ne se voit qu'en connexion avec un fuyant avenir par la pensée qui parle dans son cerveau. Alors il n'y a pas de présence au fait que les couleurs du monde peuvent s'effacer ou danser, ni non plus d'importance accordée à ces écrans des actes. Gui est vivant dans l'un ou l'autre de ces innombrables mondes où les actes doivent s'accomplir et où les inflexions d'esprit pour regarder ne sont pas toujours possibles. Il fuit le présent et son exigence d'agir insatisfaite, il est mortel. Et c'est à partir d'un tel esprit que Gui a été contraint de découvrir qui il était, et c'est stupéfiant. Il est 16 h 30, il ne revient pas dans le bassin. Il transpire allongé au sauna sur les planches de bois, puis s'assoit. Quand il a bien transpiré, il a un peu mal à la tête. Il sort et fait couler l'eau froide abondamment sur son corps, sur sa nuque. Ce sont des actes faciles à faire même s'ils sont déplaisants, car il les connaît déjà. Gui échappe à sa pensée en se prouvant qu'il peut se doucher à l'eau froide, puis il marche le long des bassins vers le jacuzzi. Il est maintenant 17 h et le jeune homme n'est toujours pas là. Dans le jacuzzi, l'eau est fraîche, et il finit par avoir froid sans que ça ait un sens pur lui. Alors il retourne au sauna. Parfois il s'assied encore sur le banc et regarde devant lui les ombres s'agiter dans le bassin. Parfois il va dans les douches boire de l'eau au lavabo. « *Encore un sauna, ce sera le sixième. Après je m'en irai. Il est 17 h 30, j'emmènerai les enfants à l'aire de jeux* ». Il est seul, allongé, les yeux fatigués, le corps endolori. Tout à coup la lumière du sauna s'éteint. « *Ils éteignent le sauna* » pense-t-il. En se levant, il constate aussi que le chauffage est arrêté. Il sort du sauna et fait encore couler l'eau froide sur lui. Puis il va s'asseoir sur le banc. Il est 17 h 45, il se lève, prend son sac, et s'en va vers les douches pour s'en aller. Il accroche son sac à la patère, et le jeune homme qu'il attendait passe devant lui.

- Bonjour.

- Bonjour.

Gui le regarde s'en aller. Il le voit se retourner à peine vers lui. Peut-être même ne se retourne-t-il pas. Il hésite un instant, puis il décide qu'il ne va pas partir maintenant. Il décroche son sac et retourne vers le bassin, faisant comme s'il arrivait à la piscine. « *De toute façon, il est débarrassé de lui-même par sa quête de sens qui est une « chose » belle et vraie, et qui transcende les motivations de son corps animal. Quand il était jeune il*

aurait eu honte « de s'imposer », car il n'avait que son égoïsme à imposer et cela lui faisait horreur. Il prenait pour de la délicatesse d'esprit le jeu mécanique de son corps biologique, ignorant de la possibilité d'un sens désintéressé». Maintenant il voit celui-là avec son frère, tous deux longilignes et musclés. Son frère est plus viril, plus dur, plus fort, les cheveux blonds très ras sur le crâne, peut-être se les est-il fait raser récemment. Sans doute était-ce la personne au crâne rasé avec qui celui-là était quand il l'a rencontré la première fois. Celui-là lui semble un mélange de force apparente et de passivité, de lascivité. Gui imagine, mais devine-t-il vraiment ? « Ce jeune homme l'attire, il est en gestation, il est jeune, il appelle. Il est une promesse d'avenir qui devrait s'accomplir contre la non-existence (...) des siècles de concupiscence ont pesé sur le développement de ce type d'homme, et des siècles d'amour sincère aussi ». Voilà ce qui est devant Gui, qui retourne une minute dans le sauna, pour avoir l'air d'aller quelque part. Le jeune homme et son frère échangent quelques mots et entrent dans le bassin. Gui ressort du sauna qui ne chauffe plus. Il saute dans l'eau à côté du jeune homme du côté le moins profond, et puis il ne sait pas quoi dire, les mots restent bloqués dans sa gorge et il recommence à nager parmi les ombres. Il voit le frère nager, mais pas l'autre. Après quatre longueurs, il est debout du côté peu profond, et jette un regard sur le côté droit du bassin. En se retournant, il s'aperçoit que celui-là est debout à gauche près de lui. Ils se regardent et Gui recommence à parler.

- Bonjour !
- Bonjour !
- ... Comment tu t'appelles ?
- Max... et vous ?
- Gui...
- Vous avez emménagé à Montfort ?
- Non pas encore. Mais on n'est pas loin, on est aux Mesnuls.
- Connais pas...
- C'est à côté. Je ne suis pas avec mon garçon aujourd'hui...
- Vous avez un abonnement pour la piscine ?
- Oui.
- Moi je viens d'Auteuil-le-Roi. Mais je ne peux pas conduire, on doit m'amener.
- Pourquoi ?
- Je n'ai pas le permis.
- ... Quel âge as-tu ?
- 21 ans... 20 ans.
- Ouh... il serait temps de le passer... pas de scooter, pas de moto ?

- Non.

- ... Qu'est-ce que tu fais, tu travailles ?

- Je suis en terminale S

- ... Tu es au lycée de La Queue-les-Yvelines.

Gui ne le regarde pas dans les yeux, car le nom du lycée « *de La Queue-les-Yvelines* » le fait rire et il l'a dit intentionnellement.

- Oui.

- Moi, je fais fourniture et pose d'enseignes. J'ai ma société. D'ailleurs, tu as vu mon camion la dernière fois.

Gui a vu l'œil à la belle couleur bleu nuit qui le fixait s'ouvrir un peu plus. « *Comme il sent néanmoins une légère tension dans son bas ventre, il baisse son regard du visage de Max vers son torse lisse, tout en l'écoutant, puis à son maillot de bain, pour voir si la même chose lui arrive, mais le dioptre de l'eau brouille l'image* ».

- Non... je ne me souviens pas... répond Max.

- Mais si, je suis passé devant toi...

- Je ne me souviens pas.

- ... Bon. Et qu'est-ce que tu vas faire après ta terminale ?

- Je ne sais pas... ma mère va avoir besoin d'enseigne, elle ouvre un magasin de meubles de Bali, à Boissy-sans-Avoir. Vous pouvez peut-être lui faire ses enseignes ?

- Ouh... c'est un peu désert Boissy... je souhaite qu'elle ne compte pas que sur la fréquentation... elle doit avoir un site internet ?

- Oui, des amis vont l'aider.

- Moi, je touche pas mal en internet, même si 95 % de mon chiffre d'affaires c'est l'enseigne... ta mère fait ça pour s'amuser ou pour en vivre ?

- Non... pour en vivre... elle a divorcé.

- Pour son site internet, elle doit utiliser le service AdWords de Google.

Et Gui explique comment cela fonctionne. « *Je te dis ça parce que j'aime rendre service* », ajoute-t-il en regardant l'eau devant lui. Il dit aussi que tous ses clients viennent de là, de la pub internet, et il détaille un peu ce qu'il fait. Il lui donne le nom de son site internet, en pensant qu'ainsi il pourra lui écrire s'il le veut. Il dit que la semaine prochaine il sera à Beaune, près de Dijon. Il dit aussi « *qu'il se débrouille bien* ». Max dit que sa mère ouvre ce magasin avec une amie. Il ne s'agit pas de meubles modernes, mais de meubles exotiques anciens.

- ... Ta mère a signé le Bail ?

- Oui, elle a signé. Un moment elle voulait être dans la galerie du Casino, à Montfort.

- Ça c'était bien !

- Mais ça s'est pas fait. Trop cher... j'espère que ça va marcher pour maman.

- Je souhaite de tout cœur qu'elle réussisse... à quelle heure ferme la piscine ? demande Gui qui sait parfaitement qu'elle ferme à 19 h.

- À 19 h.

- ...

- ... Bon, je vais nager un peu.

- Moi aussi.

- À plus !

Et chacun se met à nager. Puis Gui sort, et un enfant d'une douzaine d'années, obèse et le « *visage fermé* », lui demande « *est-ce que je peux emprunter vos lunettes ?* ». Il lui tend ses lunettes de nage, et l'enfant s'en va en les prenant vivement. Gui va alors au jacuzzi. Il voit l'enfant jouer dans le petit bassin et le surveille. L'enfant est avec un camarade, il sort de l'eau et s'en va vers les douches en emportant les lunettes.

- Hé ! crie Gui d'une voix forte.

- ... Hé !... Tu rends les lunettes ! crie aussi un maitre-nageur assis sur le banc.

- Où il est ? dit l'enfant.

- Là ! dit Gui, qui le surplombe dans le jacuzzi. L'enfant vient et lui tend les lunettes.

- Tu dois pas oublier, sinon, ça va pas, on t'en prêtera plus.

Max a peut-être entendu la scène. Il est là, dans l'eau, contre les plongeoirs. Ils échangent un coup d'œil. Gui nage à nouveau quelques longueurs de bassin. Au bout de quatre, il voit Max avec son frère sur la gauche, ils parlent en nageant. Son frère le dépasse et nage jusqu'au peu profond de l'eau, s'approchant de Gui qui est debout et regarde devant lui. Le frère ne manifeste pas d'expression quand Gui tourne brièvement la tête vers lui. Gui recommence quelques longueurs, ensuite il pense qu'il devrait partir. Il voudrait saluer Max avant de s'en aller. Le jeune homme ne nage pas, « *il est au milieu du bassin et semble regarder dans le vide. Il a presque l'air un peu attardé, ainsi* ». Gui fait de même, debout contre le bord, et il doit sembler ainsi un peu bizarre. Et puis il passe sous l'eau et nage en apnée jusqu'à l'extrémité du bassin. Ensuite il sort par l'échelle du fond, et marche le long du bassin pour s'en aller. Il passe devant Max. « *Bon, Max, je dois y aller* », et Max lui sourit et sort sa main de l'eau en un vaste mouvement circulaire et la lui tend. Gui la lui serre, puis fait quelques pas en s'en allant et se retourne vers le jeune homme.

- Et regarde mon site !

- Oui... c'est quoi déjà...

Gui éprouvera naturellement le besoin de mettre en forme ce qui s'est passé, de se le rendre intelligible : « *Ils se regardent et se sourient quelques instants, d'un sourire joyeux. Puis je m'en vais, et je suis heureux. Max est certainement heureux aussi. La forme la plus simple du sens s'est exercée, celle qui relie les êtres. Je sais que je ne devrais pas toucher ce garçon autrement que dans le seul intérêt de ce dernier si cette situation devait arriver. La question des sexes ne me gêne pas. L'amour physique est plus compatible avec une fille, et du point de vue de l'attirance physique uniquement, l'homosexualité me semble être un stade d'avant maturation. En ce qui me concerne, cette attirance physique est englobée dans une quête de sens et je me dis que je n'ai pas à craindre de donner éventuellement plus qu'un chaste baiser et que je peux offrir ce que l'autre aura besoin de trouver en moi si ce besoin se manifeste, ce qui n'est même pas sûr* ». D'ailleurs il est plus vieux, il est marié et il aime sa femme, et ses enfants l'adorent. Mais il y a aussi « *le sens qu'il a été forcé de chercher* ». Cela lui fait battre le cœur et lui fait accepter la vie et d'ailleurs il écrit facilement que « *sa femme le comprend* ». La pensée de Gui cherche à se libérer, à produire des actes, par l'abondance. C'est l'abondance des actes qui ne conclue pas ainsi à des faits, même s'ils prétendent conclure. C'est un discours idéalisé qui se dément sans cesse par l'abondance dans le mécontentement. Dans une culture comme celle de Gui, où discriminer les autres selon une appartenance religieuse ou raciale est passible de honte ou de pénalité, parce que les hommes ont des cerveaux mécaniques et passent d'un excès à l'autre, le résultat n'est pas l'unité des personnes contrairement aux espérances affichées, mais la division. Pour la pensée, c'est une absurdité à cause de la honte de ne pas savoir ce qui se passe, de ne rien contrôler, de ne devoir être qu'un répétiteur de paroles. Or la pensée actuelle, verbale et aveugle au monde, fabrique inévitablement de telles associations avec la douleur et la répression. C'est véritablement nous-même qui allons vers elle, avec ce besoin de faire l'unité à partir d'elle, ce qui est impossible avec un cerveau en proie au langage. Un équilibre dans la nature est nécessaire, mais il n'existe pas avec le cerveau de la très grande majorité des humains actuels. Il faut que quelque chose de non mécanique et efficace apparaisse pour redonner l'équilibre au-dedans et au-dehors, et ce sera le dernier enfantement de l'évolution fait dans la douleur. Les identités divergent pour se protéger car elles ne sont pas unifiables par la pensée dans une même appartenance, mais elles convergent en dehors d'elles, dans ce qui n'est pas clôturé par elles. Cela se montre par le corps brûlant de vitalité et d'incertitude. La pensée appelle à se libérer d'elle-même et les enfants peinent à naître dans la honte et Gui

a honte aussi. « *Gui a besoin d'être entouré, d'être utile* ». Quand il rentre aux Mesnuls, sa femme lui reproche d'avoir été absent quatre heures.

- Trois heures et demie, chérie...

- Non, Gui, quatre heures ! Et qu'est-ce que tu faisais ?

- Sauna, piscine, et j'ai discuté.

- Et tes enfants ? Tu te moques de tes enfants ?

- Vous n'êtes pas allé à l'aire de jeux ?

- Non ! Et comment je dois faire, les accompagner toute seule s'ils sont deux à vélo ?

- C'est pas loin, c'est pas comme pour aller à l'école.

- Non Gui, mais qu'est-ce que c'est...

- J'ai fait six saunas, six douches froides, trente longueurs...

- Oh, il est fou... dit le père de Gui. « *Sans entraînement !* ».

- Je me sens bien...

Ensuite, sa femme lui dit qu'elle a trouvé dans les cartons en bas quelques vêtements qui ont été donnés par le mari d'une cousine. Gui remonte avec une veste en cuir. « *Je suis sexy avec ça, chérie !* ». Il caresse sa femme, il est heureux avec sa femme. « *On va au cinéma ce soir !* ». Vers 21 h, les enfants sont au lit, puis ils partent au cinéma, à Versailles. Dans la voiture, sa femme lui parle.

- Quatre heures ! J'ai pensé que tu as pu avoir un problème.

- Quel problème ?

- Au cœur, une attaque.

- Il y a des signes avant-coureurs.

- Pas toujours, par exemple ma tante, elle était très active et elle a eu un infarctus comme ça, subitement.

- Oui... mais moi, non.

Dans le hall du cinéma, ils achètent des friandises au bar avant la séance. « *La serveuse est une très jolie blonde* ». Gui, qui est brun et est mécontent de ce qu'il est, lui sourit et la jeune fille lui sourit en retour. Alors il traduit par le langage son mécontentement en disant ceci :

- Tu vois, tu me dis que les Françaises sont moches. Regarde la serveuse, c'est une jolie blonde et elle est Française.

- Oui... mais c'est rare !

- Je vais aller m'acheter des oursons en chocolat...

Gui revient vers la serveuse et achète ses oursons au chocolat. « *Il regarde la fille et se dit qu'elle est rare, effectivement. Quand il était jeune, où étaient les filles comme elle, accessibles à son manque de maturité ?* ». Sa femme l'a suivi, il s'imagine qu'elle est un peu jalouse. Ils entrent dans la salle et le film les amuse. C'est moins drôle que ce qu'ils pensaient, mais

c'est quand même pas mal. Au retour, sa femme demande encore, dans la voiture, des précisions sur ce qu'il a fait à la piscine.

- Et avec qui tu discutais ?

- ... Avec un jeune.

- Tout ce temps ?

- Non, on nageait aussi.

- ... Et mardi tu vas tout seul, à Beaune ?

- J'y vais avec Quentin... lui il est à moitié... « *genre voyou* ».

- Comment ça ?

- Il est avec la sœur de Pierrot. Heureusement qu'il a ça... mais s'il perd ça... c'est le pauvre gars... là-bas il doit être utile pour protéger... C'est son frère qui a mis le feu au garage, tu sais ?... 16 ans.

- ... Tu m'étonnes... tu vas avec un voyou... et il peut te dire « *moi je m'en vais* » là-bas ?

- Mais non. Tu sais, on dort même dans la même chambre... le pauvre, il a aussi du diabète...

- ...

- Il est important pour moi Quentin.

- Et tu le payes comment ?

- Je me suis déclaré pour le Titre Emploi Entreprise, tu sais, mais les délais d'enregistrement sont longs. Un mois... alors 130 euros au black, j'ai pas le choix.

- Je te donnerai l'argent de la vente de l'aluminium.

Sa femme a dit cela au sujet des billets que Gui lui avait donnés quand elle était venue avec lui pour vendre un débarras d'aluminium. La route se poursuit jusqu'au Mesnuls. Il a un peu mal au ventre en se couchant.

- J'ai mal au ventre.

- ... Comment ça ?

- Je me sens bizarre, peut-être que je vais mourir...

- ... Tu manges trop, arrête le beurre avec le fromage.

Le lendemain dimanche, Gui emmène les enfants à l'aire de jeu tandis que sa femme prépare le repas. Les grands-parents sont à la messe. Le repas est ensuite pris en famille sur la terrasse. Après, Gui est très fatigué, il monte à l'étage pour s'allonger. Il commence à s'endormir. Il sent sa femme qui le rejoint et se blottit contre lui, puis il s'endort tout à fait. « Il rêve qu'il est avec Max et son frère. Il parle au frère, mais celui-ci ne lui répond pas, et semble le mépriser. Il entend « *bonjour monsieur !* », mais n'entend pas de réponse. Il entend « *Vous pensez qu'on va niquer, hein ?* », et quand le frère répond, son phrasé est incompréhensible et Gui se tourne vers Max, qui pleure. Il lui essuie la joue. Gui s'éveille. Sa femme n'est plus

près de lui. Il ne sait pas quelle heure il est. Il pense à son rêve et le considère comme « *un pur produit des impressions de son système nerveux, de son corps biologique, quelque chose de tout à fait étranger à la vérité, à la réalité, et au sens* ». Il dormirait bien encore tant il se sent fatigué, mais il a dit à sa femme qu'il l'accompagnerait faire du roller en forêt. Il se lève, il est presque 17 h. Il retrouve sa femme au jardin.

- Tu veux aller faire du roller ?

- Oui !

- On amène Victor, il fera du vélo.

Gui est endormi, mais cette balade en roller avec sa femme et son fils qui les suit en vélo est « *délicieuse* ». Ses muscles et ses nerfs et son calme s'associent pour le faire patiner bien et agréablement. Il n'en finit pas de donner de l'épaisseur à sa vie, de chercher des sentiments, d'avoir des désirs, et il n'a que les fantômes des mots pour les construire. Il cherche ainsi des excuses à son isolement, mais la réalité est qu'il n'est pas, dans son sous-sol où il passe le temps en écrivant, en possession de ces trésors que font miroiter le langage, et que le langage ne peut donner. Le charme, l'intelligence et la beauté sont des expériences qui ne se font pas en cachette, ce sont des actes, des événements. Peut-être est-il trop ordinaire comme individu et qu'il ne se l'avoue pas. Peut-être que les trésors ne l'intéressent pas. Peut-être que ce qu'il est peut encore changer. Gui est heureux ou malheureux, mais il reste piégé sans s'en douter, son corps le lui fait sentir par une permanente brûlure intérieure dont son comportement obsessionnel témoigne. Il ne s'en doute même pas avec les outils de la pensée qu'il utilise, ces mots qui le conditionnent. Son corps, lui, réclame des actes dans un réel visible, lumineux, profond et coloré. Gui doit aller vers ces actes. Il est comme un aveugle parfois satisfait mais le temps est son ennemi, car sa satisfaction n'est pas celle du monde visible : « *Je m'arrête ici de décrire la journée d'hier. Je dis « hier », parce qu'il est minuit passé. Ça fait cinq heures que j'écris, j'ai peine à le croire, le temps extérieur semble s'écouler beaucoup plus vite que mon temps intérieur. Cette semaine nous avons signé, mardi, le compromis de vente pour la maison de Montfort. C'était le 18 septembre. Il s'en est passé des choses durant ces dix-huit derniers jours. Des petits détails, je me dis. Une fois Pierrot m'a téléphoné. Le rusé m'a demandé comme pour lui-même si j'avais du travail, j'ai répondu présent et il m'a fourgué un nouveau cousin à lui sur les bras, puisque lui est dans son garage. Garçon sympathique et gouailleur, ce Maxime, avec de bonnes et réelles perspectives, et que j'ai fait travailler une demi-journée avec moi. D'ailleurs j'envisage de le prendre pour un chantier en province après celui que je vais faire avec Quentin, s'il*

est encore libre à ce moment. Je lui ai expliqué que je dois faire une rotation entre eux pour ne délaissier personne. Une rotation des propositions, bien entendu. Il faudra faire signe à Jérémy aussi. Vivement, pour moi, que je puisse sécuriser ces prises de personnels qui sont pourtant de la compagnie essentielle avant d'être service rendu professionnellement. J'espère qu'on me fera justice de ma bonne volonté et des lenteurs administratives pour ce nouveau et salutaire outil contractuel qu'est le Titre Emploi Entreprise. Et par-dessus tout, je souhaite pour ces jeunes qu'ils gagnent décemment leur vie et trouvent un métier valable. Je serai là pour les aider s'ils le veulent, dans la mesure de mes moyens qui sont quand même limités, et je comprends et j'accepte la démarche de Pierrot. Ma femme n'a pas eu un jugement aussi tendre à son égard, elle était près de moi quand il a téléphoné. Ce qui la gênait c'était que j'honore ma parole en faisant travailler Maxime, alors que je lui disais n'en avoir pas vraiment besoin. C'est-à-dire qu'elle perdait 50 euros d'argent personnel dans l'affaire, et les Russes ne rigolent pas avec l'argent quand ils commencent à en avoir. En réalité j'en ai eu bien besoin de Maxime, il a été bien utile ! Ces jeunes qui ont la vie devant eux... Que serai-je quand ils auront 38 ans comme moi ? Dans environ une vingtaine d'années pour eux, que seront-ils ? Mes enfants, les miens, mettent les billes vertes et bleues de leurs yeux dans mon regard. Ils jouent dans mes bras. Ils me liront peut-être dans cette vingtaine d'années et ils connaîtront mieux leur père. Sachez, mes enfants, que vous avez grandi dans un joli coin. Vous n'êtes pas dans une banlieue de béton, et vous n'avez pas grandi au milieu d'une population traversée de conflits ethniques, ce qui risque d'être le cas à votre époque. Ce n'est pas encore l'âge glaciaire qui commence. Mais tout va si vite, le temps résout tout, et le sens qu'il faut suivre sans a priori vous donnera la force de vivre. De vos grands-parents je ne parle pas beaucoup. Mon père et ma mère sont là, présents, plaisantant, vivants, et ils vous prennent pour « le sourire de la maison ». Pour le reste vos souvenirs dateront de plus tard, vous êtes encore petits. La même chose pour vos grands-parents d'Ukraine. Quant à moi je me suis trouvé forcé douloureusement à m'exposer à votre vue parce que je salue le moi-même qui me lira, et je vous élève, vous. Faites confiance au sens et à votre bon sens si le monde vous est contraire. Je vous souhaite réceptif aux idées, qui sont des choses, mais sans être leur esclave. Ces jeunes ils ont leur vie devant eux. Le plus précaire est évidemment Quentin, et je l'ai souligné à Maxime, qui m'a approuvé, bien qu'il ait protesté qu'il a ses impôts à payer et que Quentin s'est acheté une nouvelle voiture... Quentin, je vais le revoir mardi. Ce sera mon prochain chapitre ».

Mardi 25 septembre. Gui est dans le camion avec Quentin, ils roulent en direction de Beaune. Il a réservé une chambre dans un hôtel-restaurant de la ville, qu'il a trouvé sur internet. Il s'agit du « *Café de l'Abattoir* ». Gui voulait un petit hôtel de région, quelque chose de typique et de pas cher. À 26 euros la chambre, c'était le moins cher de ceux qu'il avait appelés. Il a dit à Quentin en conduisant où il allait, et ils ont ri sur l'appellation de l'hôtel. Plus tard, le portable de Quentin sonne. Après la conversation, Gui l'interroge.

- C'était ta... copine ?
- Oui, c'est Melissa... elle passe le permis bateau.
- Le permis bateau ?
- Oui, ils l'ont tous dans la famille...

La route se poursuit. La route psychologique faite de choses qui ressemblent à de la patience aussi. Un peu avant Auxerre, Gui entreprend de doubler une voiture qui avance lentement, avant la fin d'une zone de dépassement. Au moment où il déboite pour doubler, il voit une voiture dans le rétroviseur qui arrive derrière lui à toute allure. Il pense qu'elle va ralentir, il est déjà lui-même parallèle à la voiture qu'il double, et la zone de dépassement s'achève. Les flèches de rabattement arrivent rapidement. Pourtant la voiture de derrière le double et le serre de près, elle ne passe pas la ligne blanche et le camion se trouve coincés entre les deux véhicules sur une seule voie, Gui est effrayé de toucher une voiture.

- Ooooh ! Oh, quel con ! mais quel con !
- L'est malade ! dit Quentin.

Gui est derrière la voiture qui l'a doublé, elle-même est derrière un camion. C'est une voiture grise, il y a une petite fille à l'arrière, et sur la vitre arrière un triangle de signalisation pour enfants à bord. « *Complètement malade. En plus avec un enfant derrière* » dit Quentin. Gui fait des appels de phares, beaucoup d'appels de phares pour protester. Ses pensées lui dictent de protester, elles évaluent aussi la situation, il calcule même peu glorieusement qu'il n'est pas tout seul, qu'il est avec Quentin, et que ce peut être utile si la situation dégénère. Il ne sait pas à qui il a à faire. La voiture s'échappe de devant lui en doublant l'autre camion sur une nouvelle voie de dépassement. Gui qui a copieusement protesté reste derrière le camion.

- Et en plus il t'a fait un *ouat* ! dit Quentin.
- Comment, il m'a fait un doigt ?

« *Tiens, voilà ton doigt enfoiré* », dit Gui qui ne s'en est pas aperçu, en ouvrant sa fenêtre et en rendant l'insulte au conducteur de la voiture qui est maintenant à une cinquantaine de mètres.

- Il est dans son tort et il fait un doigt, dit Quentin.

- Un vrai con. Il a failli causer un accident !

La route se poursuit. À nouveau Gui se trouve derrière la voiture. Il klaxonne alors énergiquement en tapotant son index sur sa tête pour que l'autre comprenne qu'il s'est comporté de façon irresponsable et qu'il s'en souviendra, tout en disant « *pauvre con !* », mais c'est aussi pour se venger de son insulte. Il n'est pas étonnant qu'une insulte se produise si elle est crainte. Qu'est-ce qu'un acte réussi d'ailleurs ? Quel est son rapport avec le langage ? Quentin semble intimidé par ces impressions qu'il reçoit, ce sont des pesanteurs qu'il connaît bien. Puis Gui dit « *bon, il faut que je me calme* ». Il se dit qu'il « *ne veut pas montrer un mauvais exemple à Quentin* ». Il se dit que s'il en avait l'occasion, il devrait dire à cet homme « *qu'il a failli causer un accident* ». C'est ce qu'il devrait faire « *contre la peur et la lâcheté, pour que ce type n'en cause pas à l'avenir* ». Dix minutes plus tard, ils entrent dans un village. Un peu avant un feu tricolore, la route se sépare en deux, sur la droite les véhicules iront tout droit, sur la gauche ils tourneront à gauche. La voiture grise se trouve soudain devant eux, elle déboîte avec nervosité sur la file de gauche.

- Eh, mais c'est l'connard de tout à l'heure ! dit Gui.

- Ouais, c'est lui, répond Quentin qui se tient courbé, les bras sur ses genoux.

- Attends, je vais lui dire un p'tit mot, dit Gui en déboîtant de sa file et en se plaçant derrière la voiture, parmi les autres véhicules à l'arrêt.

Gui enlève ses lunettes de soleil et sort de son camion. Il s'approche de la portière du conducteur et ne peut voir qu'un profil de visage et une branche de lunette dorée, car le véhicule démarre rapidement, cependant que Gui l'appelle en faisant signe de sa main « *Monsieur ! Monsieur !* ». La voiture a tourné sur la gauche. Gui revient au camion. Il a ce sentiment d'avoir agi, ce sentiment que tous les hommes recherchent, qui est leur problème fondamental et qui ne tient que l'espace rétréci d'une vanité dans l'univers du langage qui le repose en permanence. Dehors le monde est lumineux et spacieux, ses points de vues sont omniprésents et multidirectionnels, ils appellent au délice. Les actes sont des esprits qui regardent, aucun langage de source corporelle ne peut être vécu à leurs places. Il y a une identité profonde entre l'accomplissement d'un acte et la capacité de l'oublier pour l'esprit psychologiquement obsédé de réussite, de découverte de soi, d'accomplissement personnel. C'est cet esprit qui cherche à se connaître par le langage, dans l'urgence, dans la peur, avec ce désir du repos satisfait en lieu et place de la réalité qui donne le mal psychologique et mortel à l'innocence. Si ce que nous sommes de réel se

pense entièrement localisable dans l'espace et dans le temps, la réussite des actes est impossible pour nos corps. Il n'y a alors que des corps souffrant de penser dans des mondes invisibles et imprévisibles.

- Je voulais lui parler.

- En tout cas il a filé comme un lapin ! dit Quentin.

- Je voulais juste lui dire qu'il a failli causer un accident... il a agi par connerie... et par méchanceté aussi... c'est triste !

- Eh ouais, c'est triste.

Gui éprouve maintenant un sentiment de « *sollicitude pour cet homme insensé* », il construit en mots des visions qui veulent être vraies et qui commencent dans son esprit. Ce n'est pas suffisant pour qu'elles deviennent aussi épaisses que des actes, mais c'est nécessaire puisque c'est un fait. Gui met en forme, en mots, « *le négatif et la lourdeur sur l'homme et sur l'enfant qu'il a remarqué dans la voiture* ». Il voudrait maintenant les aider, puisque sa vision en apparaissant lui a aussi donné le pouvoir d'agir sur une forme du réel, mais dans la réalité non psychologique les chemins ont bifurqué. La réalité totale n'est pas malléable identiquement en chaque perspective d'elle-même. Bientôt les émotions de cet incident s'estompent chez Gui comme chez Quentin. La route se poursuit. 150 km avant Beaune, Il passe le volant à Quentin. Il voudrait prendre des nouvelles de Pierrot et de son père. Il voudrait demander des nouvelles de ce qui se passe au hameau de La Musse, près de Boutigny, mais il pense que ce sera mieux d'en parler ce soir, pendant le dîner. Peut-être qu'il n'a pas confiance en lui à cet instant, ou alors il espère de l'effort de contenir ses pensées une chance de parler mieux plus tard. Ce n'est pas comme appeler un client. Il s'agit ici d'une chose inévitable et intimidante. Sous l'apparence d'un cœur s'exposant à une sorte d'amour c'est Gui qui exige de découvrir son image dans le miroir, et cette image n'est pas forcément comme il l'imagine. En observant des voitures qui ne savent pas s'engager dans les voies d'accélération, Gui dit « *les gens conduisent vraiment mal dans la région* » et Quentin est d'accord, il semble plus convaincu de cette remarque que Gui lui-même. Entre-temps, la sœur de Gui l'appelle, celle qui passe son existence dans l'étrangeté d'un corps et d'un esprit bloqués sans évolution apparente.

- Gui... c'est ta sœur ! dit sa sœur au téléphone.

- Oui ma grande.

- ...

- Tu sais, je suis dans le camion... je vais à un chantier là, à Beaune...

- À Beaune ! Oooh... est-ce que maman t'a dit la bonne nouvelle ?

- Non ? Quelle bonne nouvelle ?

- Ah...eh bien, c'est une bonne nouvelle...
 - Ah... et quoi ? Tu sais je suis parti le matin.
 - ... Eh bien, le directeur du CAT a dit que... que j'avais une possibilité de rentrer... avant novembre !

- Oh, c'est bien !
 - Ah, Ah, Ah... eh oui... c'est bien... ben oui, c'est bien...
 - Mais, Florence, ce n'est qu'une possibilité... ce n'est pas sûr... mais c'est quand même bien. Tu verras que tu iras dans ce CAT !

Et puis ensuite, Gui appelle un vieil ami à lui, Jérôme. Il veut lui parler de la maison qu'ils achètent et prendre des nouvelles aussi. Il a laissé un message à Jérôme il y a quelques jours et celui-ci n'a pas rappelé. Ils essayent de discuter, mais Jérôme entend mal.

- Il y a vraiment trop de bruit. J'en... tends. J'entends rien ! Gui, j'entends vraiment rien...

- Pas de problème, je te rappelle ce soir, Jérôme.
 - D'accord... là j'entends vraiment rien... à ce soir... à ce soir Gui !

Et Gui raccroche. Bientôt on aperçoit la pleine lune derrière la crête des collines. D'abord pâle dans le bleu du ciel, elle gagne en luminosité avec la nuit qui tombe sur ce paysage d'herbage, de vallées, de vaches et de bœuf dans les prés d'herbes vertes. À la nuit tombée, vers 20 h, ils arrivent au « *Café de l'Abattoir* », à Beaune. Ils montent à l'étage déposer leurs affaires et redescendent ensuite dans la salle commune pour dîner. Le patron est jeune, il doit avoir l'âge de Gui à peu près. Il n'y a pas de menus à choisir, les clients mangent ce que le patron amène. « *C'est très bien* » pense Gui, devant une grande terrine de pâté maison qui vient d'être posé sur sa table. « *On a bien fait de venir ici, et pas dans un Formule 1 ou un Première Classe* », dit-il à Quentin assez fort pour que le patron l'entende. Ils dînent. Quentin n'a pas aussi bon appétit que Gui, il doit faire attention à son diabète et s'il mange trop il a mal au ventre, d'autre part il fume et la cigarette est un coupe-faim. Près d'eux, il y a deux individus à une table qui dînent aussi et discutent. L'un est en salopette de chantier, l'autre est plus vieux, avec un tee-shirt gris. Ils sont venus avec un camion qui est garé sur le parking devant celui de Gui. Ils installent des équipements de sécurité. Gui entre dans la conversation qu'ils entretiennent avec le patron, puis il se souvient qu'il veut prendre des nouvelles de Boutigny, puisque ça concerne Pierrot, alors il se met à parler de ça avec Quentin.

- Et comment ça va, à Boutigny ?
 - Bien !
 - Le père de Pierrot, il s'est fait à nouveau opérer ?
 - Oui, ils lui ont mis quelque chose dans le ventre.

- Il avait un cancer, c'est guéri.

- Oui !

- Super !

« Je dis super, c'est mon sens qui parle, mais en parallèle des pensées se forment et je les entends décliner des choses, purs produits déductifs d'un système nerveux mécanique : « le père de Pierrot est guéri, je ne sers à rien pour Pierrot désormais » et encore « il vivra parce que je le veux, parce que je l'ai voulu ». Ce n'est pas moi, c'est de la pensée automatique dans mon être biologique. Ce sont des fabulations, des choses fausses. Moi je suis dans le sens, à la surface de ma peau, entrant à moitié dans un tout intelligent hors de moi et entre les choses, et je dis « super » avec mon sens qui participe à la génération des coïncidences dans le Sens, dans la mesure de ce que peut être le sens d'un homme ! »

- Et Pierrot, ça va ? Ça va son boulot ?

- Il a changé de garage, il est au garage Citroën.

- Je sais... comment il fait pour y aller ?

- En bécane. Ou alors il prend le train à Houdan et il arrive direct.

- Ah, c'est mieux comme ça. Parce que bonjour en moto. Il peut pas prendre la nationale.

- Clair, il prend les petites routes... mais il y va en train, c'est mieux.

Ensuite Gui demande au patron derrière son comptoir de bar s'il n'est pas loin de Saulieu, et l'autre répond que non, et la conversation part sur le suicide de Bernard Loiseau, qui était un grand chef cuisinier. Ainsi les gens ne peuvent pas s'empêcher de donner leurs opinions sur ce qu'ils examinent. Et malheureusement ils croient ce qu'ils entendent.

- C'est parce qu'il a surpris sa femme qui couchait avec un autre, dit l'homme à la salopette.

- Ah Bon ? Non, c'est pour toucher la prime d'assurance, il était endetté, dit Gui.

- ...

- ... C'est pas comme les médicaments... dit l'homme à la cinquantaine

- ... Non, c'est parce qu'il a surpris sa femme avec le maître d'hôtel dit l'homme à la salopette.

- En tout cas, le suicide c'est nul, c'est lâche, dit le patron.

- C'est courageux s'il a fait ça pour payer ses dettes, pour laisser quelque chose à ceux qu'il aimait, dit Gui.

- En tout cas, il en faut du courage quand tu te mets le canon dans la bouche, dit l'homme plus vieux.

- Faites pas ça, ça fait des saletés, dit Gui.

- C'est mecs-là ont un empire sur le dos, il suffit d'un grain de sable dans les rouages, il a pété un câble avec sa nana... dit l'homme au tee-shirt.

- S'ils ont fait un empire, ils doivent supporter des choses comme ça, dit Gui.

- Non, ce sont des gens simples, qui accèdent à un niveau supérieur, ils sont pas préparés pour ça. Il faut voir ce que c'était le resto à Saulieu.

- Et ça marche, maintenant, le restaurant ? demande Gui au patron.

- Oui, ça marche.

- En tout cas, moi je dis qu'il s'est suicidé parce que sa femme l'a trompé ! dit l'homme à la salopette

- Moi, j'ai vu un documentaire qui disait que la prime d'assurance avait couvert les dettes, dit Gui.

- En tout cas, si ma femme me trompe, moi je la bute ! dit l'homme au tee-shirt.

- Ah bon ? vous la butez ? dit Gui.

- Parfaitement, je la bute, et le mec avec.

- Vous la butez ! Et vous, est-ce que vous avez le courage de vous tuer ? Le canon dans la bouche, hein ?

- ... Je la bute, y a des choses qui ne se font pas.

- ... Le monsieur, il a un peu bu, dit Gui à Quentin.

Gui sourit et abandonne la conversation. Un esprit est en prise directe avec lui-même en la personne des autres. Les sourires ne sont que de façade, ils ne masquent pas toujours bien les réflexes de peur ou de fuite devant la réalité. Mais de quelque côté que l'esprit humain se retourne, le mur est là. Le mur de l'envie de chuter pour le posséder, le mur sur lequel la tête cogne, le mur de l'acte à accomplir.

- T'es au courant de ce qui s'est passé à La Musse ? dit Quentin.

- Non ?

- Y a une copine à Pierrot et Melissa qui s'est fait tuer, tu sais pas ?

- Quoi ?

- ... Carrément, elle s'est fait tuer.

- Comment ?

- Par un mec, un Turc. Le mec l'a tuée, deux balles. Une dans la poitrine, elle bougeait encore, l'autre dans la tête, et après le mec il s'est tiré une balle dans la tête.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? C'était quand ?

- Il y a deux semaines. Pierrot est en dépression, il a pleuré. Il va pas à son travail, il est arrêté...

- Pourquoi il va plus à son travail ? Je comprends pas ?

- C'était une copine à Pierrot et Mélissa.

- ... Il la connaissait ?
- Oui...
- ... Mais qu'est-ce qui s'est passé ?
- La fille traînait avec des mecs de Dreux, des Marocains, elle a rencontré un Turc, mais ça faisait un an qu'elle l'avait quitté, et l'autre il était dans son film, il l'appelait, et il est venu. Il l'attendait, il lui a tiré deux balles.
- Mais pourquoi elle traînait avec ces mecs-là ! Faut pas aller avec ces mecs-là !
- Ouais, j'suis d'accord, c'est des malades... y sont graves, à fond dans leur religion... la réputation et tout...
- ... Tiens, raconte ça au monsieur. Vous entendez, Monsieur ? dit Gui à l'homme au tee-shirt.
- Quoi ? dit l'homme.
- Vas-y Quentin ! et Quentin tourne la tête timidement pour raconter.
- ... Eh ben, c'est un Turc, il était avec une fille de mon village, mais ça faisait un an qu'ils se voyaient plus, elle voulait plus... mais lui il le supportait pas... il est venu dans son village et il l'a tuée...
- Alors ça je suis pas d'accord ! dit l'homme.
- Vous êtes pas d'accord ? dit Gui.
- Non, c'est n'importe quoi, dit l'homme au tee-shirt .
- Mais vous, vous dites que vous faites pareil !
- ... Attends, c'est ta femme, et elle est chez toi, dit le patron. « *Tu rentres chez toi et tu vois ta femme qui se fait limer par ton pote... qu'est-ce que tu ferais, toi ?* ».
- ... D'abord, ça peut pas arriver... j'essaierai de comprendre, et puis je regarderai d'abord la gueule du mec... mais je le buterai pas pour ça... si je me mettais à tuer du monde, j'entrerai dans un cycle sans fin et je finirai par me buter moi-même, ça n'a pas de sens. Et vous monsieur, vous parlez de quelque chose que vous n'avez jamais fait ?
- Non, dit l'homme au tee-shirt .
- Tant mieux, parce qu'après, vous vous buterez.
- Absolument pas. Moi, c'est clair et net. Écoute, chez moi, c'est plein d'armes au mur, alors c'est facile. Si je rentre chez moi et que je trouve ma femme au pieu avec un autre je la bute, et le mec avec. Y a des choses qui se font pas.
- Tu te rends compte, dans ta propre maison ! dit le patron.
- Ça fait cher payer l'erreur d'adresse, dit Gui. « *Vous avez toujours été fidèle ?* ».
- Oui.
- Et elle ?

- Oui.
 - Et vous avez des enfants ?
 - Oui.
 - Et comment sont-ils ?
 - Très bien, et ça marche droit. Mes gendres, je peux te dire qu'ils ont pas intérêt à faire n'importe quoi.
 - Et si un de vos gendres trompe vos filles ?
 - Je le bute.
 - Et si vos filles trompent leurs maris.
 - Je les corrige !
 - Ah bon, vous les butez pas.
- Le patron apporte les fromages. Le repas se poursuit. « ... *Moi je suis d'une pièce* » dit encore l'homme au tee-shirt. « *Un mec qui m'emmerde, je lui fous la bouteille de rouge dans la figure, c'est déjà arrivé !* ».
- Et qu'est-ce qu'il faisait pour vous emmerder ? demande Gui.
 - Il me jetait des bouts de pain...
 - Il vous jetait des bouts de pain ?
 - Oui. Je lui ai mis la bouteille dans la figure.
 - Moi, personne ne me jetterait des bouts de pain, dit Gui à Quentin, discrètement.
 - Attends, y a des mecs qui font des trucs bizarres, répond Quentin.
 - ... Comment elle s'appelait, cette fille qui s'est fait tuer ?
 - Bérénice.
 - Elle avait quel âge ?
 - 19 ans...
 - Et ça s'est passé loin de chez Pierrot ?
 - Attends, La Musse c'est tout petit. C'est quatre rues.
 - Ils étaient là ?
 - ... Je sais pas... mais des voisins ont tout vu.
 - Et Pierrot, il est en dépression ?
 - Oui. Il va pas au travail. Il est nerveux, ça va pas avec ses parents...

Le repas se finit, et Gui pense qu'il devra téléphoner à Pierrot. Il devra trouver les mots qui réconfortent, des mots de vérité. Il doit lui être utile, il doit faire ce qu'il peut. Tous sortent du restaurant, en même temps que le patron ferme son établissement. Il monte dans sa camionnette, « *vous allez peut-être devoir pousser* », il n'est pas sûr de réussir à la démarrer. Quentin, l'homme au tee-shirt et Gui le regarde pourtant démarrer et s'en aller, en plaisantant, et Gui demande si on risque de se faire voler ici, parce qu'il a peur pour son camion et ses outils. L'homme répond qu'on ne risque rien par ici, c'est un habitué de l'endroit, cet endroit est sur sa liste des bonnes

adresses qu'il se réserve lors de ses déplacements. Ensuite, ils entrent dans l'hôtel par la porte de derrière. Quentin reste dehors un instant. L'homme au tee-shirt est devant Gui qui lui demande, au pied de l'escalier, s'il était sérieux tout à l'heure en parlant. Il répond que oui, et ils échangent quelques mots en montant l'escalier. Leurs chambres sont au bout d'un long couloir, l'une en face de l'autre. Quentin les a rejoints, l'homme continue de parler.

- Nous, on a un nom à respecter, des valeurs à transmettre... regarde aujourd'hui, les jeunes, ils ont plus de valeurs, ils se droguent, ils font n'importe quoi.

- Ouais... faut s'en occuper, dit Quentin.

- ... Moi, je te jure. J'ai un gendre c'est une baraque. S'il déconne je lui mets une claque, alors que s'il veut il me balance contre le mur d'un tour de main...

L'homme au tee-shirt rit, Quentin écoute et semble approuver tout. Gui est contre la porte. Après quelques instants il dit « *bon, on va y aller* », et Quentin et lui entrent dans la chambre, l'homme entre dans la sienne. Une fois la porte refermée, Gui dit : « *il parle de choses qu'il n'a jamais fait* ». Puis Gui reprend tout de suite la conversation sur ce qui s'est passé à La Musse.

- Mais pourquoi ce mec a fait ça ...

- ... C'était un Turc... il était pas avec elle, c'est ça que je comprends pas.

- C'est le même mec qu'à côté, mais en dix fois plus strict.

Ils sont dans la chambre, Quentin allume la télé et dit que tout à l'heure il va sortir pour fumer une clope et appeler Mélissa. Gui se met en pyjama « *ça m'ennuie pour Pierrot, sa dépression* ».

- Sûr, c'est un nerveux.

- Il est sensible.

- Je vais l'appeler, dit Gui en regardant le sol. Puis il s'assied sur le lit.

- Vas-y... il doit pas être couché à c't'heure là...

- T'as son numéro ? demande-t-il à Quentin, qui s'est assis devant lui, et Gui compose le numéro.

- ... Baisse le son de la télé.

- ... Peut-être qu'il traîne ses fesses, dit Quentin.

- Quoi ?

- Peut-être qu'il se promène...

- Allo ?

- Allo, Pierrot ?

- Oui.

- C'est Gui...

- Oui.
- Je suis avec Quentin, qui est devant moi et qui rigole.
- ... Oui... Mm...
- Il m'a parlé de l'histoire de Bérénice, il m'a dit que tu étais en dépression, en arrêt de travail.
- ... Oui...
- ... C'est une confrontation avec la mort...
- Mm...
- ... Courage...ben.... bonsoir.
- ... D'accord, bonsoir.

Gui se lève. Il dit « *j'espère que j'ai bien fait* ». Quentin répond « *oui !... il m'en parlera demain...* ». Il soupire, Quentin s'est levé, et il dit en regardant vers le bas et en jetant son portable sur la chaise « *je l'aime ce gosse* », et Quentin sourit et son visage semble s'éclairer de joie paisible. Puis Gui ouvre sa sacoche et sort son agenda, pour trouver dedans de la place pour écrire, mais il ne trouve pas de stylo ni dans sa sacoche ni dans sa veste.

- T'as un stylo ? demande-t-il à Quentin.
- Attends... oui !
- ... C'est normal que tu aies un stylo.

Gui note dans les pages de fin de l'agenda, à toute vitesse, les phrases que vous lisez, pour ne pas les perdre de sa mémoire et pour les respecter le plus fidèlement possible. Quentin ne dit rien, il s'est allongé aussi, il regarde la télé. Il y a un film qui montre un homme demandant à un autre de s'imaginer ce qu'il va faire pendant un braquage, il lui évoque la scène en lui demandant s'il sera capable de tuer.

- On en parle et c'est pile-poil ! s'exclame Quentin.
- C'est normal, parce qu'il y a un sens dans la vie, et ce sens-là il est pas dans les êtres, il est entre les êtres.

Quel sens ? Gui continue de noter sa conversation avec Pierrot en écrivant devant Quentin. Se dévoiler ainsi est peut-être le vrai sens dont il parle. Quentin n'est pas surpris. Gui a bien laissé vaguement entendre une fois à Jérémie qu'il écrivait quelque chose, et les jeunes doivent parler entre eux. Ou alors c'est Quentin qui n'est pas d'un naturel à s'étonner et à questionner. Gui se souvient ensuite qu'il a promis d'appeler Jérôme. Il hésite, s'interrompt et lui téléphone.

- Salut YomGui !
- Salut Jérôme !
- Qu'est-ce que tu fais ?
- Je reviens des enfers... je suis à Beaune... pour un chantier.
- À Beaune ? Je connais, c'est là où habitent les parents de Josette.

- ... À Beaune, Jérôme. Près de Dijon.
 - ... Ben oui, Beaune... oh ! Gui !... Je sais où c'est !
 - D'accord Jérôme, bien sûr tu connais...
 - ... Les maisons avec des toits de tuiles de toutes les couleurs...
 - Moi je suis dans une chambre, à l'hôtel... avec un gars qui m'aide sur le chantier.

- Quoi, t'es dans une chambre avec un homme !
 - Mais lits séparés !... Quand y a trop de poils c'est lits séparés !
 - Oooh non... Gui...
 - ... Et toi, qu'est-ce que tu fais ?
 - Je suis avec des créatures de rêves autour de moi...

Et Gui entend les voix rigolardes d'une femme, se détachant d'une conversation derrière Jérôme. « *Je suis avec des créatures de rêve, je peux pas rester... mais je t'appelle demain... Yomgui...* » Gui dit d'accord et raccroche, comme toujours au moment où Jérôme ajoute un dernier mot, qui se retrouve coupé. Il sait aussi que Jérôme ne rappellera pas, car il va oublier.

- Il est avec des créatures de rêves ? dit Quentin.
 - Mais non c'est des conneries. Il est chez des gens c'est tout... elle était proche de Pierrot et Mélissa, je veux savoir s'ils se connaissaient vraiment ?
 - Ils jouaient ensembles petits... mais après elle trainait sur Dreux pendant deux ou trois ans et elle est revenue. Melissa la voyait. Tu sais, La Musse, c'est tout petit, c'est quatre rues en carré.
 - Comment ça s'est passé ?
 - C'est une copine à Bérénice qui l'a appelé et qui lui a dit de sortir de la maison pour aller voir le Turc, dehors, à l'arrêt du car. Mais cette copine, c'est une amie du Turc aussi, elle est Turque aussi. C'est un coup monté !
 - Mais cette fille qui a appelé ne savait surement pas ce qui allait se passer.
 - Pourquoi ?
 - Tu le lui dirais toi ? C'est plus facile de rien dire. Il a dû lui dire « *appelle-la* » pour qu'elle sorte, qu'il voulait lui parler. Sinon, elle l'aurait pas fait.
 - Oui... elle a pas vu la chose venir. Deux balles... une dans la poitrine, elle bougeait encore, et l'autre dans la tête... et attend, le mec était pas tout seul. Il a appelé quelqu'un sur son portable pour dire « qu'il l'avait fait », et après il s'est tiré une balle dans la tête. Le mec avec qui il était venu l'a amené à l'hôpital de Dreux, il l'a laissé... mais il est mort... les keufs l'ont chopé à Dreux...
 - Quentin, tu ne m'aurais pas parlé de tout ça de toi-même ?

- J'y ai repensé, là, quand le mec d'en bas parlait de ça... je t'en aurai parlé plus tard... il y avait du monde à l'enterrement... 400 personnes... c'est passé dans le journal, les nouvelles du 28... c'est à trente kilomètres de chez toi...

- J'en ai pas entendu parler. C'est pas notre coin.

- ... Ce qui me choque, c'est que ça arrive à La Musse... dans le trou du cul du monde... tout le monde s'est recueilli à l'enterrement, Pierrot pleurait... près de l'arbre où elle a été tuée il y avait encore du sang... tant mieux, il est mort, c'est un malade de moins.

- ... Mais pourquoi... et les parents ?

- Les parents s'en sont pas occupés. Ils savaient même pas. Pendant deux ou trois ans elle traînait sur Dreux. Elle s'habillait pouffiasse... c'est pas la première fois qu'ils se voyaient à La Musse. Et là, l'autre... elle s'est fait tourner à Dreux. Peut-être que le Turc a pété un câble pour ça... et il l'a tuée alors qu'elle était enceinte ! Ses propres parents savaient même pas qu'elle était enceinte... le mec a tué deux personnes en fait...

- Enceinte...

- Les keufs vont le savoir de qui. Ça se trouve, le gosse était du Turc...

- Ils vont pas chercher ça... à quoi ça sert...

- Pour savoir...

- Il faudrait faire des prélèvements d'ADN

- ... Il y a autre chose dans l'histoire... tu sais, les gendarmes ils en parlent pas trop non plus... tout le monde s'est fait pécho par les gendarmes...

Ensuite, ils regardent la fin du film. L'homme est traqué, sur un toit, et il est entouré de tireurs d'élite, il n'a plus d'issues. Il hésite, on pense qu'il va sauter dans le vide. Gros plan sur son visage. Il se fait abattre par balle. « *Ah ben non il a pas sauté* » dit Gui, « *c'est les keufs qui l'ont tiré* » dit Quentin. Gui ouvre le livre qu'il a amené. Quentin parle au téléphone avec Mélissa qui l'a appelé, puis il se lève, il dit qu'il va sortir se promener, il éteint la télé. Gui montre son livre et lui dit que c'est l'histoire d'un sous-marinier allemand pendant la Seconde Guerre mondiale, racontée par l'auteur qui a vécu les événements. « *Le Styx* », ça s'appelle. Quentin éteint la télé et ferme la porte, il s'en va discrètement. Gui lit son livre, quelques pages, et le laisse tomber. Il soupire, une larme coule sur sa joue. Peut-être qu'il pense trop, peut-être qu'il se laisse aller au sens, comme il pense, comme il ressent. Il était heureux d'avoir parlé à Pierrot, d'avoir dit devant Quentin qu'il l'aimait... il « *croit sentir le Sens se révéler* », et son langage passe par l'irrationalité des croyances apprises comme on met un « x » dans une équation, pour signifier l'inconnu à découvrir. Mais il s'y perd, car un cerveau qui pense ne peut pas se comprendre tout seul avec ce qu'il est. Il

hésite d'ailleurs, de façon drôle, à mettre ou pas une majuscule au « s » du mot « sens ». Écoutons-le encore répéter des paroles ressemblant à celles de la religion de son enfance, paroles qu'il ne pouvait que croire et avec lequel il doit composer maintenant, pour les déformer : *« Je crois qu'ils deviennent ce qu'est mon amour, si sa racine est dans le corps physique, il s'élançe ailleurs dans le sens... Quentin aussi est dans son sens maintenant. Si Quentin vient... est-ce que je pourrai faire venir aussi le Turc... les Turcs... l'islam... les religions... les races... mon sens... pour protéger Pierrot, Max, et moi-même... et rejoindre le Sens. »*. Au-dehors, le monde est déjà lumineux et coloré, même la nuit. Lisse, profond et varié, appelant à l'attention et à la gentillesse, et le vivre ainsi sans incontournables obstacles psychologiques dans la partie de lui-même qui se pense est un acte réussi que la parole n'a pu ni envisager ni produire. La parole est notre ombre, nos comportements sont nos soleils et ne peuvent pas être n'importe comment. Après cette nuit ce fut mercredi matin, et le chantier fut entrepris et accompli sur ce cinéma, les caissons lumineux furent installés. Mais il n'y a pas d'équivalence entre ces actes inconscients qui s'accomplissent pour eux-mêmes et malgré tout, et ces actes qui s'accomplissent par la présence d'un monde psychologique lumineux. Ce fut un chantier facile pour Gui, commencé à 9 h et fini à midi. En début d'après-midi, Quentin et lui repartent par les petites routes, pour éviter les péages puisqu'ils ont du temps devant eux. Gui conduit.

- Et au fait, ton frère qui a mis le feu au garage, où il en est ?
- Rémy ? Il attend son jugement.
- Ah, il a pas encore eu lieu...
- Non... attends, tu sais que le garage de Thoiry a encore brûlé !
- ... Ah oui, c'est vrai il a encore brûlé, je me souviens...
- C'est mon grand frère qui l'a brûlé, cette fois, Cédric !
- Quoi ! comment tu dis qu'il s'appelle ?
- Cédric... pourquoi ?
- Non... pour rien...

Gui a tourné la tête, il est étonné un instant. *« Cédric ! Il a dit Cédric ! J'ai appelé Quentin « Cédric » jusqu'à maintenant, dans mon livre, pour cacher les vrais prénoms et voilà que Cédric existe réellement et c'est le frère de Quentin ! Est-ce qu'on passe en ce moment sur les grandes ondes cosmiques pour faire rigoler les galaxies ? C'est comme avoir choisi « l'Hôtel des Abattoirs » avant que la réalité que vous venez de lire ne se manifeste. Une réalité pleine d'abattoirs et d'abattus, non ? J'ai senti le sens se manifester »*. Gui est prêt à tout pour donner de la réalité à ses pensées, à lui-même. Plus tard, presque trop tard peut-être, il découvrira le sport, avec

l'aide des autres, comme une solution dans son existence. Il utilisera dans la mouvance des ombres cette canalisation du besoin d'agir comme une sorte d'instrument de mesure. Cela le mènera à une réalité dont il ne peut pas parler, un monde encore bien loin de ce qu'il est en cet été de l'année 2007. Alors que lui-même devra rester psychologiquement le même, il ne sera plus seul et ce sera différent. Pour l'instant, Gui fixé dans son camion comme dans son corps et son monde regarde sa route croisant d'autres routes, ces véhicules et ces murs et ses arbres défilant sur un fond de ciel statique. Après avoir éludé la question de Quentin, il relance la conversation. Comment pourrait-il dire ce qu'il vient de ressentir ? Et surtout à Quentin ? Il questionne et écoute les réponses sans y prêter beaucoup d'attention puisqu'il est sous le charme de sa vision, qui se prolonge en ondes agréables et que tout son être en reste rêveur.

- Et quel âge il a ton grand frère ?

- 24 ans. Mais maintenant il est à Bois-d'Arcy... la prison, et après l'amende quand il va sortir.

- Et pourquoi il a fait ça ?

- C'est Éric, le patron du garage, qui lui devait des sous.

- Ça fait cher payé, la prison et l'amende pour un garage déjà brûlé... d'autant que les assurances ont payé... mais tu diras pas ça à ton frère, faut pas qu'il ait des regrets...

Gui se souvient d'une discussion avec Éric, quand celui-ci l'avait ramené à Thoiry en voiture. Il lui avait laissé sa voiture à son garage d'Orgerus pour en faire une révision d'entretien. Ils avaient parlé en route. Éric connaissait ceux qui avaient mis le feu, « *des jeunes de Thoiry... Et la police, qu'est-ce qu'elle fait ?... Elle leur dit que c'est pas bien, faut pas recommencer...* ». Et Gui avait dit qu'il fallait les punir, ces jeunes, Et Éric était calme et disait qu'il les connaissait bien, ces jeunes. Et maintenant Gui sait que cette histoire a beaucoup plus de sens pour ces jeunes qu'elle n'a de sens dans la vie de Éric, mais il ne le dit pas à Quentin.

- ... Mais pourquoi avoir encore mis le feu ? Il était déjà brûlé ce garage !

- Non, y avait une partie qui tenait, là où Éric a fait son bureau.

- ... Et il travaille, ton frère ?

- Ben non, y fait rien... et il l'a fait avec un copain ce con, et ils étaient là, bourrés, à regarder le feu quand les pompiers sont arrivés. Mais les gendarmes ont tilté, eux... quand ils ont su le nom... Ah, mes frères, c'est grave j'te jure.

- Tandis que toi c'est pas pareil. Tu es bien entouré.

- Oui... la belle-famille... c'est sûr que si j'avais pas ça...

- Mais comment vit ton frère ?

- Il habite avec un pote, le mec avec qui il a brûlé le garage.
- Ce mec travaille ?
- Non, ils sont chez les parents.
- Les pauvres parents, ton frère a entraîné leur fils en prison...
- ... Oh, lui, c'est pas un ange. Il a déjà eu des problèmes, il a séquestré un mec, avec un pote à lui, et l'a laissé à poil dans le bois de Boulogne. Sans masquer leur visage ! L'autre a porté plainte et les gendarmes les ont cueillis... ça prouve qu'il y en a qui sont plus cons que d'autres.
- ... Mais qui ils ont séquestré ?
- Un mec de Thoiry, une victime !
- ... Comme ça ? Au hasard ?
- Non, un mec qui trainait avec eux aussi... ce mec une fois a volé une contrebasse dans la salle des fêtes, et ils ont dit que c'était moi. Mais les gendarmes leur ont fait cracher le morceau, en garde à vue...
- Comment ?
- ... Y mettent des claques !
- T'en as eu, toi ?
- Non... mais ils te font parler... j'ai appelé Gui, c'est mon meilleur pote qui s'appelle Gui ... pour témoigner que j'étais pas là ce jour-là.
- Tu t'es vengé ?
- Non...
- T'as raison, ils ont été punis.

Gui est fatigué et un peu ailleurs. Il entend Quentin lui expliquer des faits et lui faire « *découvrir une réalité bien salée* ». Évidemment il se fait intimider par l'inconnu, rien qu'en l'imaginant. Si Gui savait oublier, s'il connaissait toute l'importance créatrice de l'oubli conscient, tout le sel des images distantes qui s'agitaient devant ses yeux fondrait dans un océan d'eau douce, un océan enveloppant. Gui s'écoute lui parler d'une oreille distraite, comme quelqu'un saturé d'émotions, fatigué nerveusement, mais jouissant d'une raison d'être heureux. Voici ce qu'il écrira le soir-même, ou la journée suivante, une fois rentré chez lui :

« J'ai senti le Sens se manifester. Avec un « S » majuscule. Le sens avec un « s » minuscule est la partie de lui-même que le sens ramène à lui à partir de la vie et qui apparait dans la nature en pensées et en actes des créatures. J'ose avancer que c'est partout pareil dans l'univers, alors que la nature à l'inverse évanouit le sens des créatures dans le néant des choses. Arrivé au niveau de la ville d'Auxerre, je passe le volant à Quentin. La ville suivante sur la route nationale 6 est Sens, je vois le panneau. La ville de Sens, ça ne s'invente pas. Je suis dans le fauteuil, côté passager, et mon cerveau s'enfièvre. Il produit des pensées en cascades. Ce sont des enchaînements

mécaniques du corps biologique. Ce sont des choses dangereuses, il faut se méfier, elles trahissent mon sens. Je me souviens que j'ai peur. Le sens ferait des farces, il pourrait être mal intentionné, il pourrait agir sur le réel... non, ces craintes sont des pensées humaines, phénomènes mécaniques de choses se déduisant d'autre chose... voilà ce que mon sens me fait penser et c'est la seule chose que je puisse accepter. Se méfier des fabulations. Est-ce que je fabule ? Les coïncidences sont trop énormes... j'ai senti le Sens... je suis heureux... des coïncidences indépendantes de l'écoulement du temps, et pas d'actions sur la nature. Ces coïncidences sont des choses neutres, des choses signifiantes, significatives...du sens. Mon sens entre dans le sens qui fait être mon sens depuis mon être biologique, et dans ce camion, regardant les gros nuages blancs à l'horizon d'un ciel bleu, je souhaite me souvenir des pensées qui viennent puisque j'aurai à les écrire le soir pour ne pas les oublier de par la nature, et j'ai toute ma vie pour les écrire mieux. Je ne vous verrai pas passer à hauteur de la ville de Sens, j'étais trop hors de moi. Entre Sens et Fontainebleau j'attendais quelque chose. Il y a eu un fort coup de vent et des branches s'envolant sur la route quand nous sommes passés au niveau de la forêt. J'ai dit à Quentin de faire attention au vent et aux branches. Dans le tournoiement des branchages, la pluie et le souffle du vent, je me suis dit que le sens humain est responsable de la création du Sens dans l'univers, ainsi que le sens des autres formes de vie dans l'univers. J'ai pensé aussi que le Sens ne peut pas être n'importe quoi, il ne peut pas être intentionné, ni bon, ni mauvais. Penser cela c'est penser avec les choses, le sens pauvre de la créature s'évanouissant, et risquer de devenir insensé, comme la nature. Le Sens, lui, nous recueille et nous accueille, nous appelle, et pas la nature qui se crée et se détruit et nous crée et nous détruit. Comme les blés croissent et meurent, ainsi font les générations du vivant, et à mon âge c'est ainsi que je vous vois, que je vois les enfants. Une multitude fragile comme des épis de blé dans la nature. Une multitude jeune puis vieille, prise dans la routine de la nature, mais frémissante de temps en temps de leurs sens, et sous le souffle du Sens se touchant parfois les uns avec les autres. À la surface de ma peau je me suis vu en équilibre. Et le Sens, de l'infini jusqu'en moi-même, est donc bien ce qui prépare les coïncidences. Je n'aurai pas cru que cette phrase soit si juste quand je l'ai écrite il y a un mois, j'avais constaté peu de preuves. Cette pensée du passé est maintenant en coïncidence avec les preuves du présent. On peut appeler cela l'inspiration, moi je crois que c'est le Sens de tout l'univers qui fait se rencontrer dans le moment présent les productions de pensées et d'actes des petits sens des êtres vivants, indépendamment du temps, passé ou présent, où ils se sont manifestés. Le Sens nous appelle dans le cosmos. Dans

L'infini cosmique où il est totalement, il appelle toutes vies dans l'univers. Nous ne saurons pas aller le trouver dans l'infini cosmique par notre seule technicité. Nous devons en même temps nous élancer vers le Sens. L'humanité est encore à ras de la terre, l'humanité est à moraliser, est-il temps pour elle de transcender le verbe ? ».

Nous sommes le 12 octobre 2007, un vendredi. Gui, dans un moment de sa vie où son cerveau mécanique illusionnait des recoins de son esprit séparés d'un reste inobservable, simplement pour vivre une journée, a laissé un message à Quentin quelques jours avant pour un chantier en Normandie, à Barneville-Carteret. Il lui a déjà parlé de ce chantier une dizaine de jours avant, mais Quentin avait dit qu'il aurait peut-être du travail en intérim à cette période. Maintenant, Gui doit savoir, la date du départ approche, c'est lundi, mais il n'a toujours pas eu de réponse à sa relance. Plutôt que d'appeler à nouveau Quentin, il décide d'appeler Pierrot. D'ailleurs il veut prendre des nouvelles de Pierrot. L'idée qu'il soit en dépression, puisque c'est le mot qu'il a retenu, lui cause du souci. Il se dit qu'il appellera Pierrot pour la valeur de pierrot et peut-être ne parlera-t-il même pas de Quentin, cela peut encore attendre.

- Allo ?
- Allo Pierrot ?
- Oui ?
- C'est Gui.
- Ah oui !
- Ça va ? Qu'est-ce que tu deviens ?
- Ben, je me suis fait virer du garage...
- Mm...
- ... Et je me suis fait virer des études aussi... suite à ma dépression...
- ... Eh ben... tu as expliqué à ton garage ce qui t'est arrivé ?
- Oui, mais...
- ... Pff... le salaud... et tu cherches ?
- Oui, je cherche...
- Oui ?
- Oui... ben...
- Faut pas que tu restes en vase clos !?
- ... Peut-être que vous avez du travail pour moi ?
- ... Bien écoute, oui ! J'ai proposé à Quentin un chantier pour lundi mardi prochain, mais j'ai pas eu de réponse. J'ai laissé un message hier... ou avant hier... je pense qu'il vaut mieux que ce soit toi qui en profites...
- Et c'est où ?
- En Normandie. On part lundi 15 h au camion, on rentre mardi soir.

- ... Oui, mais il faut que j'en parle avec mes parents.
- Oui.
- ... Il ne faut pas que je croise Damien à la ferme, sinon je vais me faire allumer !
- ... Bon... je peux aller te chercher à La Musse !
- Non, je veux venir en moto...
- Mais où tu laisses ta moto ?
- Au centre commercial.
- C'est pas prudent... mais écoute, on trouvera une solution...
- Oui...
- ... Il faut que tu en parles avec Quentin. Tu lui expliques que je pense qu'il vaut mieux que ce soit toi qui viennes...

Gui raccroche. Il est content, tout s'arrange, Pierrot n'est pas si dépressif que ça, se dit-il. Enfin, il va pouvoir rester un moment avec lui dans ce voyage, et ils parleront... pourtant, le soir, le téléphone de Gui sonne.

- Allo Gui, c'est Quentin !
- Ah, Quentin !
- Je voulais te dire que c'est OK pour lundi !
- ... Quentin, Pierrot ne t'a pas dit ?
- Si, mais c'est OK...
- Attends, je l'ai eu au téléphone, je n'avais pas de nouvelles de toi. Je pense que c'est mieux que ce soit lui qui vienne, ça lui changera les idées !
- Oui, on en a parlé, mais il préfère pas venir...
- Ah ? C'est lui qui te l'a dit ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?
- Qu'il est pas très chaud pour ça ! On rentre bien mardi soir ?
- ... Oui... mais je croyais que tu travaillais en intérim ?
- J'ai travaillé cette semaine, et je reprends mercredi prochain !
- Ah, alors ça tombe bien !
- Oui, ça tombe pile-poil !
- Bon... alors, lundi, 15 h au camion.
- OK, à lundi !

Gui a raccroché, déçu. Il se demande ce qui se passe et il ne comprend pas ce qui se passe, il réalise qu'il ne dispose pas d'assez d'informations sur ce qui arrive à Pierrot en ce moment, et sur Quentin. Un instant il soupçonne Quentin de ne pas agir dans l'intérêt de Pierrot. Un autre moment il se dit que Pierrot est jeune et ne sait pas ce qu'il veut, ou que c'est l'idée de dormir à l'hôtel avec lui qui l'effraie, ou encore autre chose. Ensuite, Gui culpabilise. Il imagine, ou alors il suppose des hypothèses. Peut-être que la seule vertu de l'imagination, c'est d'empêcher de s'arrêter à des conclusions définitives. Il ne croît pas à ce qu'il dit, il ne fait

qu'évoquer, interpréter, et il le fera jusqu'à ce qu'il commence à entendre des réponses dans les faits. S'il ne conclut rien de définitif mentalement, ce n'est pas un choix de sa part mais il y est forcé par une sorte de perméabilité avec le monde des actes, due à une faible résistance psychologique de son cerveau aux impressions. Faible *valeur d'inertie*, mais forte énergie métabolique. Quand il parle de la déprime de Pierrot à sa femme, celle-ci juge que « *c'est de la faiblesse... il est bête d'avoir perdu son travail et ses études... ce n'est pas gentil pour la santé de son père* ». Gui accepte ces idées, mais il n'accepte pas seulement ces idées. Le soir, étonné qu'il soit encore plus tard que minuit, il écrit ce qui suit.

« J'aime Pierrot et Pierrot est en déprime. Est-ce que je suis en partie responsable de cette déprime ? La nature veut elle lui faire jouer le rôle qu'on lui a attribué peut-être à tort, celui de l'enfant à sauver, par imitation inconsciente ? Est-il en destruction ou en métamorphose par le Sens qui tourne autour de lui ? Peut-il s'abandonner à la seule nature avec sa sensibilité sans avoir à faire, à 17 ans ! Un choix difficile, sans qu'il soit aussi âpre que le choix la vie ou de la mort ? J'avais écrit pour donner le bonheur, pas pour le malheur de ceux qui recevront ces pensées dans leurs pensées. Mais je ne peux pas de ma propre initiative me renier, car les conséquences m'échappent. Pourtant, je dois en être capable pour l'amour d'un Pierrot d'après mon sens, et mon sens et cette idée même disparaîtra alors par les conséquences que mes semblables me présenteront. Bien sûr je crois que l'amour et le désir de vivre subsisteront, et leurs contraires aussi, mais il faudra leur donner une autre raison d'être ».

Cette inquiétude s'est découverte douce et amère au début, pour devenir ensuite douloureuse et envahissante avec la nuit, comme finalité des persistances des connexions moléculaires de ses circuits nerveux, sur le décor somptueux du reste qui appelle à autre chose. De cette inquiétude, de son esprit énergisant partiellement les ressources qu'il peut et utilisant ses structures psychologiques pour son propre intérêt, naît un sentiment de faire valoir, naît une idée. Il décide que le lendemain samedi, il proposera à Pierrot de les accompagner, Quentin et lui. Le lendemain Pierrot ne répond pas au téléphone, alors Gui lui laisse le message auquel il avait pensé. L'après-midi il ira à la ferme de Thoiry chercher son camion pour le ramener aux Mesnuls, afin de traiter et de repeindre de grosses taches de rouille sur la carrosserie. Le soir, il ira aussi avec sa femme et ses enfants visiter leur future maison de Montfort, puisqu'ils peuvent prendre les clés à l'agence quand ils le veulent. Sa femme et lui ont pris des mesures pour renseigner une déclaration de travaux concernant une extension qu'ils veulent réaliser sur un bâtiment dans la cour. Les enfants ont mangé

des fruits du framboisier et ont couru partout. Gui est monté sur les toits en tôle ondulée des dépendances pour faire des photos de l'existant. Dans la cour il y a une cave, et ils se sont amusés à imaginer pourquoi quelqu'un avait gravé dans la Pierre de seuil de cette cave la date du 4 octobre 1942. Pierrot ne l'a pas rappelé. Le lendemain, toute sa famille, ainsi que les grands-parents sont invités chez un oncle, à Orsay. Cet oncle a perdu sa femme assez jeune, et il fait une réunion chaque année de tous ses proches en souvenir. Gui passera la journée là-bas et reverra des cousins, des cousines, des oncles, des tantes. Il a bien bu, bien mangé, s'est bien amusé, mais Pierrot n'a pas appelé. Demain, avec Quentin, il prendra des nouvelles. Le soir, il dit encore à sa femme qu'il est inquiet pour Pierrot, et sa femme lui dit « *qu'il se prend pour mère Thérèse* ». Il sourit et s'endort avec sa femme contre lui.

Lundi arrive, le jour du chantier en Normandie. Gui et sa femme ont amené les enfants à l'école à 9 h, puis il est allé voir un client à Nanterre, puis il est revenu rapidement aux Mesnuls dans son bureau du sous-sol, pour établir des demandes de prix. Vers 14 h 30, il pose sa valise d'effets personnels dans le camion. Sa femme l'embrasse, « *sois sage ! ... Mais bien sûr !* ». Gui est arrivé au hangar et charge du matériel dans le camion. Il se demande si Pierrot viendra avec Quentin quand même. « *Il imagine que Quentin sera venu avec Pierrot, et qu'il lui dira d'aller le chercher à un autre endroit, puisqu'il a peur de mettre les pieds à la ferme pour croiser éventuellement son oncle* ». Quentin arrive. Gui échange quelques mots avec lui. Le GPS indique de prendre la direction de Mantes pour partir en Normandie. Comme il est tard, il décide de prendre l'autoroute. Ils roulent en silence et échangent peu de mots. Gui attend d'être engagé sur l'autoroute pour poser la question qui lui brûle les lèvres.

- Et Pierrot, pourquoi n'est-il pas venu ?
- Il était pas chaud...
- C'était plutôt à lui de venir. Ça lui aurait fait du bien...
- Je sais, je lui ai dit d'y aller à ma place... mais il voulait pas !
- ... C'est sa dépression ?
- Oui...
- Ou c'est autre chose ? Il y a son père malade, il y a eu le meurtre de Bérénice, mais parfois, je me demande si je suis pas responsable en partie... J'avais le cafard cet été, peut-être que par imitation...
- Oui, mais non...
- Mais il faut qu'il retrouve un garage, il peut pas rester comme ça !
- Oui... parfois j'ai l'impression qu'il veut faire comme moi... alors qu'il avait tout pour faire des études, la famille... tout...

- Et ses parents, qu'est-ce qu'ils font ?

- Le père est à la maison. Il sort dans le jardin pour aller cueillir des fruits ou entretenir la piscine. Il est fatigué, il peut plus lui taper dessus... la mère, elle crie, mais c'est tout... une fois, Pierrot a mal parlé à sa sœur à table. Le père s'est levé ! Pierrot tournait autour de la table...

- Il cherchait à l'attraper !... Quentin... vous devez parler de moi de temps en temps entre vous. Qu'est-ce que vous pensez ?

- Moi, je te reçois cinq sur cinq, y a pas de lézard !

- Et Pierrot ?

- Aussi... mais il parle pas beaucoup.

Gui conduit et interroge Quentin. Il veut savoir « *la part de la mauvaise volonté et la part de la dépression réelle ou supposée dans la conduite de Pierrot* ». Ce pourrait être la nuit ou l'aube, le rêve d'un esprit qui ne veut rien oublier en face de lui-même, mais le soleil des actes brille. Le rêve c'est l'oubli, mais l'oubli conscient est encore plus créateur que le rêve. Et Gui ne voit pas s'éclairer quelque chose de plus beau que la continuité de sa mémoire.

- Et il se soigne pour sa dépression ?

- Oui, il prend des médicaments.

- Il a pas montré un papier du docteur au patron de son garage ?

- Si. Mais le patron voulait pas de quelqu'un tout de suite malade.

- Il savait que Pierrot a fait une dépression, qu'il perdrait ainsi ses études ?

- Oui, mais c'est pas son problème.

- C'est vache... mais au moins, ça lui montre que les choses ne lui tombent pas toutes frites dans la gueule...

- C'est sûr...

- Il doit faire des efforts... par exemple son oncle de *Carrefour*, il ne l'aidera pas s'il ne le mérite pas... quand même, c'est bête... et qu'est-ce qu'il fait de ses journées ? Il est dans son trou, à La Musse ?

- Oui... il fait de la moto, il voit des copains...

- Avec ses médicaments ?

- Ben oui...

- En fait, il s'amuse, il en profite ?

- Oh, il est malin...

- ... Il a 17 ans, il a bien le temps de travailler... quand même, il est jeune, Pierrot. Il y a deux ans c'était encore un enfant.

- Oui...

- ... Il est d'une famille catholique ? Ses parents vont à la messe ?

- Oui...

- Et les enfants ?
- Ils y sont allés petits, mais maintenant ils ont l'âge de choisir.
- ... Mouais... mais les médicaments... je te demande de me prévenir, si il déconne !
- Oui ! ... Il dort pas de la nuit, il doit dormir deux heures par nuit...
- Tu crois qu'il peut faire une connerie ?
- Non... mais on sait jamais, les conneries...
- Moi, j'y vais, je vais le voir ! J'ai pas peur du ridicule ! Et toi, tu t'occupes de lui ?

- Oui, je lui dis de se bouger. Mais il écoute pas, il est têtù !

La route défile. Gui imagine ce qui serait le mieux pour le futur de Pierrot, « *qu'il aille faire une formation à l'armée, pourquoi pas ?* », Quentin dit qu'il est sûr que « *Pierrot veut quitter La Musse pour travailler et être indépendant* ». Quentin fume, il téléphone à sa copine. Gui appelle des fournisseurs pour des devis, avec son nouveau kit mains libre, un amplificateur fixé sur le pare-soleil et relié en Bluetooth au téléphone. Quelque temps après, il a une idée subite.

- J'ai une idée ! Je vais appeler Pierrot ce soir, et je vais lui proposer de l'accompagner à son garage qu'il a quitté. On ira voir le patron, je lui parlerai. On lui expliquera. On lui dira que Pierrot ne recommencera pas.

- ... Oui...

- On lui expliquera les choses, à son patron. Je sais parler aux gens. Et si ça marche pas, on ira voir le garage Montfort Automobile à côté !

- Ben, appelle-le, Pierrot...

- Ouais ! c'est une bonne idée !

Enfin ils arrivent à Barneville-Carteret, petite ville du bord de mer, dans le Cotentin. Ils trouvent leur hôtel, le Jersey, et sortent les valises du camion. Arrivé dans la réception, un homme d'une cinquantaine d'années les reçoit en souriant et leur donne les clés de la chambre, une des moins chers de l'hôtel. C'est ce qu'avait demandé Gui en réservant, puisqu'il ne se fait pas payer son travail tellement cher qu'il pourrait se passer d'économiser pour sa famille. Il se dit qu'il va falloir appeler Pierrot maintenant, « *ça ne sert à rien d'attendre plus tard* ». Il a un peu peur de la réaction du jeune homme, car elle n'est autre que Gui qui a peur de perdre des libertés et qui montre en lui-même un monde d'intentions qu'il ne comprend pas et qui se précipite vers la lumière. « *Il doit suivre ce que son sens lui dicte, pour l'amour bien intentionné. Le reste ne compte pas* ». Quentin et lui entrent dans la chambre.

- Tiens, il n'y a pas de télé ! dit Gui

- Non ! c'est ouf !

Ils déposent leurs affaires, et Gui est assis sur le lit, il se masse les yeux. Quentin est dans l'attente.

- Bon, on appelle Pierrot ?... Tu fais le numéro et tu me le passes ? Il décrochera si c'est toi ?

- Ben... fais-le, toi...

- Oui. Donne-moi son numéro.

- Tu l'as pas ?

- Donne.

Gui respire un bon coup en composant le numéro. Il faut faire le vide et trouver les mots. Il sait qu'il doit dire les choses sans se cacher, « *puisque ce qu'il va dire est porté par son sens* ». Il met la fonction haut-parleur sur son portable, car il se dit qu'il sera utile que Quentin entende la conversation. Ce qu'il va dire est une fois de plus son désir de se mêler plus avant dans la vie du jeune homme, et il a peur de se faire rejeter. Il a peur que Pierrot lui dise de s'occuper de ses affaires.

- Allo, Pierrot ?

- ... Ouais.

- C'est Gui... je ne te dérange pas ?

- Non.

- Bon... on a beaucoup parlé de toi avec Quentin, dans le camion...

- ... Oui... et ?...

- ... Bon... bon écoute, j'ai eu une idée...

- ... Oui ?

- J'ai une idée, je pense qu'elle est bonne... je pense que je devrais aller avec toi à ton garage Citroën, voir le patron et lui expliquer que tu regrettes, pour qu'il te reprenne. Que tout ça c'était une erreur, que tu en as besoin pour tes études. C'est moi qui parlerai, je sais parler...

- ... Ben...

- Ce serait magnifique si on arrivait à réussir ça !

- Oui... mais je suis déjà allé voir un autre garage, à Septeuil.

- C'est vrai ce mensonge ? dit Quentin qui se tient contre la porte.

- Quentin il dit que c'est pas vrai ! dit Gui.

- Non, c'est vrai, répond Pierrot.

- C'est vrai Pierrot ? Il va te prendre ?

- Je dois retourner le voir demain...

- Pierre, tu ne dois pas rester sans rien faire... tu vois d'autres garages ? Tu es allé voir Montfort Automobiles à Méré ?

- Oh ! les Porsches ! Allez !

- Allez, les Porsches ! dit Quentin en riant.

- Et alors, c'est pas bien ? dit Gui.

- Si... dit Quentin.
- Pierre ! Si ça ne se fait pas ton garage à Septeuil, appelle-moi et on fera comme j'ai dit, d'accord ?
- Oui, je vous appellerai...
- ... D'accord ?
- Oui...
- Allez... salut.
- Salut.

Gui a raccroché. Le garçon a eu assez de discernement pour ne pas empêcher un autre de se chercher grâce à lui, et assez de prudence pour garder ses distances. Il a fait exactement ce que lui-même attendra d'un autre, parce que nos actes sont l'intérêt d'un cerveau humain plus ou moins capable de toutes les expériences humaines. Je pense donc maintenant que derrière toute découverte de soi par l'expérience, malgré l'apparence de la banalité, il y a quelque chose de réel et de prometteur qui dure plus longtemps qu'un état psychique. C'est d'abord un charme entre des objets du monde, et ce charme n'existe pas sans réciprocité. Il est une soif de découverte qui ne peut se partager qu'avec un autre corps assoiffé. Et puis c'est la pointe du bout du nez du corps élargi d'une créature d'évènements extrayant les évènements d'une qualité de perception psychologique, et capable de former des mondes. Est-ce elle qui se fera créer ? Peut-elle vraiment être décrite comme ça ? Est-elle déjà assez désirable, plus désirable que les expressions mécaniques des désirs vitaux ? Doit-on sacrifier ses désirs pour que les désirs soient désirables et s'accomplissent ? Quentin et Gui ne sont que des hommes qui ne peuvent encore rien décider. Ils s'apprêtent à quitter la chambre pour aller dîner, trouver un restaurant. Avant de sortir de la chambre, Gui parle de ce qui s'est passé.

- Tu sais, j'avais les boules en appelant... Il aurait pu m'envoyer bouler...
- Ouais, mais il a parlé !
- C'est que je suis un étranger... mais il m'a écouté...
- Ouais !
- Je suis vraiment content. Mais rien n'est gagné, il faut qu'il trouve un garage. Tu me tiendras au courant pour cette histoire de Septeuil.
- Oui.
- Et c'est quoi le problème avec le garage de Montfort Auto ?
- Aucun ! c'est trop bien, il pense que c'est pas pour lui.
- N'importe quoi. Il est pas déplaisant, Pierrot. Il a pas une sale gueule...
- C'est sûr, faut qu'il ait plus confiance en lui.

En sortant, Gui demande au patron de l'hôtel l'adresse d'un restaurant. Celui-ci leur en indique un. En s'asseyant à nouveau dans le camion pour y

aller, il veut donner à Quentin une idée de ses motivations honorables : « *tu vois, moi je fais ça pour le sens... je suis à fond là-dedans... et le sens, c'est énorme !* ».

Je termine ici ce récit. J'étais et je suis toujours ce Gui plein d'envie de vivre, avec toutes les pensées que l'activité du corps contredit. Il y a en ce monde des beaux malheureux qui doivent vivre avec le cerveau humain dans la tête, et qui se rêvent en train d'échapper à ce cerveau qui fait de la réalité un esclavage mécanique ou une liberté inconsciente.

BRIAN ET LA CONSCIENCE



Brian, avril 2012

À Brian

Préface

Après ce temps qu'il a passé dans la rue et que j'ai insolemment prétendu pouvoir décrire, je suis devenu différent, il me semble. Et lui ? Alors je prends des nouvelles de Brian en l'appelant en Angleterre, chaque fin de mois, puisqu'il y est retourné. Cette histoire précise encore son sens. Depuis le temps qu'il est là-bas, il a suivi une formation scolaire, qu'il a abandonnée. Puis il a travaillé comme aide-livreur, et ça n'a pas duré non plus. Il s'ennuie là où il est. Il m'a tapé de l'argent quatre ou cinq fois, m'a remboursé un peu une fois, et ça m'a fait plaisir, j'étais fier de lui. On s'est souvent pleuré de reconnaissance au téléphone. Il a retrouvé son vrai père, qui n'habite pas loin. Il est chez sa mère avec sa demi-sœur et ils ont déménagé. Je sais que c'est difficile pour eux. Je lui téléphone chaque fin de mois. Le temps passe... il travaille à nouveau. Les choses du cœur et de l'esprit grandissent en lui (!). Quant à son frère Jason on ne sait pas où il est, personne ne s'en souciait vraiment excepté le soleil... et puis Brian... qui...

CROYANCES

Langage est phénomène auto hallucinatoire
Le réel se dérobe dans les visions obsédantes
Par chaque mot devant l'être comme couteau
L'esclave de la parole découpe des lambeaux
De chair et d'être, d'esthétique et d'espoir

Mécanique imagination dont le principe est la honte
En réalité tu ne crées rien comme tu le prétends
Car tu le prétends avec les mots du mal qui trompe
Ta souffrance honteuse qui se reflète servilement
Qui fait que sans cesse en paroles je me trompe

COLÈRES

Vous connaissez l'enfer qui est le reflet
De vos actes qui demandent à se libérer
Le poids du nombre des ennemis
Pèsera sans fin sur vos épaules

Vous m'appelez diable mais je suis votre esprit
Je suis le conflit des possibles qui se raconte
En langage je suis la colère votre conscience
Et les anges autour de moi sont en silence

Ma vérité est toujours justice et du doigt

Je désigne le mal, car il n'y a pas de place
Plus de place pour l'homme à l'étroit
Dans les formes de la conscience actuelle

Vous ne saurez vous défendre que par la colère
Le mal est votre confiance pour les choses dites
Vous n'avez aucune confiance en le devenir
Vous ne pouvez imaginer que comme vous êtes

PAIX

Il existe un million de raisons de faire le mal
Pour le bien il n'y en a aucune
La laideur est le signe certain
De mensonges qui font mal au corps

Tu as une place en moi dans une plus grande réalité
Chaque fois que la peur prend le corps en otage
Je descends de l'improbable émietter le Dieu unique
Par les actes ses multiples reflets comprennent

La révolte sans comprendre n'est que destruction
Je la nomme spectacle, ses bouquets de rêves mensongers
Brûlent dans les champs les corps chargés de semences
Brûlure après brûlure, comprendre pèse autant que l'action
Et germe dans la terre quelques feux des enfances

REGRETS

Dans un flot d'imaginaire crapote l'histoire
Les zombies s'y cherchent des miroirs
Positivant les raisons de s'y décomposer
En manque d'être s'ignorent les victimes
De moins beaux qu'eux en des miroirs fêlés

Rameaux coupés de cette unique racine, les amours épuisés
Jonchent de remords et de regrets les têtes de la multitude
Ce ciment craquant du feu dont brûlent les feuillages
Coupés de la création par opacité, fatigue, décrépitude
En pornographiques habitudes pleure l'œil vide devant la télé

BRIAN

Enfin, j'ai trouvé de qui je vais raconter l'histoire
 C'est que Brian habitait un petit coin de terre
 Entre un mur et une rue, il mendiait sur le trottoir
 Pour son passeport ou de la pitance céleste
 Et nous nous en accommodions sans prières

En juillet près de lui je me suis assis pour parler
 Il me plaisait, victoire d'une corporelle raison
 Si je fus aussitôt oublié dans d'incroyables fumées
 En septembre je le cherchais sous les ponts
 Avec des paniers de nourritures et de volontés

Ce qui est terrible pour bébé c'est qu'il fut confié
 Aux bons soins d'humains, de parents qui crurent
 Aux fées, aux dieux et aux diables des pourritures
 Cet homme est bon, les enfants sautent dans ses bras
 Celui-là est plein de honte, il n'a rien à donner

Aussi l'enfant fut tombé dans une honte commune
 Embrassant les coussins de son lit à la place de maman
 Souriant aux patates nourricières et tout à fait ignorant
 Que la lune pâle touchait son petit corps blond et blanc
 Parmi les enfants noirs d'une banlieue de Johannesburg

Puisque les tabous sont les vêtements de la faiblesse
 Le sexe est honteux, la beauté est raciste, la mode feinte
 En Afrique du Sud les parents de Brian avaient la honte aux fesses
 La colère est laide, alors de tous côtés elle croît sur la contrainte
 Et l'apartheid fut la galette des prêteurs de la monnaie

Maman seule avait deux fils, démon et ange blanc
 L'horizon grand et vide happait l'errance de ses enfants
 Les indignations et le marasme décoraient les Boers
 De rouges sourires révoltés et d'humeurs noires de peurs
 La culture est l'identité des minorités, celle-là était importée

La colère et la haine c'est l'état pensant

De l'esprit obsédé aux contacts polluants
 Tout se comprend de travers, se répète
 Il y a des loups dans les mondes moutonniers
 Le père de Brian quitta sa mère quand il eut trois ans

PARENTS

À la corne de l'Afrique, le diable éventrait déchirait
 Des bouts de cœurs chez les Zoulous piaffeurs
 Brian aimait sa mère en embrassant ses oreillers
 Son frère Jason était mieux gâté, un rêve
 Sous des soleils épuisés, la peur

Donc c'était grande désolation au pays à dégommer
 Quelquefois papa promena fièrement Brian de bar en bar
 Se consumaient aussi dans l'attente les forces de son papa
 Que le soleil est chaud, que l'alcool éteint les pleurs !
 Un jour il ne vint plus, et maman vers l'Angleterre s'en alla

La vie rêvée des hommes dans l'esprit conditionné
 La honte et la haine dévorent le vieux monde s'embêtant
 De plus neufs pâturages attendent derrière chaque océan
 Une femme et deux enfants retournèrent à la terre ancestrale
 Ça faisait trois errantes consciences débarquant chez les Anglais

Dix ans passèrent et quand Brian eut douze ans
 La mère et ses deux fils débarquèrent à nouveau
 Au pays des bestiaux que j'habite depuis longtemps
 Dans le sud de la France, un appartement pas cher
 Et un Maghrébin à la peau mate et fascinante

Maman prit ce miroir flatteur et pas gêné
 Laissant à la DASS ses deux fils scolarisés
 Je ne sais pas trop les détails de l'affaire
 Mais pour avoir parlé avec elle bien après
 Je ne crois pas pouvoir la juger

RENCONTRES

Brian continua bercé par l'indolence, se rassurant dans les yeux

Des pigeons menteurs que sa beauté juvénile trompait sans pitié
 Entre deux moments languissants dans les pensions scolaires
 Heureux de se cacher dans les chambrées des filles pour lutiner
 Il cherchait quelqu'un pour dire sous son écorce joyeuse
 Les rivières noires et profondes qui jaillissaient tumultueuses

En juillet un chantier à Paris sur le pavé, je le cherchai déjà
 J'ouvrai l'œil ce matin-là, j'espérai trouver un frère, une clé
 Après un demi-tour m'asseoir près de lui et de Luna
 Chienne compagne inséparable de ce jeune punk à chien
 « J'ai besoin de trois cents euros pour mon passeport »
 « Appelle-moi en septembre, je te ferai travailler »

Je laissais ma carte tout confiant, je partis en vacances
 La mer bleue, la famille, et ma tête pleine et souffrante
 « Mais... non... jamais il n'appellera... »
 Le pont neuf en septembre, j'ai insisté pour le retrouver
 Nombreux sont ceux qui tremblants n'auraient pas osé
 Le choisir et défier quelques religions abrutissantes

La fois où je l'ai emmené faire du footing en forêt
 Il crachait ses poumons mais suivait
 J'étais émerveillé, je faisais attention
 Et je le pris avec moi dans le camion
 Il m'aidait un peu sur les chantiers
 « Tu as un avenir »

Un daron de rencontre, le cherchant avec des paniers
 Dans la rue et les campements de Vincennes
 Les feux de camp, les petits chemins, les guitares
 Je dinais avec eux, c'était moi, c'était bon
 Et la bonne bouille de Brian dans les fumées
 « Dans la rue y a des bons et des mauvais »

CAMPEMENTS

La vie est obstinée et Brian suivait la mode du moment
 Il était déprimé et jouisseur comme un jeune de vingt ans
 Quel défi quand on se croit responsable
 Je payais pour être curieux ses cigarettes et son shit

« On vieillit vite dans la rue » et pschitt...

Sa liberté en crête de punk fidèle aux paternels reflets
 Brian à paris était punk à chien pour unique famille à s'occuper
 Bande de potes et d'espoir à noyer dans tous les abrutissements
 Tous ces décors par une essentielle exigence seront époussetés
 Si grande fut sa confiance au nom de quoi je fus si patient

Des skins et des punks, la lutte et l'espérance
 Des gens de passages et Bennie et Rémy la mémoire
 Les mains frêles et vaillantes et l'attente d'un père
 Les yeux au matin après les ivres oublis
 Introduction aux bohèmes crasseuses mais vivantes

Sa petite gueule est agréable à fréquenter
 Toujours il se pose des tas de questions
 Sur ce qu'il doit faire, il est terriblement têtue !
 Mais que trouve-t-il devant lui en rêvant ?
 À donner des réponses au Brian résistant

POUPÉES

Chez les punks aussi on a les barbiers de l'enfer
 Brian faisait trois pas en avant et deux en arrière
 Ou alors j'exagère de fixer des directions
 Dans un squat étranger s'en allait se faire coiffer
 Les autres tout contents de s'amuser à me le renier
 Mais ma véritable direction était l'attention

Se défigurer, je ne savais pas ce qui se passait
 Tu te fais mal, car tu crèves de honte, je disais
 T'interdire et t'isoler en artificielles violences
 Poupées du monde, qui nous décore ?
 Moi aussi dans les directions de Brian, fils libre
 Je supplie par amour qu'il choisisse de me suivre

La vérité est une étoile loin dans l'espace
 Certains sont volontaires pour la sortir de la terre
 Tu croiras que c'est facile en allant en dessous
 Ce diamant est tout près, mais ton corps liquéfié

Se mêle à la terre et par l'ordure recouvre la vérité
Ce texte en bout rimé je ne sais pas qui le fait

Le langage s'hallucinant comme une fièvre mortelle
Corps sans antidotes contre ce cancer du mal-être
Avec les laideurs que mes visions créent et décèlent
Je manquais de courage et de lucidité
Dans ma bulle l'existence voudrait cacher les saletés
D'antiques mensonges renouvelés par des hideux étrangers

Dans un visage de fille on ne voit pas celui du garçon
C'est pourtant nécessaire avec la race pour s'aimer
Ces religions montrent toutes choses d'une façon
Qui mendie la vie, marchande l'obsession
Dans de petites maisons closes, des prisons
On y fait trop de rimes en « on », c'est con

ORDURES

Dans un océan de crottes de chiens mon fils trinitaire
A mis dans une petite boîte une boucle blonde punky
Se l'ait coupé moitié marre, moitié pour mon anniversaire
Je lui ai dit : Brian, c'est le cadeau que j'avais imaginé !
C'est à deux qu'on l'a sorti d'un délire de l'imagination
Où son capillaire brillerait dans de sottès étagères

Brian me suit dans les sphères annexes où je l'emmène
Tend ou détend l'atmosphère, retourne dans l'hiver
La pyramide de sa tente, j'ai dû aussi la payer pour d'autres
L'espace et le temps se resserrent sur une géométrie commune
Moi aussi longuement je ne fais que me raconter et le présenter
Modelant la chair du troisième homme, l'esprit de mon lecteur

EUX

Brian, Nono, Rémy, Benny
Jason, Kenny, Benjamin
Brahms, Alex, Anatolia
Anatolia amoureuse de bribri
« J'ai toujours rêvé d'un garçon comme ça »

Et aussi Shania, Aira, etc.

Compagnon joyeux, ça va mieux que dans les premiers temps
 Où chaque mois je te découvrais un matin, les yeux pochés
 Coups de poing reçus dans l'alcool et le shit
 « T'en as pas reçu assez ? »
 Tes empoisonneurs inspirent la haine
 Odeurs des fleurs du mal que tu respirez

Brian voit cet enfant décomplexé qui lui fait mal à l'être
 Il me dit qu'il n'a pas de respect, mais c'est une ressemblance
 Qui l'aveugle de l'humain reflet de ce qu'il n'a pas pu être
 Mais il m'écoute, jamais Brian ne m'a retiré sa confiance
 Alors on fume une cigarette et on s'écoute respirer
 On partage, on rêve, on oublie l'errance

Ça allait mieux pour mon fils adoptif
 Il donnait ou vendait ce que je lui donnais
 S'embourgeoisait en rêvant d'Espagne et de longs voyages
 L'amour rend l'horreur supportable, rétrécit l'espace et le temps
 Dans le squat un corps noir sous des draps s'éteint lentement
 Sous les blanches et froides lumières des destinées sages

Les filles d'accord, mais il a bien pu aussi être désiré autrement
 J'ai entendu dire une fois que pour de l'argent, sans que ça lui plaise
 Et même si ça lui plaisait... c'est pas parce qu'on n'en parle pas
 Qu'on n'en est pas capable, mais pour en avoir envie il faut être tenté
 Il faut pouvoir trouver ce qui est caché, si c'est un malaise
 Sinon, Brian est un petit nounours dont certaines filles profitent

LUCIDITÉS

Dans la rue les visages des errants sont lavés des maquillages
 Les fumées emportent révolte et paresse dans un ciel innommable
 Dents usées, savant sur la débrouille, heureux au jeune âge
 « Ceux qui attendent que la vie se passe »
 Lucides sur la solitude, la dévoreuse obscure image
 Ravageant dans les appartements les téléspectateurs

FAMILLES

Petit avec sa dent cassée, dans un coin du miroir Brian se disait « tocard »
 Nous sommes les derniers à savoir ce que nous sommes c'est bien connu
 Il reçoit un matin un appel de sa mère et répond présent
 Veut courir vers celle qui le nommait son « ange blanc »
 Maman est désormais malade de la peau, hier Ahmed l'a quittée
 Elle a une petite fille et du ménage à faire, il faut qu'on vienne l'aider

Brian entend ces promesses, il écoute ses envies et son coeur
 Et il mélange ces deux parleurs que mon vers dissocie
 Il répond un peu vite à maman mais m'écoute longuement
 « Ton demi-frère n'a rien à perdre, mais toi oui et tu le sais »
 Bon Dieu, j'étais prêt à le garder près de moi au prix qu'il coûtait
 Chez moi ma femme commençait à pousser les hauts cris

ACTES

Vivre avec quelqu'un qu'on n'aime pas est chose courante
 Nous rêvons de fécondité dans des courses de chiennes
 Luna, Bloki, Ouba, Noodle, Diablo, Fuel, Kang
 Tous gros mastards obéissants et protecteurs quand on dort
 En patience et confiance tremblotante on regarde passer
 La grande vie dégueulasse dans laquelle on cherche des sorts

Pour comprendre je donnais forme à l'horreur avec le sport
 En septembre 2011 je m'étais inscrit à un club de plongeon
 Tiens, c'est curieux, je pensais que la vie dormait
 Que j'étais seul, peut-être le suis-je encore
 Les dates ne trompent pas, je me suis réveillé à l'automne
 Il n'est jamais trop tard, j'étire mes bras avant l'effort

Avec les gens nous n'avons que de la retenue à prouver
 C'est nous épargner un mal que nul discours ne peut expliquer
 Des herbes brûlent doucement, petit feu et brasier là-bas
 Qui se promène dans la plaine sans l'éteindre sous ses pas
 Construis la réalité du décor qui crée tes désirs incarnés
 Les sols terrestres sont les meilleurs dont on puisse rêver

ANGES

La présence des messagers se fait plus intelligible
 Comblant les vides par le langage de l'outre-monde
 Prenant les corps inconscients au sens des outres-actes
 Éclairant les arrières mondes de la lumière d'outre-tombe
 Éternisant l'alliance du vécu et de la reconnaissance

Si un gosse appuie son front sur le vôtre et met
 Dans vos yeux en vous serrant les épaules fortement
 Le visage et le geste d'un rêve ancien posant question
 Ange de vérité désormais incarné, regard insoutenable
 C'est lui le messenger mettant la réponse en réalité

Compréhension des porteurs lumineux du langage caché
 Maîtrise du sens des êtres, constructions communes
 Aux carrefours des outres-actes, le mortel est projeté
 Étincelles de hasards confinés, brasiers sous la lune
 Le mal se perd comme les millions d'années

MESSAGES

On ressent que si triste est le monde stagnant de Brian
 Qu'il est devenu improbable d'échapper aux classiques schémas
 De l'histoire regorgeant de prisons, d'agitations, de mouvements
 Alors qu'on tourne en rond dans les campagnes inlassablement
 Sans personne pour voir ce que cachent les heures dégoulinantes

La souffrance sur un visage se lit instantanément
 C'est ensuite la peau quotidienne qui en garde l'insulte
 Il n'est pas besoin d'obscurcir encore plus le reflet
 Qui n'a pas pu créer la lumière pour s'éclairer
 Brian veut aussi aider sa demi-sœur, il aime sa maman

*« Dear Madam, we have spoken together Brian and me
 He understands your will of him going back England
 But we have built many things together, he has papers
 Social security number, passport and a work with me.
 He suggests you to wait until the end of February
 We have many works to do at the moment*

*But maybe Jason should go to your home.
Jason has nothing, he needs to be helped far more
Than his brother and maybe Jason will agree »*

Sa mère l'a appelé, mais ne lui a pas parlé du message
« C'est ça, elle veut amadouer, mais m'aura pas si facilement »
Nous nageons dans un esprit malsain, le nez dans les nuages
À la piscine j'ai plongé et sur le chemin en rentrant
J'appelle Brian qui me demande de passer au squat

SQUATTERS

« Pour prendre un café », en me demandant un litre de lait
Je vins avec du chocolat, dans la pièce des nouveaux
Faisaient de leur mieux pour de moi ne pas s'énerver
J'en faisais tout autant par l'énervement menacé
Cette envie de dominer la réalité quand on est seul

Il est assez bouleversant de se faire admettre à regarder
Par celui qui vous force à voir en lui son vrai reflet
Mutuelle élévation passagère au-dessus de la peur
Je pars en saluant, je donne à Brian ma tasse de café
Et lui me dit que c'était bien, ce qui s'était passé

RÊVERIES

Et ce que je comprends, on dirait qu'il le voulait
Ma lumière est votre lumière, une tête de poisson
Était en rêve le fils mourant à qui je pleurai
« Je t'aime Brian, je t'aime »
Sortant des abymes obscurs, une rédemption

À ce monde qui va se dresser pour marcher
Comme je désire en mon esprit le délier
Nous sommes tout près de nous libérer
De nous connaître sans nous entraver
De ce qui fait mal pouvoir nous libérer

HASARDS

Toute étincelle de lumière intérieure brille dans l'obscurité
 Lorsqu'aux hasards des nourritures s'oriente la réalité
 Dans l'acte créateur, je suis invulnérable au froid de la nuit
 Mais comme il y a de l'obscur à la chaleur du jour !

Petit à petit vers les enjeux majeurs l'on glisse dans la neige
 Nous n'avons plus que le sommeil pour nous protéger un peu
 Tout ce qui a été vécu peut revenir dans la glissade folle
 Nous faire fuir sur les pistes blanches de l'esprit

VOLEURS

Je trouvai mon Brian malheureux d'avoir été volé
 L'honneur des voleurs de ne pas se voler entre eux
 Toujours bafoué par le plus déshonoré parmi eux
 Que répondre à Brian qui m'avoue ensuite avoir chipé un GPS
 « Pour nourrir mes chiens quand j'aurai besoin d'espèces... »

Parlons des chiens, j'ai une dent contre ces animaux teigneux
 Dans les galères des SDF digèrent ces intestins
 Bateaux de chiots et d'excréments jusque dans ma voiture
 Mais le pauvre SDF ne rame que pour eux, ruine une maison
 À Asnières, tant qu'il en a besoin, comme eux

JASON

« Eux seuls sont fidèles » nous murmure Jason malade
 Récupérant ses deux toutous à la fourrière de Gennevilliers
 Troisième visite en un an, ici aboutissent les animaux errants
 Crocs et gémissements disant les dominés et dominants
 Brian divague des regrets d'avoir donné Ouba
 Son frère Jason a récupéré les siens

Ils paient le prix de plusieurs jours de manche, et moi la moitié
 « Brian je ne travaille pas pour les chiens... Ouba, bon débarras ! »
 Les jours passaient je ne sais pas comment
 En ce temps-là ils devaient passer lentement
 Brian se battit avec son frère et Daniel revint au squat

Lui, c'était un mélanésien des îles de Calédonie

Daniel se promène sur les rails du métro, ramène son clebs crevé
 Pattes avant et arrière brûlées, « il s'est pris LA châtaigne »
 Morback dans le terrain du squat fut tendrement enseveli
 Depuis quelques jours j'essayais de toucher la phase d'un fil électrique
 Je ne sais toujours pas me tuer, le matin au chantier me rassurait
 J'aime la vie, avec bribri j'avais recommencé à fumer

PARTAGES

Il travaille avec moi et nous partageons des CDA,
 Les plus chaleureuses cigarettes, Celles Des Autres
 Tabac extrait de mégots ramassés sur tous les sentiers
 Plaisir de partager sur la banquette du camion
 Pour rêver en travaillant j'achetais des paquets neufs

Les miracles improbables sous mes yeux se réalisent lentement
 Aussi têtue que moi, le destin de Brian hésite moins qu'avant
 Ceux qui se ressemblent se rassemblent, le squat est nettoyé
 Maman réclame son fils pour février, fin du contrat à durée déterminée
 J'abandonnais encore le tabac pour pouvoir mieux plonger

À sa mère Brian doit les soins qui en son âme entre nous ont germé
 Elle a envoyé des papiers pour qu'on refasse son passeport
 Par précaution je gardais ses papiers dans ma maison
 Il ira la voir puisqu'elle ne veut pas s'encombrer de Jason
 « *Tu as toujours été le plus responsable* »

Ses copains reviennent d'Espagne, lui ne sait plus où aller
 Habiter dans un camion pourri serait son paradis
 Il faut lui ouvrir l'horizon, je l'emmène à Chantilly
 Pour une formation professionnelle car il aime les chevaux
 « *Ne parle pas de Luna, attend de voir ce qu'on te propose* »
 On paiera peut-être un stage, à Rambouillet c'est tombé à l'eau

S'il reste bloqué dans les marécages, s'éclairera au ciel un sommet
 Brian décidément entre dans son avenir, je l'aime et je veux qu'il trouve
 Mieux que le peu de moyens que je peux encore lui donner
 Pour la confiance il en a plein, c'est l'essentiel et il me le rend bien

Il me donne la douceur avec laquelle me tendre des objets
Toute chose en lumière j'affirme qu'il m'a créé aussi

« Brian doit réussir, Brian il réussit, Brian tu réussis... »
Mon incantation monte au ciel des plongeoirs où Sergueï
M'observe, mais je n'ose espérer de l'avenir à mes gestes
Mais si Brian réussit, toutes les tares de ma vie qui tarda...
Il m'appelait *« ange gardien »*, il y a si peu de place ici
Je ne veux pas qu'il tombe des sommets

MARIAGES

L'état conjugal m'impose d'électriques métaphores
Au début le moteur tourne et puisqu'il y a des lois
On offre au décor du pays le spectacle de l'aurore
Entre la phase et le neutre des enfants naissent
Des projets fruits de l'envie tels des maisons de bois

Et quand le courant fuit à la terre, la cervelle surchauffée
Il faut éteindre ce fluide qui chauffe et s'épuise pour rien
On cherche un autre neutre pour l'alternative vigueur
Un autre moyen, et puisque l'on est dans une machine
On repasse par les mêmes chemins sans fin

CÂLINS

Tu pleures ? Brian dans le camion aux yeux mouillés
« Toutes ces années toujours pareilles »
Un soir en le ramenant au squat après une journée de chantier
Un soir place de la Concorde devant un grand sapin de Noël
Je le serrais dans mes bras comme au matin de l'éveil

Quoique tout contact appuyé soit le désir de vivre
« Ça faisait longtemps que je ne t'avais pas embrassé »
Il pleure mais ces larmes annoncent une transformation
« Tu aimes bien les câlins, toi »

Alors les brutes et les débiles, s'ils brûlaient nos yeux
C'est pour que dans la croyance nous désignions le mal
Le visage sans regard est haïssable, trompe les malheureux

Pour qui la petite gueule de Brian restait un choix pas mal

C'était l'heure de l'embrassade, établir la foi
 Cette fois il a lâché le premier cette nuque
 « *Je vais traîner un homme jusqu'à la gare !* »
 Désormais proche et loin de moi, connais-toi !

Tu veux partir en Espagne, besoin de liberté ?
 Ce soir tu t'amuseras avec un cadeau en papier
 Un brouillon de « *Brian ou la conscience* »
 Que j'ai mis dans tes mains au début de l'année !

FRUSTRATIONS

Il rêve d'enfance qu'il n'a pas eue, de parents sans doute
 Se blottir contre des choses bonnes qu'il n'a pas connues
 « *Fais ce que tu veux quand tu veux* »
 Je lui dis que bien des riches souffrent de ne rien aimer
 Que je suis son sapin de Noël, et qu'il est le mien en égalité

J'ai arrêté de fumer, mais je continuerai à lui payer ses clopes
 Ton « *fais ce que tu veux* » ment beaucoup sur ce que tu peux
 Il s'adresse à la liberté d'un vivant, l'espace de la révolte d'un instant
 Ne fais pas une croyance pour toi d'un pouvoir que l'on prête à Dieu
 D'ailleurs, tu pleures et tu souffres sans l'avoir voulu vraiment

PUNKS

Quand Brian a connu Karsten, c'était encore un enfant
 Assis devant lui il disait oui à tout, fragile et offert
 Karsten a reconnu un frère, Brian son premier père
 Des tâches de violences sur les mains, des regards brillants
 Du désir de conscience dans leurs colères identitaires

Le conduisant pour récupérer son chien, *Diablo* me précise
 « *La culture punk elle est antifasciste, avec les skins c'est la guerre !* »
 « *Tu connais Hitler, toi ?... Tariert!* », il me mime une colère
 De volontés de skins ou de punks qui pour moi se ressemblent
 « *Les Arabes sont de gros fascistes !* », on revient de la fourrière

J'écoute Karsten-Diablo, punk d'Allemagne et de partout
Réprimant ce sourire qui ferait de nous deux imbéciles
J'apprends de toi et tu es gentil avec moi, car quoi faire ?
J'écoutais Rémy à Vincennes, pour Brian un autre père
Je m'écoute faire des rimes pour vous

CONFIANCES

Dans les livres on peut finir sur un espoir
Laisser au lecteur un espoir pour s'asseoir
Mais les cœurs battent du fond de l'illusion
Obstinément jusqu'au plus fidèle miroir

Je ne finirai pas sur le « *Brian réussi* »
Vous savez que la vie n'est pas ainsi
Si cet être est quelque chose de formé
C'est en symétrie avec d'autres

Brian se couche avec le moral et les mains propres
Il se réveille après des nuits terribles d'oubli
Il refuse d'accomplir ce qui n'est pas de lui
Je ne sais pas ce qui se passe quand je le laisse

Aujourd'hui il doit s'inscrire à une formation
Chantilly aux oubliettes, Rambouillet à l'horizon
Voulait partir à Toulon, ses projets racontés
Évanouis en rêves dans la fumée à Meudon

Mais tu viendras ici, car je suis projet formateur
Le succès de mes actes est celui du bonheur
Et je dis que la réalité ainsi peut se transformer
La personne singulière est fumée à dissiper

Si tu ne viens pas, je suis patience et indifférence
Toujours là pour toi si tu me désires vraiment
Je te vois avec bienveillance comme la divinité
Nous formant en paix dans le doute et l'errance

Mais il viendra, je supporte stoïquement

La rigueur de mes actes dessine notre forme
 Et je dis que la réalité ainsi peut se présenter
 L'autre est symétrique qui accepte de se guider

VCEUX

Je ne crains plus quand j'ai tout laissé
 Je suis fort ici et faible là, j'ai accepté
 La fin des rapports de dominations
 Les actes sont creux, nous les remplissons

La métamorphose dans l'épreuve des amis
 C'est accomplir en paix les mots de la réalité
 Bien plus vrai que tous les langages réfléchis
 Comme des pétales les sciences s'en détachent

J'étais fou, j'étais pauvre, sans joies
 Incapable de voir vos plénitudes
 Encore parmi les mortes et peureuses certitudes
 Sur l'écran du langage dominateur qui se déploie

DÉSILLUSIONS

J'hésite et j'écoute, je découvre que Brian est vide
 Il faut le remplir, je le rappelle et force son choix
 C'est ainsi qu'il nomme une chose qu'il n'a pas
 Ensuite il prend le train confiant

Ainsi un fils répond depuis ses croyances
 Je l'entends s'excuser par des fautes inventées
 « *C'est la guerre au squat* », Diablo et Olaf partent
 « *Tu te fais dégager ?* » et nous parlons de nos errances

Sortis de ta crasse nous étions ce jour à Rambouillet
 Pour cette formation « *d'aide-soigneur d'équidé* »
 C'est fait, je crois qu'en septembre tu réussiras un grand tour
 Moi je dois reposer, demain je vais apprendre à plonger !

DÉSIRS

L'esprit d'un sexe entre les jambes
Souvent bouge l'animal réjoui
C'est pour calmer l'angoisse
Les plaisirs de ce membre obsédant
Mais il faut savoir faire des pauses

Du corps et des rêves de l'autre, les corps
De l'âge d'or joignent les vitalités sans effort
Par l'hygiène de leurs désirs versés sans obsessions
Mais dans l'âge de fer pour que Brian reste avec moi
Je l'aidais à se chauffer chez sa copine Anatolia

Le grand pauvre pense devoir tout donner
Se montrer à plus pauvre, dans tous ses aspects
« Je ne veux pas que ma fille meure »
Crainte d'une mère pour sa jeune nympho
Dans mon camion pendant que je bossais ils l'ont fait

Quand les monologues s'obsèdent
Alors que les monologues se taisent
En quoi la confiance est-elle donnée ?
Tu ne sais pas et tu es là, quelque part
En toi tressaute une étincelle d'espoir

RICHESES

À Meudon ou à Toulon
Chez Nono, sous les ponts
Dans des halls d'immeuble
Le très riche Brian dort

Tant de projets en fumée j'ai vu partir
De désir en dégoût, la pensée désespère
Qu'un déraciné puisse donner des fruits
Mais les fondamentaux demeurent

VOYAGES

Pour mon lecteur, des notes de couleurs
Toulon, l'Espagne, la grande route
Et Luna, la chienne fidèle et sans rage
D'une jeunesse qui rêve vers le large

Sa mère a payé le billet d'avion
Depuis San Sébastian il volera vers elle
Maman récupère son fils pour quelques mois
C'est bien arrangé car il sera sous un vrai toit

Diablo gardera sa fidèle Luna
« Qu'elle t'attende une heure ou un an, c'est pareil »
Je suis heureux qu'il ne vive plus pour les chiens
Comme un chien qui souffrirait d'attendre

J'ai peur que ses projets se liquéfient
Cette envie si grande de fuir sur les routes
Que Brian connaît bien car il a été abandonné
Alors il viendra chez moi préparer son envol de Paris

Brian qui m'a rendu possible des choix moins gris
Des choses sont prévues pour toi, des choses pour moi
Si tu ne trouves pas mieux là-bas reviens ici
Les choses que nous croyons ne sont pas très importantes

PAROLES

À Brian je fais la morale parlée
De choses intérieures, mais vécues
Il le sent, je suis un parleur écouté
Dans la fumée noire des influences

Par une rectitude stoïque je m'oppose en moi au malheur
Parce que c'est la vie et que tu vas faire aussi ton meilleur
Et même si pour beaucoup tu es sans espoir, mon cadeau
Moi je suis fidèle à ton avenir et ne t'abandonnerai jamais

Qu'il ne perde pas espoir celui-là qui

De sa vie ne laisse nulle trace, mais croit
Que dans le verbe ou dans la glaise formée
Doit se lire, doit se croire, doit se raconter
Ce qu'il enchaîne aux efforts évanouis

Les poèmes de chairs et de destinées, les actes
Aux yeux plus qu'humains sont objets présents
Partout dans l'univers se répond la conscience
Par-dessus l'animal qui ne voit pas ce qu'il est
Le don du regard s'enfonce dans l'éternité

Comme l'espoir de ces bonheurs incertains
De ce chien qui attend une heure ou un an
Brian chez sa mère qui réapprend la confiance
Soudain épuisé de toutes ses amères errances
De lui je m'explique ainsi les rares nouvelles

Moi aussi je n'attends rien, ni ne réclame
J'indiffère au nom de la beauté, dans des bulles
Au nom de ce que j'en fais, des bulles objets
Pourtant le don des dieux toujours tourmente
Mes restes animaux aux combats de la volonté

PLONGEONS

L'étrange symétrie de l'enfant, son regard
Qui ne comprend pas son pouvoir de faire
Il est un miroir, la *praxis* des regards plongeants
Où il se voit quand il sait vous charmer

Petit à petit il devient impossible d'éviter
La fusion du moi et des problèmes de société
Si Sergueï n'a pas confiance en moi
Je comprends que toute ma réalité se perd

C'est dur d'apprendre à plonger
Sans savoir-faire tout paraît effrayant
Et ça l'est vraiment alors pourquoi s'obstiner ?
Ensemble avec eux vers soi plonger

Bienvenue à qui s'approche de la conscience
Celui qui ne la mérite pas réclame confiance
Car il vient d'un monde mourant, mais il vient !
Il ouvrira ses yeux après les efforts insensés

SENS

Agir sans sens, c'est être un fou qui ne réussit jamais ses actes
C'est agrandir le monde du mensonge dans toutes ses apparences
Agir avec sens, c'est pouvoir réussir ses actes
Le sens comme la respiration parmi les événements

C'est la puissance formatrice de la réalité qui te plaît
Tu trouveras ta vie dans la conscience de tes actions
Passant tourmenté, retiens ta volonté
Pour que ta volonté soit libération

PEURS

Brian qui ne répond plus aux messages
Quelle conclusion prétends-tu donner
À un livre qui vaut moins que ta peau
Le corps de l'homme aimé et détesté ?

Dans le sein d'une mère épuisée
Cette maison de briques brisée
Rien ne tient
J'ai peur

Ici des fantômes montent le son
On t'attend à l'école du cheval
Luna t'attend et Jason
J'ai peur

J'ai un mauvais pressentiment
Dans le sein de ta maman
Dormir un peu et repartir
J'ai peur

Pourquoi n'es-tu pas ici

Comme un de mes petits
Près de moi dans ma maison
Ma femme ne serait pas d'accord

RÉCONFORTS

Allons, je m'angoisse par plaisir
Sûrement tu t'accrocheras là-bas
Simplement tu n'as rien à dire
Car ça se tait et c'est fort

Tu as choisi d'être le gentil punk
Qui ne voulait pas trop penser
Alors ce monde était pour te tuer
C'est plein d'esclaves apeurés le monde

OUBLIS

Le décor où elle n'a pas besoin d'être dite
C'est la définition du monde, c'est la vérité
Alors pourquoi vouloir changer le décor ?
Le mensonge c'est pour dire ta mort

Ne me demande pas comment
Comment le décor reste pareil
Je verrai les gros mensonges
Plus clairement que le soleil

Va oublier parmi les choses
Tout plutôt que le néant
Oublier sans recommencer
Les mêmes errances après l'oubli

AVENIRS

Grand message de Bribri aujourd'hui
Nous avons parlé longuement au téléphone
Je suis soulagé, j'étais de plus en plus angoissé
Je n'entrevois pas de fin à mon souci de lui

Et ça me faisait buter contre des murs.
Encore une chance m'est donnée pour que je survive
Quelque plus haute compréhension donnée quelque part
Pourquoi ? Est-ce réel ? Est-ce seulement de l'art ?

Comme j'étais perdu, sur l'amour de moi butant !
Par l'élan de ma volonté brisée par les évènements
C'est pourquoi Brian est en bonne santé
Son avenir se précise en Angleterre

Je viens de téléphoner à la mère
De Bribri qui n'était pas à la maison
« No problem that's OK »
Première fois que nous nous parlons

Elle doit le garder comme elle peut
« Il fera comme il veut »
« It's his choice »
Je rappellerai Brian demain